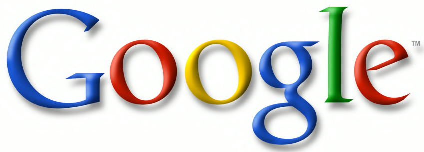
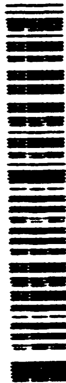








Ernest Naville

LES

HARMONIES

DE LA CROIX

PAR

PH. C BOUCHER.

PARIS

LIBRAIRIE DUCLOUX, RUE T[illegible]T;
GRASSART, RUE DE LA PAIX.

1851

LES
HARMONIES DE LA CROIX.

Paris. — Imp. de Gustave GRATIOT, 11, rue de la Monnaie.

LES

HARMONIES

DE LA CROIX

PAR

[?]

PH. BOUCHER.



PARIS

LIBRAIRIE DUCLOUX, RUE TRONCHET;
GRASSART, RUE DE LA PAIX.

1851

Paris.—Imp. de Gustave GRATIOT, 11, rue de la Monnaie.

LES

HARMONIES

DE LA CROIX

PAR

PH. [Philippe] BOUCHER.

PARIS

LIBRAIRIE DUCLOUX, RUE TRONCHET;

GRASSART, RUE DE LA PAIX.

1851

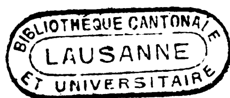


TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

— Éternel exemple de justice inflexible. — Éternel exemple d'amour ineffable. — Ses fruits. — Tous les liens sont resserrés au trône éternel.

CHAPITRE IV.

LA CROIX DEVANT LES HOMMES.—*Harmonie de l'amour.*

Exhortations à l'amour de Dieu habituellement stériles. — Pourquoi. — Les lois de l'amour. — Besoin de certitude. — Quelles sont les preuves de l'amour?— Nouveau rôle de la douleur.—L'amour ne se dérobe pas aux sacrifices. — La souffrance volontairement endurée prouve l'amour. — Prétentions de la logique quant à l'amour divin. — Elle veut des preuves. — Le caractère de Dieu suffit à l'admiration de l'homme, pas à son amour. — Il lui faut plus. — En Dieu, point de douleur, point de mérite, point de preuve d'amour possible. — Le parfum de la fleur. — L'incendie et l'enfant sauvé. — Effrayant problème. — Il est résolu par l'incarnation. — Divinité de Jésus-Christ. — Qui

CHAPITRE V.

LA CROIX TRAHIE. — *Harmonie du progrès.*

CHAPITRE VI.

LA CROIX CENTRE D'UNITÉ. — *Harmonie de la foi.*

mais non pas uniforme. — Unité romaine. — César Borgia. — Le cardinal Dubois. — Confession de Bossuet. — Les *mille sectes bizarres*. — Source divine de l'unité. — Condition humaine de l'unité. Union.

CHAPITRE VII.

LA CROIX OU LES IDOLES. — *Harmonie de la conscience.*

Audacieuse parole d'un homme. — L'attraction de la Croix. — Loi de l'attraction morale. — Faussée par la chute, elle pousse l'homme à l'idolâtrie. — Les objets et les êtres créés, en attirant le pécheur, deviennent ses idoles. — Point extrême de l'erreur. — Suprême vérité. — Aux deux extrémités opposées la Croix et l'idolâtrie. — L'aimant du mal et l'aimant du bien. — Voix des ténèbres. — Parole de lumière. — Étude de l'idolâtrie. — Son antiquité. — Elle remonte à la chute. — Ses caractères. — Alternative de vénération et de dédain, de respect et de mépris. — Le philosophe et le sauvage. — L'Olympe. — Les fétiches. — Crédulité et incré-

dulité. — Les rivaux de Jésus-Christ. — Scepticisme et superstition. — Nécessité d'une foi religieuse. — Idéal. — Utopie. — La mort de l'idolâtrie. — La vie de l'amour. — Paix intérieure. — La conscience et la Croix.

CHAPITRE VIII.

LA CROIX TRIOMPHANTE. — *Harmonie finale.*

Triomphe sur la terre. — Nouvelle naissance. — Changement du cœur. — La vie du régénéré évidence du pouvoir divin. — Triomphe au ciel. — Harmonie finale. — Innombrables multitudes de sujets dans l'empire à jamais affermi du Sauveur. — La prison n'est pas aussi grande que le reste du royaume. — Le ciel est un lieu de délices, mais d'activité; d'amour, mais de science. — Résumé : Harmonies de la Croix; sa divine nécessité; son angélique beauté; son humaine bonté; ses ennemis impuissants; son triomphe assuré.

PRÉFACE.

L'homme n'existe réellement que du jour où la vie de la conscience lui restitue la conscience de la vie. Aussi malgré ses agitations au milieu des ombres, malgré ses tournoiements dans le vide, notre siècle vit fort peu. Ceux-là mêmes qui se donnent le plus de mouvement semblent ignorer à plaisir que leur activité n'effleure pas la véritable vie. Ce sont des morts très bruyants, il faut en convenir, mais ce sont bien des morts. La vie de Dieu,

la vie éternelle, est absente de ces cadavres galvanisés par la passion et l'erreur. Comme aux premiers jours, comme plus tard, comme toujours, il faut la chercher, cette vie de Dieu, dans le peuple de Dieu. Il a plus que la promesse, il a la chose. Ni l'une ni l'autre ne lui manque jamais. Aussi a-t-il une grande mission à accomplir. Le dix-neuvième siècle qui, comme tous les siècles, mais plus peut-être que les précédents, craint à la fois et appelle la vérité, ne peut la recevoir que de la vie : c'est une vérité vivante qu'il cherche, et il a raison.

Mais si le monde est totalement privé de vie, l'Église a-t-elle, du moins, une vie abondante ? Hélas ! qu'il est pâle et défait le visage de la mystique épouse ! que son pas est chancelant et mal assuré ! Comme ce pouls,

fébrile et précipité par le feu de la secte, de la nouveauté, de l'égoïsme et de l'orgueil déguisés, bat lentement et faiblement sous la pression du seul amour !

Et pourtant, faible comme elle est, l'Église est l'Église. Dieu la garde. Il la sauve incessamment et de la haine de ses ennemis et des torts de ses amis ; elle résistera bien aux assauts du dehors, puisqu'elle n'a pas été perdue par les fautes du dedans.

Devant une fraction du peuple chrétien, dans une assemblée solennelle, l'auteur de ce livre faisait entendre, il y a quelques mois à peine, des paroles qu'il aime à rappeler ici.

« Il est dans la vie des peuples comme dans celle des individus, dans l'histoire du monde comme dans celle de chaque famille,

des circonstances à la fois difficiles et tristes, qu'on échangerait volontiers contre des douleurs plus vives, mais aussi plus généreuses et plus fécondes. Moments pénibles, où l'épreuve, faute de fruits immédiats et visibles, paraît inexplicable à notre orgueilleuse incrédulité, et où, murmurant au dedans de nous-mêmes, fatiguant la Providence de soupirs coupables et de regrets insensés, nous voudrions voir tout autres et le milieu dans lequel nous sommes et le rôle qui nous y est assigné. Tel est bien, en effet, l'état de la société. Les événements sont immenses partout; mais nulle part les hommes ne sont à leur hauteur; les questions sont grandes, mais les querelles sont petites; çà et là surgissent des problèmes terribles, qu'on a eu l'imprudence de lancer dans le monde sans avoir la

puissance de les résoudre ; on est riche d'assertions, mais pauvre de preuves ; les affirmations sont tranchantes, mais partout les convictions chancellent ; et si tel est l'état de la société en général, ne voyons-nous pas pénétrer jusque dans l'Église, ou du moins jusque dans la branche française de la grande famille de Dieu, ces dissolvants presque imperceptibles, plus redoutables mille fois que des périls reconnus? Le réveil n'est-il pas entré dans une phase bien douloureuse? ses liens ne se relâchent-ils pas de toutes parts? Les temps seraient-ils venus dans lesquels il nous faudra voir ébranler les vertus des cieux et tomber du firmament évangélique les étoiles que nous nous plaisions à y contempler avec le plus d'amour et d'espérance? »

A cette question douloureuse, les faits ont

donné depuis une réponse plus douloureuse encore. Une nouvelle phraséologie a ressuscité de vieilles et dangereuses théories, dans lesquelles une science réelle, quoique d'emprunt, mêle au positivisme critique la séduction du vague et les entraînements de l'aspiration. On s'est flatté de faire tomber d'un seul et même coup l'inspiration et l'autorité des Écritures, pour leur substituer une règle qu'on n'a pu définir encore, puisqu'il s'agit d'abord de la trouver. Au pur et vieux rationalisme d'outre-Rhin, on ajoute un sentimentalisme mystique, orthodoxe par circonstance, puisque la raison d'être de cette orthodoxie, toute subjective, doit varier avec chaque sujet, et l'on paraît ne pas se douter que la théorie transformerait bientôt chaque fidèle en une sorte de Vicaire Savoyard doublé d'un sec-

taire, et livrerait l'Église à toutes les éventualités, à tous les écarts du sentiment, plus terribles que ceux de la raison même.

Si c'était ici le lieu, on pourrait peut-être démontrer comment à l'éternelle et nécessaire activité de l'esprit humain, qui demandait quelque chose, mais autre chose, on a ouvert cette voie, non parce qu'elle est meilleure, mais parce qu'elle est plus facile; on pourrait prouver que cette fausse route de l'esprit est (en général et sans application spéciale au cas actuel) conseillée par le cœur, heureux de se débarrasser sur un complice des rudes labeurs d'une science plus profonde que toute autre, celle de mourir au péché; on pourrait faire toucher comme au doigt et cette aversion perpétuelle pour les grandes conditions des conquêtes primitives,

pour la foi qui humilie, pour l'amour qui crucifie ; et cette tendance à remplacer ce qui ne se remplace pas, le dévouement ; et ce besoin d'éluder l'appel direct aux sacrifices positifs par des équivalents imaginaires ; et ce puéril espoir de remplir avec des arguments un cadre qui attend des actes ; on pourrait enfin faire voir clairement que le monde a moins besoin de savants que d'apôtres, d'érudits que de saints ; qu'il est sollicité de tous côtés par des systèmes mais non par des œuvres ; que la plus belle théorie ne lui fera pas le bien que lui ferait une seule grande vie, une seule, vraiment grande de loin et de près, découvrant, au delà des sommités de la science, celles bien autrement majestueuses de la sainteté ; qu'il est ébloui de lumières, étouffé de savoir, enivré de poésie, mais qu'il

végète faute de foi, qu'il languit faute de prière, qu'il meurt faute d'amour! Et mettant ainsi le fer au vif de la plaie, on trouverait que le grand mal de l'Église n'est pas une vue plus ou moins défectueuse sur l'inspiration, mais l'absence de la sainteté, la peur de la sainteté, la haine de la sainteté!... De cette sainteté qui pourtant glorifierait l'Évangile, réveillerait le monde et satisferait la conscience, Dieu et la société, en accroissant sur la terre les bienfaits du ciel. Comme la vie physique, qui ne se définit pas, qui ne s'analyse pas, mais qu'on sent et qu'on utilise, l'inspiration, vie de tout l'organisme dogmatique de l'Église, se prouverait bien victorieusement par des fruits. S'attacher à les obtenir tous, les appliquer ensuite dans les diverses sphères de l'activité humaine;

être en un mot franchement chrétien, tout à fait chrétien, chrétien jusqu'au bout, ne reculant devant aucune des rudes, mais glorieuses conséquences de la foi; faire pâlir les dévouements du siècle devant l'éclat du dévouement chrétien; proclamer tous les droits avant qu'ils soient revendiqués; pratiquer la justice alors qu'elle est encore débattue; accomplir les sacrifices que le monde se contente d'admirer; soulager les misères aussi vite qu'on les signale; s'emparer de tout progrès comme d'un patrimoine; prendre du siècle ses ardeurs en se gardant de ses mobiles; être plus brûlant pour le bien qu'il ne l'est pour le mal; se dépouiller pour enrichir, courir après la souffrance comme d'autres après la puissance, courtiser la misère comme d'autres la fortune, et accablant enfin les uto-

pies sous l'évidence des réalités, vaincre la spéculation par l'action, forcer le monde à voir dans l'Église la vérité et la charité de Jésus-Christ, dans chaque chrétien le cœur, la main, l'amour, la vie du Sauveur : ce remède n'en vaut-il pas beaucoup d'autres ? Nous le trouvons, hélas ! un peu plus difficile qu'un système sur l'inspiration et surtout contre l'inspiration. Mais aussi son emploi amènerait la guérison, serait la guérison même, tandis que le triomphe de telle ou telle théorie sur l'inspiration, que produira-t-il ? Ah ! prêchez-nous la foi, le renoncement, l'humilité, le dévouement, la prière, la sainteté, et laissez-nous ces apôtres dont l'insistance merveilleuse sur ces substantielles grandeurs, dont nous ne poursuivons, nous, trop souvent que les ombres, montre assez

qu'ils étaient inspirés autrement que nous ne le sommes !

Tout humble qu'il soit, notre témoignage nous a paru indispensable, en tête de ce livre. Il nous importait, d'ailleurs, de dire pourquoi il présente les sujets religieux au point de vue extérieur, c'est-à-dire pour un monde auquel les questions de canon et d'inspiration sont et plus difficiles et moins fructueuses que celles qui sont traitées dans ces pages. Si, du reste, nous n'avons pas entièrement failli à notre tâche, les harmonies de la croix proclameront aussi l'origine inspirée de cette Bible dont la croix est comme la substance et le résumé.

Quelques-unes des idées exposées dans cet écrit ont été, sous des formes provisoires, essayées devant un public plus restreint que

celui auquel il est présenté aujourd'hui. Ce mot d'essayer est employé à dessein comme étant le plus propre à rendre l'intention qui les produisit, et l'accueil qui leur fut fait. Cette sorte de demi-publicité, dont le caractère n'a pas besoin d'être indiqué à ceux qui ne purent la connaître, et moins encore à ceux qui en ont conservé quelques souvenirs, a été souvent jugée insuffisante; mais l'auteur dut en refuser l'impression, sollicitée plusieurs fois par des personnes, et même par des corps auxquels il lui eût été bien doux d'offrir cette marque d'affectueux respect, car déjà il avait résolu de relier ces fragments ensemble et systématiquement, de sorte que dans l'intérêt même de cette requête, et pour mieux y répondre plus tard, il fallait paraître la rejeter. Ce volume doit lui servir à la

fois d'explication et d'excuse, puisqu'il ne pouvait offrir clairement ni l'une ni l'autre, alors que le travail était encore à faire et la publication par conséquent fort incertaine. Ce travail, il a été hâté par la perspective d'une destination spéciale; mais tel fut l'intérêt que l'auteur éprouva en s'obligeant, lui-même, pour coordonner ces matériaux, à « faire le tour de Sion, à compter ses palais, à examiner ses remparts[1]; » tel fut le charme, il ose dire l'édification personnelle, que lui procura cette nouvelle étude de la vérité; qu'il résolut de l'étendre au-delà des limites imposées par un but particulier, ne laissant ainsi à la liberté du sentiment, à l'indépendance de la pensée, que les chaînes de la

[1] Ps. XLVIII, 13, 14.

conscience, faut-il dire, ou les ailes de la foi.

Qu'il aille maintenant, produit de longues méditations, expression d'une pensée convaincue, fruit de douloureuses mais précieuses expériences, porter à quelques esprits, à quelques cœurs, un peu de lumière, un peu de flamme, et, consacré à la gloire de Dieu et au bonheur de l'homme, que, sous la direction de la Providence, il serve d'instrument aux triomphes de la grâce !

Versailles, 20 novembre 1850.

CHAPITRE PREMIER.

QU'EST-CE QUE LA CROIX?

La religion de l'avenir est décidément un mot favori. On réprimerait difficilement un sourire en entendant parler des mathématiques de l'avenir, de l'anatomie de l'avenir, et pourtant on écoute sérieusement des hommes qui proposent de changer les lois du monde moral, lois non moins immuables, non moins régulières que celles du monde naturel. Comme si l'avenir pouvait ajouter une coudée à notre taille ou une faculté à notre âme! comme si l'avenir devait empêcher la pierre de tomber ou le pécheur de pécher! l'air de peser sur notre tête ou le mal sur notre conscience! l'eau de chercher son niveau ou

l'âme son sauveur ! Si, du moins, on se contentait de parler de l'avenir de la religion, comme on parle, non des sciences de l'avenir, mais de l'avenir des sciences ? Sans doute, la religion, en ce sens, subit la loi du progrès ; mais il est en nous et non en elle. Ses principes sont antérieurs à l'humanité, quoique contemporains de l'humanité dans toute sa carrière ; le regard qui les perçoit peut s'obscurcir ; des ténèbres, locales ou universelles, voulues ou permises par Dieu, peuvent en voiler l'éclat ; de sorte qu'il y a bien histoire religieuse, avenir religieux ; il peut y avoir, par conséquent, développement religieux, progrès religieux ; mais le terme du progrès, le développement le plus complet de la religion, de l'avenir, ne sera jamais que l'épanouissement de la religion du passé.

Le progrès découvrit à Newton la loi de l'attraction et à Harvey celle de la circulation du sang ; ces lois agissaient avant d'être connues ; le progrès ne les créait pas, il les découvrait ; loin de rompre la chaîne d'identité entre le passé et l'avenir, il

en manifestait l'éclatante et immuable unité. Les mouvements des mondes et ceux de l'organisme humain ne furent autres ni avant ni après la découverte, l'avenir ne fut que le passé.

Jésus-Christ a été appelé le second Adam, parce qu'il était l'avenir dont le premier Adam était le passé. Le double principe du christianisme est en Adam et en Jésus, une chute et une rédemption, un pécheur et un Dieu, une déchéance passée, un salut à venir : identité absolue, unité parfaite entre le passé et l'avenir du christianisme. Depuis Abel jusqu'à nous, il n'y a eu qu'une religion vraie; depuis nous jusqu'au dernier homme quittant le dernier cette terre mise au rebut comme un vêtement vieilli [1], il n'y aura qu'une religion vraie. Et la religion du premier élu comme celle du dernier élu se trouvera avoir été la même, la religion du passé et de l'avenir, la religion de Jésus-Christ.

Toutefois, dans les développements subjectifs

[1] Ps. CII. 27.

de l'élément humain, comme dans l'accomplissement providentiel des destinées de notre race, chaque jour peut modifier les positions respectives de l'Évangile et de l'homme; ils se rapprochent ou s'éloignent; chaque siècle a son rôle; le nôtre semble hâter, entre le monde et la croix, une rencontre qui pourrait bien être décisive. L'essence même du christianisme, la croix, se trouve engagée, par la manière dont les positions se dessinent, dans une crise aussi nouvelle qu'effrayante.

Le philosophisme la nie.

Le rationalisme la mine.

Le catholicisme la voile.

La démocratie la trahit.

Le philosophe lui oppose hardiment sa raison déifiée; le rationaliste, moins audacieux, mais non moins dangereux, prend un chemin détourné pour en fuir la vue importune; le catholique la cache pour plaire au peuple qui lui échappe; le démocrate l'embrasse, mais pour l'étouffer.

Il est facile de voir que le philosophisme et le rationalisme s'avancent vers une entière fusion; mais on peut croire en outre que les besoins de la démocratie et les concessions de l'Église de Rome préparent une autre fusion où le prêtre et le démagogue s'uniraient aussi dans un insoucieux dédain du domaine spirituel, facilement sacrifié, et pour la conquête du domaine temporel, avidement convoité. Entre le matérialisme avoué du philosophe démagogue et le matérialisme déguisé du prêtre apostat, la vérité se trouverait alors comme se trouva autrefois sur le Calvaire celui qui l'apporta au monde. Lequel des deux paraît le plus incliner au repentir? De quel côté se fera entendre la voix suppliante, le cri de grâce?

Question difficile, où les conjectures humaines peuvent être à chaque instant déjouées par de brusques mouvements sociaux, par des péripéties soudaines dont les causes secrètes sont trop délicates et trop profondes pour notre regard. Il faut nous contenter d'appréciations condition-

nelles, constater le vent qui souffle aujourd'hui, attendre celui qui soufflera demain, et soucieux seulement d'avoir au gouvernail le pilote sans lequel l'orage est si redoutable.

Heureusement le devoir essentiel reste le même. Si la société veut périr, il faut néanmoins que l'individu se sauve, et le salut individuel est si loin de gêner le salut social, qu'il en est, au contraire, la première, sinon la seule condition. Pourquoi faut-il que nos plus généreux utopistes oublient légèrement ou repoussent systématiquement la réforme qui doit précéder toutes les autres, celle du cœur? Le reproche blasphématoire adressé au Christ par ses meurtriers devient une foudroyante vérité, lorsqu'on l'applique à chacun de ces réformateurs qui rêve la rénovation universelle sans la régénération personnelle : « Il veut sauver les autres, et il ne peut se sauver lui-même [1] ! »

C'est là bien évidemment le mal de l'époque.

[1] Luc, xxiii, 35.

C'est cette illusion qu'il faut combattre. Voilà peut-être notre plus funeste, notre plus dangereux, notre plus subtil ennemi. Funeste, en ce qu'il sacrifie le changement intérieur au changement extérieur, le principal à l'accessoire; dangereux, en ce qu'il pare le matérialisme des dehors d'un spiritualisme généreux; subtil, en ce qu'il exagère l'importance de biens insuffisants, mais pourtant réels. Il serait bien moins redoutable s'il n'avait pas l'apparence de raison, disons mieux, s'il avait tout à fait tort. Plût à Dieu que l'Église eût si diligemment exploité la mine chrétienne que les filons d'un or pur, amassés dans son sein, vinssent captiver tous les regards en les détournant d'une inutile recherche! Plût à Dieu que tout fût glacé dans le monde et que tout fût brûlant dans l'Église! que l'égoïsme seul régnât dans les théories des disciples de la raison, et l'amour seul dans la vie des disciples de Jésus! La lutte ne serait pas longue. Quand on a su mettre tous les torts du côté de son adversaire, on est bien près de l'avoir vaincu; car en lui

ôtant jusqu'à l'apparence d'une raison ou d'un droit, nous lui laissons la conscience par laquelle il nous revient, la conscience qui découvrira enfin en nous la vérité qu'il croyait en lui.

Faute du spectacle convaincant de l'amour dans la foi, on cherche l'amour dans la vue ; les plus légers disent qu'il n'y a rien dans la croix ; il est facile de leur répondre ; de plus sérieux disent qu'il n'y a pas assez ; l'état de l'Église rend la réponse plus difficile ; nous nous présentons sans doute l'Écriture à la main, mais ils ne se tiennent pas pour satisfaits ; ils veulent bien que la Bible, lettre morte, fasse l'assertion, mais à la condition que l'Église, esprit vivant, fera la preuve !

Quel est, s'écriait autrefois le prophète, « quel « est celui-ci qui vient de Botsra, ayant ses vête- « ments teints de sang, et marchant dans la gloire « de sa puissance [1] ? » Quel est ce Christ ? a répété notre siècle, mais dans un autre esprit ; quelle

[1] Isaïe, LXIII, 1.

est cette doctrine? que signifie cet Évangile? que veut cette religion? et chacun de répondre suivant la loi de ses sympathies, de ses besoins, de ses passions; chacun de façonner le christianisme à son gré; chacun de feindre le respect et la soumission, en se réservant le commentaire destructeur, l'explication qui tue. A notre tour, nous demandons: Qu'est-ce donc que cette croix, dont on semble de nouveau vouloir se servir, après l'avoir rejetée avec tant de haine? Hier on l'appelait infâme, aujourd'hui on lui rend hommage. Pourquoi la tirer de l'oubli où l'incrédulité du dix-huitième siècle croyait l'avoir reléguée pour jamais? Quel secret pressentiment avertit qu'on a besoin d'elle? « Quel est celui-ci, » qui, mis à mort par les clous des bourreaux juifs et la lance du soldat romain, vit encore dans les âmes de ses adorateurs et dans la civilisation de dix-huit siècles? qui, expirant de nouveau dans la société française sous les coups d'épingle de Voltaire, et à peine couché dans l'ignominie nouvelle du rire et du sarcasme, est rappelé à

grands cris par les fils de Voltaire eux-mêmes, effrayés du gouffre béant qu'a creusé sous les assises de la cité le marteau du grand démolisseur ? Quel est celui-ci, auquel la haine, lasse de rugir, et l'indifférence, lasse de sourire, viennent également demander de reprendre le sceptre ? Quel est celui-ci, qu'on ne peut immoler, qu'on ne peut oublier, qu'on ne peut remplacer ?

Sans prendre encore pour des besoins de conscience ces retours à une religion dont on ne saisit qu'une face, nous sommes pourtant frappés de ce spectacle instructif. Le secours dont, pour son compte, la société confesse le besoin, l'individu n'en sentira-t-il pas le prix à son tour ? Après s'être dit : qu'est-ce que la croix pour le monde ? ne se dira-t-il pas : qu'est-ce que la croix pour mon propre cœur ? qu'est-elle encore en elle-même ? qu'est-elle enfin pour Dieu ?

La réponse à toutes ces questions formerait une véritable philosophie de la croix. S'il se trouvait de nos jours quelqu'un pour l'écrire, se trouverait-il quelqu'un pour la lire ? Notre grand

siècle n'aime pas les grands livres. La philosophie de la croix serait très métaphysique, par le fond, très volumineuse, par la forme. Le moment n'est pas venu encore; la Providence n'a donné ni la chaire ni l'auditoire, ni le génie qui éblouit, ni la patience qui écoute. Il faut donc se contenter de moins. Si le tableau complet des harmonies de la rédemption nous effraie, esquissons du moins quelques relations principales de ce dogme avec l'ensemble des faits moraux qui constituent l'histoire de l'univers. Avant de nous prononcer sur cette doctrine de la croix, étudions du moins quelques-unes de ses ramifications éternelles.

Elle se propose elle-même comme centre de vérité. Celui dont elle termina la vie, caractérisa la mission et couronna l'œuvre, se proclama lui-même : la Vérité! Ses disciples passés, ses disciples présents insistent sur la nécessité absolue de la croix. Ils disent qu'elle est la clef de voûte d'un édifice éternel élevé par Dieu pour le plus grand triomphe de ses perfections et la plus

grande félicité possible de ses créatures; ils disent que la rédemption est un cercle spirituel qui embrasse dans sa divine circonférence le temps et l'éternité, ce monde et tous les mondes, le créateur et les créatures, avec leurs relations présentes et futures dans les épreuves de la terre, dans les gloires du ciel, dans les hontes de l'enfer ; ils disent, enfin, que c'est par la médiation de Jésus-Christ que se montre dans toute sa plénitude la beauté du caractère de Dieu, sur le théâtre du monde, et sous les yeux d'innombrables myriades d'anges, célestes spectateurs.

En effet, dans le système chrétien, le mystère de l'incarnation forme la vérité centrale vers laquelle convergent toutes les autres vérités du christianisme. C'est la croix qui manifeste le caractère de Dieu; c'est la croix qui proclame devant les créatures terrestres et célestes la réalité, la grandeur, et l'inflexibilité de la loi morale; c'est la croix qui rend palpable à nos cœurs avides de preuves l'étendue de l'amour divin. La

création entière, Dieu, les anges et les hommes, soutiennent des rapports essentiels avec la médiation du Sauveur, et c'est de sa croix que part le gouvernement de la terre et du ciel.

Si quelques-unes de ces harmonies sont rendues saisissables, elles suffiront à faire comprendre la croix, à rendre incontestable la seule signification qu'y puisse attacher une philosophie vraiment digne de son nom, et qui, au lieu d'empoisonner les âmes en les enivrant, les humilie, mais pour les exalter, les réveille, mais pour leur donner la paix, les dépouille d'elles-mêmes enfin, mais pour les enrichir de Dieu.

Il semble, aux dédains de quelques hommes, qu'il faille se baisser trop bas pour ramasser l'Evangile ; mais, à vrai dire, ce n'est pas cela qui les arrête, c'est, au contraire, qu'il faut se redresser pour contempler le ciel; car ce que l'Évangile demande, c'est un abaissement qui élève!

Qu'est-ce que la croix? C'est la solution du grand problème, le mot de l'énigme humaine, l'initiation à la science divine. Qui l'ignore ne sait

encore rien ; qui la possède a tout. Cherchons, pour la mieux connaître, à la voir sous plus d'un aspect. La vue du firmament, de l'immensité des mondes, peut ramener la pensée au Dieu de la création ; que la contemplation de l'univers spirituel, de l'infinité de la grâce, nous ramène au Dieu de la rédemption. Seulement regardons et écoutons, au dedans et au dehors, avec l'intensité du désir ; les preuves s'entr'appellent et s'entre-répandent en nous et hors de nous ; la voix se prouve elle-même à l'oreille, et elle-même aussi la lumière se prouve à l'œil.

CHAPITRE DEUXIÈME.

—

LA CROIX DEVANT DIEU.

2.

La conscience de l'individu, comme l'histoire des peuples, le sentiment intime, comme les lois de toutes les nations, rendent témoignage à l'universalité de la notion de justice[1].

J'entends par justice l'éclatante et instinctive désapprobation du mal, l'invincible besoin de le voir puni.

Les idées humaines et les institutions qui leur sont dues peuvent varier sur la nature du mal, jamais sur le mal lui-même, apprécier diversement son étendue, jamais son absolu démérite.

Le crime doit être puni, telle est dans tous les

[1] Voir à la fin du volume, note A.

temps la voix de la conscience, la voix des peuples, la voix de Dieu.

Cette sorte d'aspiration de l'humanité à l'ordre et à l'harmonie, étonne au premier abord. Quelle est donc cette créature qui parle de châtiment? c'est une créature digne de châtiment. Quelle conscience éclate avec l'accent du tonnerre contre l'infinie laideur du péché? c'est la conscience du pécheur. Qui donc proclame de siècle en siècle, dans les huttes et dans les palais, aux pieds des idoles ou des prêtres, dans les chaires et dans les tribunes, que le coupable doit souffrir? c'est le coupable lui-même, entre son crime d'hier et son crime de demain. Et quel est enfin le secret de cette apparente contradiction?

Des hommes, qui ont leurs raisons pour ne jamais regarder de trop près aux choses de la conscience, ont prétendu que la société avait inventé le châtiment dans son intérêt, et qu'il n'est qu'une mesure d'ordre, un moyen de sécurité. Dans cette hypothèse, ce n'est pas la justice, qui manie avec une sainte indignation le glaive de

la loi, c'est l'intérêt, qui abat prudemment des têtes où veille une habileté trop dangereuse; c'est calcul contre calcul, tous contre un, droit numérique, raison du plus fort, mais ce n'est pas justice; l'idée même de justice s'évanouit, elle cesse alors d'être une notion morale, elle n'est qu'un compte de société, plus ou moins exact. S'il arrivait, toujours dans cette hypothèse, que la société eût plus d'avantage à récompenser qu'à punir le crime, le crime serait récompensé sans que la conscience eût le plus petit mot à dire!

Ce besoin d'intimidation, je ne prétends pas le nier; mais il ne suffit pas à expliquer les sanctions des lois.

Il y a dans la conscience humaine une notion de justice pure.

La conscience repousse la difformité du mal.

Une absolue incompatibilité entre le pécheur et la rectitude morale entraîne une punition.

Et quelque étrange enfin que cela puisse pa-

raître, le caractère de toute punition, c'est la souffrance.

Au nom de quel sentiment se soulève tout d'abord la conscience en présence d'un crime affreux? Est-ce au nom de la justice ou bien au nom de l'intérêt? Ainsi, à la lecture d'une fiction où l'art s'est plu à peindre les traits hideux du vice, l'indignation du lecteur devance le châtiment qu'a su lui ménager l'écrivain, et ce n'est qu'à cette partie attendue de son œuvre que la poitrine oppressée respire enfin à l'aise. Ainsi encore, dans un cercle où se raconte quelque affreuse histoire de cruauté ou d'ingratitude, on entend l'homme qui obéit le plus facilement aux impressions naturelles, l'homme le plus homme, traduire spontanément le vœu de la conscience, et s'écrier : la mort est trop douce pour de tels crimes!

En effet, un homme comblé des faveurs de la nature et de la Providence, intelligent et puissant, flatté et obéi, aura mis tous ces avantages au service d'une ambition insatiable et d'un égoïsme sans bornes. Il aura construit l'édifice de sa pros-

périté sur les ruines que sa main aura faites autour de lui; pour parvenir, il aura employé tous les moyens, et surtout les mauvais; défiant une justice divine qui semble sommeiller, et une justice humaine dont il sait éviter les coups ou acheter l'indulgence, il se sera frayé une route sanglante à travers les larmes et le deuil, et arrivera triomphant au but de ses coupables désirs! Fortuné criminel, il se sera joué de Dieu et de l'homme, et il jouira en paix du fruit de ses fécondes iniquités! Tandis qu'au dehors tout aura servi sa prospère infamie, au dedans nul murmure imposteur ne troublera sa vie; il coulera des jours paisibles, et rien ne troublera ses paisibles nuits; l'insomnie sera pour ses victimes; à elles toutes les souffrances, à lui toutes les félicités, même celles de la paix intérieure, car dans la conscience, comme dans le monde, tout sera fête pour l'heureux infâme!

Et il ne s'élèverait pas en vous le désir de voir tant d'iniquité trouver son juste salaire! Et si vous appreniez que la justice s'est enfin appesantie sur

le coupable, vous ne sentiriez pas tressaillir jusque dans les dernières profondeurs de votre âme je ne sais quelle indéfinissable satisfaction? La continuation de cette inexplicable prospérité et d'une impunité plus inexplicable encore, ne soulèverait-elle pas votre conscience tout entière? Ne vous semblerait-elle pas un si monstrueux désordre, que vous en appelleriez à l'éternité pour réparer les torts du temps?

Peu importe que vos vœux placent le criminel sous une autre juridiction; ce qu'il faut constater, c'est que vous demandez, vous souhaitez pour lui un châtiment quelconque; vous ne pouvez pas ne pas le désirer; comme créatures morales, libres, responsables, hommes enfin, vous ne consentez pas seulement à la justice, votre nature même la réclame, l'exige, ne saurait s'en passer; là où elle manquerait absolument, vous ne verriez qu'amère dérision. Il n'est pas en votre pouvoir, il n'est pas en votre nature, de souhaiter au coupable l'impunité complète.

Il peut arriver que la vue du supplice matériel,

de la torture, du sang, répugne à votre sensibilité; mais il est du moins un genre de souffrances que vous ne pouvez vous empêcher de souhaiter au coupable, c'est l'angoisse de la conscience. Peut-être vous formerez le désir de le voir échapper au glaive du bourreau; mais c'est à la condition qu'il tombe dans les mains d'un bourreau plus subtil et plus cruel, le remords!

Mais s'il se repent?

Il est vrai que nous sommes aussi portés à pardonner au repentir; mais à quelle condition? A la condition qu'il soit véritable, c'est-à-dire que la douleur du repentir soit plus poignante que celle du châtiment.

Suffirait-il que le coupable, l'œil sec et le cœur joyeux, vînt vous assurer qu'il se repent, que la justice doit être satisfaite, et que tout est dit? Un tel repentir n'en est pas un. Et que lui manque-t-il? Il lui manque précisément ce qui est le vœu, le cri de la conscience : il lui manque la douleur.

Sans doute, par l'effet d'une loi non moins régulière, non moins humaine que celle de la jus-

tice, la compassion voudrait ressaisir ses droits; à la vue du supplice vous seriez prêt à demander grâce, tant notre pauvre et incomplète nature est incapable de concilier en elle, ou même de comprendre en Dieu, ces attributs en apparence hostiles! Mais, sans anticiper ici sur ce qui doit être dit quant à la manière dont l'Évangile satisfait à ce double besoin, il faut pourtant remarquer que l'homme est dans l'impossibilité de réduire ce dualisme autrement qu'en anéantissant un de ses deux termes, c'est-à-dire en sacrifiant la justice à la pitié, ou la pitié à la justice. Dieu seul a pu répondre à toutes les exigences; *nous* ne le pouvons pas, *nous*. En face du crime, il faut frapper en étouffant la voix du cœur, ou faiblir en étouffant celle de la conscience. Mais, dans ce dernier cas, quelque chose en nous proteste contre cette fausse vertu, contre cette belle faiblesse, et nous crie qu'il faudra bien qu'une sagesse plus habile se charge de rétablir l'équilibre.

La notion de justice est tellement enracinée en l'homme, qu'il faut le détruire pour la détruire :

l'être entièrement sourd à la voix de la justice n'est plus un homme ; disons mieux, il ne *serait* plus un homme, car il n'existe pas ; à peine si les lèvres du plus dégradé, du plus abandonné, ont le triste pouvoir de nier la justice lorsque son intérêt l'y pousse ; mais ce même intérêt bientôt démentira les lèvres et glorifiera la conscience, lorsque le criminel appellera sur un autre qu'il dénonce comme plus criminel que lui, les rigueurs d'une justice qu'il n'a pu entièrement déraciner de son âme.

Et pourquoi donc en est-il ainsi ? Uniquement parce qu'il y a une justice pure, indépendante de tout intérêt ; parce que ce point sensible et incautérisable est le fond même de notre constitution morale ; parce qu'enfin le grand arrêt rendu pour l'humanité tout entière, et que murmure incessamment la voix éternelle, c'est punition pour tout crime, souffrance pour toute culpabilité. Oui, qu'on s'étonne ou qu'on s'indigne, il en est ainsi ; c'est nous-mêmes qui servons de témoins, et chaque fois que nous recommençons nos

comptes spirituels, nous trouvons que s'il y a crime d'un côté, il faut de l'autre que la balance soit faite par la douleur !

Loi étrange mais familière de la douleur ! l'expérience en trouve à chaque pas la première explication dans le sens intime et commun, et pourtant la méditation en poursuit vainement le dernier secret jusque dans les sombres profondeurs des mystères divins ! La justice veut la douleur, l'existence de la douleur proclame l'existence de la justice. Voilà ce que nous sentons, voilà ce que nous savons, n'en demandons pas davantage.

Cette notion de justice, d'où nous viendrait-elle, sinon de Dieu ? Quelle autre main que celle qui a créé l'homme pourrait l'avoir implantée en l'homme ? Et si elle appartient à l'essence même de l'image divine, c'est qu'elle appartient surtout à l'essence de la Divinité. Nous concevons la justice parce que Dieu est juste ; la justice pure est en Dieu puisqu'il en a mis la notion en l'homme.

Vérité solennelle! Dieu est juste. Vérité effrayante! l'homme est pécheur.

Que fera Dieu? que deviendra l'homme?

C'est de toute la religion la question la plus importante, c'est la religion même.

Car enfin si la justice humaine n'est qu'un pâle reflet, un écho affaibli, de la justice divine, et si l'idée de justice se confond avec celle de châtiment dans la conscience du coupable, un châtiment certain attend donc le pécheur.

L'étendue de ce châtiment est sans aucun doute proportionnée à la gravité de l'offense; mais qui les mesurera l'un et l'autre? Le péché est un mal infini, la culpabilité du pécheur est infinie, nous ne pouvons la saisir tout entière en ce monde; ses conséquences, peut-être les plus terribles, nous échappent nécessairement, et l'humanité ne goûte ici-bas qu'aux bords de la coupe d'amertume emplie par le péché. Ce que nous en connaissons, toutefois, est effroyable. A la vue du désordre et des maux dont le péché est responsable, on sent bien que la peine qui lui est due

n'est pas épuisée par les souffrances de cette vie. Mais, comment trouver dans le criminel la juste mesure du crime? Et s'il existe quelque part un juge qui n'excite aucune défiance, c'est-à-dire parfaitement juste, n'est-ce pas par l'étendue de la punition qu'il a fixée que nous devrons apprécier l'étendue de la culpabilité?

Cette voie si logique est la voie de l'Écriture. Le pécheur, qui ne peut être juge et partie dans son propre procès, et qui a bien la conscience du péché, mais non de toute sa laideur, vient à la barre du souverain Juge apprendre l'énormité de sa faute, non par des raisonnements qu'il ne pourrait saisir à cause des limites de son entendement, mais par la révélation d'un châtiment mesuré par la toute-science et par elle posé dans le plateau de la balance éternelle, comme contrepoids du mal.

Quoi de plus simple? Transportez-vous, par l'imagination, dans un royaume dont vous ignorez et les mœurs et les lois. Vous voulez savoir ce qu'y pensent les législateurs de certaines actions. De-

mandez à lire leurs lois; c'est là qu'est la plus sûre expression de leur pensée, de leurs sentiments. Allez-vous entasser d'inutiles conjectures sur ce qu'ils doivent ressentir dans le for intérieur? A quoi bon? vous avez leurs décisions; chacune des peines que leur législation a fixées parle pour eux; vous saurez ce qu'ils pensent du mal en voyant comment ils le punissent. Ainsi, en abordant le royaume de Dieu, ce « royaume qui n'est pas de ce monde, » vous voulez savoir quelle est la pensée divine touchant le mal: prenez la loi de Dieu; là est la pensée de Dieu. Pourquoi vous perdre en de stériles spéculations sur la gravité ou la légèreté présumée de l'offense? En voici la juste mesure: la punition. Vous éprouvez des scrupules, ô coupables, sur le juste salaire de votre culpabilité; souffrez que Dieu intervienne; il tranchera la difficulté par son verdict, et vous pourrez savoir au juste quel est le salaire du péché, à moins que vous ne décliniez jusqu'à la compétence du souverain Juge!

A ce compte, les proportions du mal grandis-

sent à nos regards effrayés ; il faut que nous nous accoutumions à la pensée du démérite immense en contemplant l'immensité de la punition ; il faut que la « sagesse soit justifiée par ses enfants, » que l'homme passe condamnation sur l'homme condamné par Dieu ; il faut confesser que, tous les jours, la société temporelle et périssable dresse des échafauds pour des criminels moins coupables envers elle que ne l'est, envers la société spirituelle et impérissable, un pécheur quelconque, tout pécheur !

En doutez-vous encore ? Eh bien ! comparons. Où se trouve la pénalité la plus forte, dans les lois de Dieu ou dans celles des hommes ? Où est inscrit le plus terrible châtiment ? Dans nos codes, ou dans l'Écriture ?

Lecteurs de l'Évangile, qui que vous soyez, et quels que puissent être aussi vos préjugés, je ne vous demande en ce moment qu'une seule chose : quelle condamnation ce livre prononce-t-il contre le péché ? Chrétiens de toutes nuances, et je puis ajouter, hommes de toutes opinions, que révèle

l'Écriture sur le châtiment dû au pécheur ? L'histoire du passé renferme-t-elle, le présent fait-il connaître, une législation semblable ? A défaut de faits, votre imagination a-t-elle pu rêver quelque chose qui en approche ? On nous a dit la sévérité proverbiale des lois de la Grèce antique, et les châtiments barbares de hordes à demi civilisées ; mais où est-ce que le rapport de la peine à l'offense semble le plus démesurément méconnu ? Nous avons lu avec épouvante les détails révoltants de supplices exceptionnels inventés pour les grands coupables ; mais la durée de ces supplices peut-elle soutenir la plus lointaine comparaison avec celle des peines que proclame le Nouveau Testament ? Nous voyons sous nos yeux l'homme frapper l'homme de mort, aux termes d'une justice et d'un pouvoir sur son semblable qu'il épuise également dans cet acte dernier et suprême ; mais quel atroce délire dénonça jamais au criminel social un vengeur invisible, qui le reçoit tombant de l'échafaud, et l'emporte dans l'éternité, pour lui faire subir de nouveau mille agonies, renou-

velées dans un corps impérissable, et sans cesse vivant pour mourir sans cesse !

Sont-ce là des images ? J'y consens ; mais la justice humaine eut-elle jamais recours à ces images-là ? D'où vient que leur application *aux délits* eût rempli la conscience d'une légitime indignation, tandis que leur application *au péché* ne fait que la pénétrer d'une salutaire frayeur ? Ce sont des images, dites-vous ; mais qu'y a-t-il sous ces images, et que représentent-elles ? Encore une fois, je ne veux pas prononcer pour vous, je n'ai pas besoin de fixer et de formuler l'étendue et la durée des châtiments scripturaires ; mon argumentation actuelle acceptera le minimum qu'accepte votre propre examen ; l'Évangile à la main, le texte sous les yeux, et la conscience pesant les commentaires, je vous adjure de répondre à ma question : la législation divine n'est-elle pas mille fois plus terrible que la législation des hommes ? Oui, l'évidence est surabondante ; si l'Évangile n'est pas « une fable artificieusement composée, » si les « ténèbres du dehors » signifient plus que

la réclusion, « l'étang ardent de feu et de soufre » plus qu'un bagne, et l'enfer plus qu'un échafaud ; si les mots ont un sens indépendant du caprice ; si l'Évangile est autre chose qu'un épouvantail bon à effrayer, disons mieux, à fanatiser les enfants, il faut convenir que la peine selon Dieu est infiniment plus que la peine selon l'homme.

Et ne voyez-vous pas à quelle irrésistible conclusion cela nous mène? Dieu est-il injuste ou cruel? N'est-ce pas plutôt que la culpabilité de l'homme dépasse toute conception? N'est-ce pas qu'un « abîme appelle un autre abîme? » N'est-ce pas enfin que le péché mérite un tel châtiment? Ah! cette conclusion n'est que trop certaine : plût à Dieu que nos raisonnements fussent fautifs, que d'ardentes préoccupations nous fissent poursuivre des fantômes, et qu'enfin nous fussions moins coupables! Mais, hélas! il n'en est rien; nous sommes « de sens rassis; » notre argumentation est aussi froide que la tombe, et aussi évidente que la mort!

Nous nous acheminons donc au tribunal de l'Eternel, avec la certitude que le crime du pécheur est le plus grand crime possible, puisque le juste juge y a attaché le plus grand châtiment possible. Il est vrai que l'attribut de la miséricorde, non moins divin que l'attribut de la justice, réclame sa manifestation dans le gouvernement éternel, mais c'est précisément là que se rencontre le redoutable problème.

La loi morale donnée par Dieu à l'homme est inviolable; à son maintien est attachée la majesté du législateur suprême. La beauté intrinsèque et l'incalculable utilité de cette loi émanent de la sainteté et de la sagesse divines. Observée dans sa rigoureuse perfection, elle eût répandu partout la vie et la joie, et sous son influence universelle une terre sans péché eût été semblable au ciel.

Tout mal, naturel ou moral, toute souffrance, toute misère, est la conséquence du péché, de la transgression. Dieu veille sur *les préceptes* de cette loi avec un amour proportionné à l'immen-

sité du bien produit par son accomplissement, et sur *la pénalité* de cette loi avec une rigueur proportionnée à tout le mal produit par sa violation. En un mot, Dieu aime sa loi comme il s'aime lui-même, comme il aime l'harmonie et le bonheur de l'univers. C'est une émanation de sa propre essence, une expression communicable de ses incommunicables perfections; c'est, aux yeux de la créature, le Créateur pur esprit substantialisé par un commandement qui, en enjoignant ce qu'il faut aimer et faire, haïr et fuir, révèle ainsi les affections et les actes conformes ou opposés au caractère de Dieu, dignes de récompense ou de punition.

La loi violée, il faut, ou que Dieu prenne le parti de sa loi contre le pécheur en exécutant la condamnation, ou que Dieu, en absolvant le transgresseur, condamne sa propre loi.

Est-il besoin d'indiquer les difficultés qu'entraîne l'abandon de la loi? Si elle peut être négligée, elle n'est donc pas parfaite?

En ce cas, puisqu'elle ne devait être ni observée,

ni vengée par la punition, pourquoi fût-elle choisie de préférence à une autre dont les exigences eussent pu être satisfaites?

Que devient la sagesse d'un législateur qui ne sait ni donner une loi à laquelle on doive obéissance, ni punir les désobéissants?

Quel effet produira sur l'éternelle société des intelligences, témoin de l'abandon de la loi, ce changement manifeste de disposition dans le Juge souverain, honorant sa loi quand il la promulgue, mais la déshonorant ensuite quand il s'agit de l'exécuter?

Quelle sera la règle de conduite non seulement du genre humain, mais encore de toutes les créatures responsables, si la loi morale peut tomber en désuétude par la connivence du législateur?

Les menaces de la loi, qui n'étaient pas sincères dans ce cas, le seront-elles jamais? Et les promesses de Dieu ne seraient-elles pas, comme ses menaces, des déceptions? Le Dieu qui n'a pas su punir saura-t-il récompenser? Si l'enfer n'est qu'un épouvantail, le ciel ne serait-il qu'un leurre?

Voilà donc l'homme sans crainte et sans espoir, le monde sans loi, l'univers dans l'anarchie, chaque créature lancée sur l'océan des âges éternels sans boussole et sans gouvernail!

Ah! périsse toute la coupable postérité du coupable Adam, plutôt que l'honneur du caractère divin! périssent les habitants de l'imperceptible province de la terre, plutôt que le gouvernement de l'empire entier de la création, impossible avec une loi mensongère ou impuissante! Mieux vaut mille fois entendre gémir quelques pécheurs dans leurs souffrances méritées que d'entendre tous les êtres créés gémir avec raison de l'insuffisance de la justice ou de la faiblesse du Juge!

Que devenir en présence de ces faits? Comment échapperons-nous à l'action de ces réalités sévères? Nous livrerons-nous à ces séduisantes théories qu'élabore l'intérêt de notre orgueil, presque à notre insu, et dans lesquelles notre culpabilité disparaît ou du moins diminue? Mais la conscience et l'Écriture s'y opposent, et nous avons beau passer sur notre souillure l'éponge de la

philosophie, la tache reste. Nous jetterons-nous tête baissée dans les prétentieuses pénitences de la superstition? La paix ne les suit pas, et nous avons beau élever un échafaudage d'œuvres humaines, la tache est couverte, mais non pas effacée! Prendrons-nous le parti désespéré de nous enivrer d'oubli et d'indifférence en nous attablant aux festins de la matière? La tache reste encore sous le brillant manteau de plaisirs et de voluptés où nous avons cru l'ensevelir, et qui devient le linceul des sens, mais d'où l'âme s'échappe gémissante et confuse! Que faire? qu'imaginer? à quels stratagèmes avoir recours? Voilà ce que se demandent les hommes du siècle! Leur cri à eux n'est pas : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé? Non, c'est plutôt : « Comment me con-« vaincre que je ne suis pas perdu? » Vœux impuissants! Efforts stériles! Le trouble et le malaise s'attachent à leur poursuite; ils ressentent les premières morsures du ver éternel auquel ils voudraient ne pas croire; dans leurs meilleurs moments, ils soupirent, l'aveu est sur leurs lè-

vres, la vérité leur arrache des hommages involontaires, et il n'est pas jusqu'à ces enfants perdus d'une littérature incrédule que nous n'entendions s'écrier :

..... Le cœur de l'homme est un vase profond,
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense, et la tache est au fond !

Voilà, à côté d'un scepticisme avoué, la confession qui s'échappe du fond même de la conscience. Ah ! quelque habilement, quelque profondément que la science creuse son terrain, elle n'en peut faire jaillir ces eaux vives qui lavent le péché, et c'est ailleurs qu'est « la source ouverte pour la souillure, en faveur de la maison de David. »

La doctrine de l'expiation, pressentie par la conscience même du coupable, quoiqu'elle soit juge et partie dans sa propre cause, intervient comme solution divine de ces inextricables diffi-

cultés. C'est l'expiation qui sauvegarde les droits de Dieu et les espérances de l'homme, les intérêts universels de la création et les intérêts individuels du pécheur.

Sans empiéter ici sur d'autres harmonies qui doivent nous occuper plus loin, comment ne pas admirer cette complète aptitude de l'expiation à répondre aux exigences de la législation éternelle et aux impulsions de la clémence, sans sacrifier ni l'honneur du Roi suprême, ni les gages d'ordre, de sécurité, donnés par sa sagesse à tous les sujets de son empire?

Qu'importe que dans l'expiation toutes ces fins soient obtenues par une substitution de victime, puisque c'est une victime volontaire? Cette circonstance ne fait que rehausser l'éclat du sacrifice et l'importance de la loi. La transgression doit être bien odieuse, puisqu'il faut la payer à tout prix! Le Juge doit être bien miséricordieux, puisque, ne pouvant consentir à l'impunité, il consent à ce que son propre Fils remplace le criminel!

La croix de Jésus-Christ, la satisfaction de la sainteté immaculée, l'inflexible garantie de l'éternelle loi morale, l'éblouissante manifestation de l'amour divin par la grâce, la croix qu'a conçue la tendresse et que foudroie la justice, la croix, force de cohésion spirituelle de l'univers entier, boulevard de la loi, digue infranchissable contre l'envahissement du mal, la croix, voilà la réponse aux vœux de la conscience, aux besoins de l'homme pécheur.

L'abîme qui devait engloutir et garder le coupable, l'amour divin le ferme, ou plutôt le comble, mais c'est au prix du sacrifice expiatoire du Rédempteur. Voilà le grand office du Crucifié. Voilà le grand objet de la croix. Voilà la substitution, aussi merveilleuse que réelle, aussi réelle qu'adorable, à laquelle le pécheur doit son pardon. Voilà la croix devant Dieu ! C'est l'équilibre même des mondes invisibles.

Sans cette croix, hors de cette croix, Dieu, la justice pure, ne peut que frapper l'injuste ; mais Jésus-Christ, dit un apôtre, « a souffert, lui juste,

pour les injustes[1]; » sans cette croix, hors de cette croix, la loi inexorable poursuit le transgresseur; mais, dit encore un apôtre, « il nous a rachetés de la malédiction de la loi[2]; » le prophète Ésaïe avait dit déjà : « Le châtiment est tombé sur lui[3]. » Tel est enfin le fruit de cette souffrance médiatoriale, que saint Paul, dans une hypothèse à jamais mémorable, distinguant, comme il convient, entre la trop palpable réalité du mal et celle du remède, ne craint pas de raisonner ainsi : « Si Christ n'est pas ressuscité... » Quelle conclusion l'apôtre va-t-il tirer? Laquelle êtes-vous prêt à tirer vous-même?... Si Jésus n'est pas sauveur, nous ne sommes pas pécheurs, il n'y a pas de jugement, et nous n'avons rien à craindre! Ne serait-ce pas là votre sentiment? Eh bien, voici celui de l'apôtre : « Si Christ n'est pas ressuscité, NOUS SOMMES ENCORE DANS NOS PÉ-

[1] I PIER. III, 18.
[2] GAL. III, 13.
[3] ES. LIII, 5.

CHÉS[1]. » Conclusion aussi inattendue que magnifique ! Logique pénétrante, ou plutôt inspiration divine ! Notre péché est indépendant de Christ, et antérieur à la croix. Le mal est indépendant du remède et antérieur au remède. L'expiation supposée une chimère, la culpabilité demeure pourtant vraie. Si, par impossible, la croix est abattue, le péché reste néanmoins debout. Ce n'est pas dans l'Évangile, c'est dans le cœur humain qu'est la chute. La grâce est hors de nous, mais la sentence de mort est en nous. Sur le Golgotha s'élève la croix ; mais ce n'est pas là que s'en trouve le besoin, c'est dans notre nature. L'appel à la réparation, le cri de grâce, il n'est pas poussé par la terre, qui, dans ce lieu d'horreur, a bu le sang du Fils de Dieu ; on ne l'entend pas sortir des flancs émus de ce mont étrange, tout à la fois exécrable et béni, témoin du plus grand crime et de la plus ineffable miséricorde ; mais, prêtez l'oreille... écoutez bien !... il sort des dernières

[1] 1 COR. XV, 18.

profondeurs de notre nature déchue! Oui, le poëte, cette fois, comme jadis le souverain sacrificateur qui, sans le savoir, prophétisa la nécessité de la mort du Christ, le poëte incrédule a bien dit : La tache est au fond! Mais ce qu'il n'a pas dit, parce qu'il ne le sait pas, et ce que dit l'évangile de la croix, c'est que la grâce aussi est au fond, au fond du cœur croyant, de l'âme graciée par la foi. Elle n'est pas une chimère, la terreur secrète, quelquefois assoupie, mais jamais vaincue dans le sein du transgresseur. Elle n'est pas une chimère, non plus, la précieuse assurance de pardon que possède celui qui contemple en Jésus, expirant au Calvaire, la rançon de son âme! « Étant justifié par la foi, il a la paix avec Dieu [1]. » La paix avec Dieu! lui dont l'orgueilleuse présomption, dont l'audacieuse propre justice ne pouvait chasser de sombres pressentiments, il parle maintenant à Dieu comme à son Père, et l'amour bannissant la crainte, il écoute dans un

[1] Rom. v, 1.

calme ravissement, « l'Esprit qui rend témoignage à son esprit qu'il est enfant de Dieu[1].

Telle est la magnifique transaction qui sauve l'homme sans compromettre le caractère magistral du Créateur, qui permet l'exercice de la miséricorde, sans toutefois céder à une fausse compassion, disons le mot, à une faiblesse qui, par l'impunité accordée au crime, deviendrait pour tout l'univers une malédiction irrémédiable et plus réelle que la condamnation épargnée à la race coupable. Étrange compassion et plus étrange justice que celles qui conduiraient toutes les créatures innocentes à la plus effroyable misère pour en tirer quelques créatures criminelles! Mais compassion et justice adorables que celles qui, embrassant le tout et la partie, glorifient le Juge, raffermissent la loi, et sauvent le coupable!

[1] Rom. VIII, 16.

CHAPITRE TROISIÈME.

—

LA CROIX DEVANT LES ANGES.

Il a plu à l'incrédulité de formuler contre la doctrine de la croix une singulière objection.

On a dit, et l'on répète, qu'il est indigne du caractère de Dieu de livrer son Fils aux besoins, vrais ou faux, d'une insignifiante planète comme la nôtre, perdue dans l'immensité de la création. Le Fils de Dieu mourant pour un vermisseau tel que l'homme, la Divinité favorisant l'imperceptible famille humaine, au point de lui offrir le prodige de l'incarnation, voilà, dit-on, ce qui n'a pu être inventé que par l'orgueil humain, ce qui ravale le Créateur au niveau de la créature !

Et où donc se trouve la preuve des diverses

allégations renfermées dans cette confiante objection ? Elle ne repose que sur des conjectures auxquelles d'autres conjectures pourraient servir de réponse. Toutes les données de la science viennent chaque jour confirmer la croyance que notre monde n'est pas le seul qui soit peuplé de créatures intelligentes[1]. Mais nous avons mieux que des probabilités, nous avons « la très ferme parole prophétique[2], » la révélation de Dieu, qui dépassant ici comme toujours le progrès des sciences humaines, doit fixer sur ce sujet nos convictions chancelantes, et dont la précision ne pourrait échapper qu'à une grande légèreté.

Les relations soutenues par la famille terrestre d'Adam, pécheur, avec les familles célestes qui ont conservé leur perfection glorieuse, les rapports du monde invisible avec le monde que nous habitons, sont, ou explicitement ou implicitement, mais toujours clairement, enseignés par

[1] Voir à la fin du volume la note B.

[2] II Pier. i, 19.

l'Écriture. Quelques scribes « *mal* instruits pour le royaume de Dieu » ont pu parler comme si la rédemption n'intéressait que l'espèce humaine; mais, selon la Bible, notre terre n'est qu'une province de l'empire divin; les scènes de la création de l'homme, de sa chute et de son salut, ont, en dehors de cet intérêt humain, et qui nous est tout personnel, une portée qui dépasse notre globe. Quoique accomplies sur le théâtre de notre humanité, elles ont plus que des hommes pour spectateurs. Si elles ne confient qu'à certains rôles la péripétie du salut ou de la perdition, elles n'en laissent pas moins entrevoir d'autres effets et un dénouement plus vaste encore pour les cohortes sans nombre qui les contemplent.

Les preuves abondent, mais le préjugé en voile le nombre et l'éclat; une sorte d'engourdissement intellectuel, de somnolence morale, nous permet de passer et repasser à côté d'elles sans les remarquer.

Et que voulait donc dire saint Paul, lorsque, dans une image qui par sa hardiesse dépasse et

excuse tout à la fois celle que je viens d'employer, il se dit « offert en spectacle aux hommes et aux anges[1], » et non pas lui seul, assurément, mais encore quiconque lui ressemble? Comment rendre en termes plus simples une plus simple idée? Il n'y a pas là d'équivoque possible ; n'y eût-il que ce passage dans les écrits inspirés, et nous allons voir qu'il est loin d'être le seul, il suffirait à la théologie chrétienne pour qu'elle pût affirmer sans crainte les harmonies invisibles du monde d'ici-bas avec le monde supérieur, de la partie avec le tout.

Par une image presque identique, quoique la phraséologie diffère un peu, c'est le même fait, le fait merveilleux des rapports du ciel avec la terre, que nous présente l'apôtre saint Pierre lorsqu'il nous peint les anges comme penchés sur « ces choses dont ils désirent de voir le fond[2]. » Et pour que nous ne nous méprenions pas sur la

[1] I Cor. iv, 9.

[2] I Pier. i, 19.

nature de *ces choses*, nous sommes avertis qu'il s'agit du « grand mystère de piété, Dieu manifesté en chair, vu *des anges*[1]. » S'il faut enfin une déclaration qui, tout en épaississant la nuit du mystère autour de ce fait incompréhensible, mette pourtant le fait lui-même en dehors de toute contestation, entendez Jésus-Christ dire à ses disciples : « Prenez garde de mépriser au-« cun de ces petits, car je vous dis que *leurs* « anges voient sans cesse dans les cieux la face « de mon Père[2]. » Peut-être une partie de la difficulté sera-t-elle levée à nos yeux par cette autre déclaration : « Il y a de la joie parmi les anges « de Dieu, pour un seul pécheur qui s'amende[3] » Quoi qu'il en soit, et dût le moyen par lequel Dieu manifeste aux mondes supérieurs le spectacle de notre terre rester pour nous impénétrable, cette manifestation elle-même ne saurait

[1] I Tim. III, 16.

[2] I Matt. XVIII, 10.

[3] Luc. XV, 10.

faire l'objet d'un doute en présence de textes aussi clairs. Le chrétien inattentif peut ne pas comprendre toute leur utilité ; il ne peut les repousser. Oui, le gouvernement de la terre se relie au gouvernement du ciel. Nous sommes dispensés de justifier le choix du lieu, par la grandeur et la durée de l'enseignement renfermé dans l'acte réparateur, par le nombre et l'excellence des personnages devant lesquels il s'accomplit. Et qu'importe l'exiguité du lieu, si l'univers entier peut y être admis comme témoin ?

Mais cette expression est-elle exacte, est-elle suffisante ? Devant eux ? N'est-ce pas, en un sens très réel, *pour* eux aussi bien que *devant* eux ? Le lien qui unit l'ange à l'homme, si étroit qu'il a tiré du cœur de Jésus cette étonnante expression, « LEURS anges, » ce lien ne fût-il que celui d'une profonde sympathie, il y aurait sans doute dans le ciel même un écho de ces paroles : « Lors« qu'un des membres souffre, tous les autres « membres souffrent avec lui ; et lorsqu'un des « membres est honoré, tous les autres membres

« en ont de la joie[1]. » Mais est-il bien certain que l'intérêt ressenti par des créatures d'un ordre supérieur pour l'histoire humaine, soit exclusivement un instinct de sympathie, et qu'il n'ait rien de personnel?

J'ignore comment le péché s'est introduit dans le monde, mais je vois qu'il s'y est introduit. Je sais de plus, par la révélation, que certains anges « n'ont pas gardé leur origine et ont quitté leur « demeure[2], » et si cette même révélation m'apprend que le triomphe final et éternel de l'harmonie est assuré, elle m'apprend aussi que c'est par l'entremise du Rédempteur, qui, après « avoir mis tous ses ennemis sous ses pieds, « remettra le royaume à Dieu, le Père[3]. » Or, si le moyen est indispensable à la fin, n'est-il pas étrange, lorsque la fin est si grande, qu'on accuse le moyen de manquer de grandeur? Sans

[1] I Cor. xii, 26.

[2] Jude, 6.

[3] I Cor. xv, 25, 24.

doute cette chute de quelques anges, si effroyable que la pensée s'y perd, ne s'est pas renouvelée, et ne doit plus se renouveler pendant la suite des âges. Mais toute la création ne devra-t-elle pas à l'incarnation du Fils de Dieu que cet unique exemple soit resté unique ?

Les deux plus puissants ressorts de gouvernement moral sont la crainte et l'amour. Eh bien ! où trouver, pour les mettre en mouvement, une force égale à celle qui vient de la croix ? Dans ces âmes célestes, chez lesquelles une vue intuitive de la vérité rend l'incrédulité impossible, et qui, par conséquent, savent au vrai et pourquoi et pour qui s'élève cette croix, peut-on concevoir un motif plus éclatant de salutaire épouvante, un mobile plus émouvant d'adoration et d'amour ? Si la loi du progrès dans la perfection même exige l'éducation d'un ange déjà élevé en gloire par un ange plus élevé encore [1], comment imaginer pour le céleste initiateur un thème d'en-

[1] I Cor. xv, 41, 42.

seignement comme celui que renferme la croix? Regarde, peut dire l'archange à celui qu'une sourde velléité de rébellion risquerait peut-être encore d'amollir, regarde sous la croix le serpent vaincu, Satan vivant, mais foudroyé, et sur la croix Jésus mourant, l'amour suprême incarné, agonisant, mais vainqueur; « considère la bonté et la sévérité de Dieu[1]. » Rien ne lui coûte pour sauver à la fois et sa loi et sa créature. Quel exemple de justice a donné le Maître! Quel exemple d'amour a donné le Père! Ils disent, sur la terre, que la rigueur du souverain juge fléchira devant la souffrance de ses créatures, et qu'il est trop bon pour punir. Ah! si jamais le glaive doit s'échapper de la main tremblante du Juge, n'est-ce pas lorsque ce glaive va percer le cœur de son propre Fils? Écoute les accents de douleur ineffable qui montent jusqu'à nous : « Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi! » Regarde cette sueur de sang

[1] Rom. xi, 22.

qui abreuve le sol sous les pieds de la victime de propitiation ! Et pourtant le glaive descend... il tombe sur le Bien-Aimé... Le juste est frappé pour les injustes. Comment douter encore de l'inflexibilité du Seigneur, et s'il n'a point épargné son propre Fils, « que deviendra le pécheur et l'impie[1] ? » Justice ! justice de Dieu ! sur la croix les siècles étonnés te liront sans fin, et sans fin entendront résonner les accents de ton éternel tonnerre !

Mais aussi qu'elles sont belles les fleurs, qu'ils sont doux les fruits, que porte l'arbre de Golgotha ! Que d'esprits où pénètre la lumière, que d'âmes où renaît l'espérance, que de cœurs où germe la sainteté ! Que de « tisons arrachés du feu[2], » que de captifs sortant de l'esclavage du péché, que d'enfants « de colère[3] » aujourd'hui « adoptés dans la famille de Dieu[4], » et faisant monter leurs

[1] I Pier. iv, 18.
[2] Amos, iv, 11.
[3] Eph. ii, 3.
[4] Rom. viii, 15. Eph. i, 5. Gal. iv, 5.

cantiques d'allégresse des bas-fonds de la terre jusqu'aux collines des cieux! Vois ces fous qui deviennent sages, ces faibles qui deviennent forts, ces cœurs qui changent de sentiments, ces lèvres qui changent de langage, ces malheureux qui sourient, ces persécutés qui bénissent, ces affligés qui patientent, ces orgueilleux qui s'humilient, ces blasphémateurs qui prient, ces violents qui s'attendrissent, ces impurs qui secouent la fange, ces haineux qui s'exercent au pardon, ces égoïstes qui s'essayent au dévouement, ces avares qui apprennent à donner, ces vivants qui se préparent à la mort, ces mourants qui saluent la vie: quelles conquêtes sur l'empire du mal incessamment amoindri! De quelles profondeurs arrivent ceux qui s'élèvent à de telles hauteurs! Quelle chute! mais quel relèvement! Le ciel même ne devait rien offrir de semblable[1]. Ah! qu'importent les abîmes du péché s'ils servent à mesu-

[1] « Celui qui croit en moi fera des œuvres plus grandes que celles que j'ai faites. » I JEAN, XIV, 12.

rer les sommets de la grâce? Amour! amour de Dieu! sur la croix l'Éternité tout entière verra resplendir ta plénitude, révélée par la grâce, et que pouvait à peine bégayer la nature!

Ainsi, dans la série des développements éternels de ses perfections, Dieu a choisi notre monde déchu, mais racheté, pour théâtre de sa gloire; l'Église terrestre ne se compose que des « premiers-nés[1]; » nous ne sommes que « les prémices de ses créatures[2], » Des prémices disent une moisson, et quelle moisson que celle des innombrables multitudes d'esprits confirmés dans leur intelligente et heureuse soumission au sceptre de l'amour! Néanmoins c'est ici-bas que commencent à briller les plans merveilleux de la sagesse infinie; c'est sur cette terre que se livre l'effroyable combat entre le ciel et l'enfer; c'est sur le Calvaire qu'est remportée la grande victoire. En vain Satan a réuni ses forces, le divin conquérant

[1] I Héb. xii, 23.
[2] Jac. i, 18.

triomphe. L'épreuve de la rébellion est terminée; ceux qui la tentèrent avec l'espoir, sinon de la réussite, du moins de l'impunité, ont pu se convaincre de la folie et de l'énormité de leur crime, tandis que les phalanges immortelles des cieux, ravies d'adoration et d'amour, glorifient dans la rédemption le gage de l'éternelle harmonie, de l'inébranlable sécurité dont la sagesse divine entoure leurs intérêts, en unissant au gouvernement de fait d'une puissance sans bornes le gouvernement de droit d'un amour infini.

Que devient maintenant l'objection? Sans doute, la race humaine est peu de chose, et ce monde est bien petit; mais le Dieu créateur et rédempteur est grand; l'humanité occupe le premier plan du tableau pour les yeux de la chair, mais les yeux de la foi entrevoient dans le fond la création tout entière et la Divinité!

Rassurés maintenant sur l'harmonie des intérêts universels, nous pouvons revenir plus en dé-

tail à ceux du pécheur, et regarder de plus près aux effets de l'expiation sur le cœur des fils d'Adam.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA CROIX DEVANT LES HOMMES.

On nous exhorte souvent à l'amour de Dieu; mais nous dit-on toujours clairement pourquoi nous devons l'aimer? Un amour sans motifs, et que n'explique pas d'ailleurs la sympathie naturelle, ne pourra jamais se produire; au fond, il est probable que plusieurs d'entre ceux qui répètent, par habitude ou par nécessité de position, le précepte banal d'aimer Dieu, ne s'attendent guère à le voir prendre au sérieux. Si parfois ils semblent réussir, encore y a-t-il dans cette affection apparente qui ne sait point donner de raison de son être, quelque chose d'équivoque, et qui

met en suspicion sa qualité essentielle. Quel cœur bien placé (je parle même du cœur d'un homme) serait flatté des hommages aveugles, dirais-je, ou déraisonnables, qui ne sauraient sur quoi s'appuyer? Quel homme ne repousserait, à l'égal d'un outrage, la prétendue admiration qui ne sait indiquer ce qu'elle trouve à admirer, le prétendu amour qui ne sait dire ce qu'il voit d'aimable? Une seule exception pourrait être consentie pour l'amour de sympathie; mais le caractère de Dieu ne peut en exciter de tel *chez des pécheurs*, et qui compte sur la nature de l'homme pour le rapprocher de Dieu est aveuglé par le sentimentalisme du poëte, ou par l'hérésie du théologien. La grâce donne l'amour de Dieu, et non la nature; mais la grâce a des raisons à produire; si elle agit sur les affections, c'est par des motifs. Être raisonnable aussi bien que sensible, j'ai besoin de raisons qui gagnent mon cœur; pour que je me donne, il me faut des motifs.

Ces motifs, ces raisons, on les donne, hélas! bien à la légère. Ne nous en étonnons pourtant

pas. On dit ce qu'on sait, on donne ce qu'on a. Qui n'a pas la vérité doit se contenter de peu, en toute chose, mais par malheur, à défaut de ce tout, que fournit l'Évangile, le peu ici, ce n'est rien. Non, rien. En l'absence du vrai motif d'aimer Dieu, tous les autres motifs sont tellement insuffisants à produire cet amour qu'ils ne le produisent jamais. Ne contestons pas sur un fait trop évident, cherchons-en plutôt la saine philosophie, la vraie explication.

Cette loi étrange de la souffrance que tout à l'heure nous constations comme contre-poids du mal, va nous apparaître encore, mais cette fois pour un autre usage, et sous un nouveau caractère.

Je ne m'arrêterai pas à démontrer que l'amour se doit à l'amour, se donne à l'amour, ce serait superflu, mais ce qui ne l'est pas, c'est de rechercher à quelles preuves il cède toujours, à quels témoignages il se rend invariablement. Or, pour ne pas multiplier les éléments de notre analyse, j'affirme d'entrée que la preuve convaincante, irréfragable, de l'affection, est dans la douleur,

une douleur volontairement endurée en vue de l'être aimé. On peut se satisfaire de moins, on n'exige jamais plus.

Je veux que de longues et heureuses relations, ou même une rencontre soudaine, un regard où l'âme vient se peindre, une main chaleureusement pressée, un mot parti du cœur, réveillent en vous de vives sympathies ; vous croyez alors à une certaine affection, il vous est doux d'y croire, et jusqu'à preuve contraire, cette demi-assurance suffit aux circonstances ordinaires de la vie. Mais si quelque besoin faisant appel à l'esprit de dévouement, de sacrifice, on ne vous répond que par des refus, on évite l'occasion de souffrir pour vous, pourrez-vous alors croire encore à l'affection ? Vos plus favorables présomptions, conformité de caractère, d'âge, d'occupations, souvenirs du passé, espérances de l'avenir, admiration des qualités, où, par un subtil orgueil, on admirait peut-être un autre soi-même, attraits personnels, charmes de l'esprit et grâce du corps, tout ne s'évanouit-il pas comme une ombre devant le

déni de sacrifice, devant le refus de souffrir? Sans doute, une foule d'amitiés vulgaires ne sont pas soumises à cette décisive épreuve; mais subsisteraient-elles si quelque obligation d'énergique dévouement venait, en précisant l'exacte valeur de ces sympathies insignifiantes ou intéressées, en dévoiler le néant, et mettre à nu ces cœurs où l'égoïsme régnait en maître si absolu que l'amitié n'avait le droit de vivre qu'à la condition de se taire, et où le dernier instant de sa vie fut celui où elle fit entendre sa première requête?

Et vous donneriez le beau nom d'amour à ce sentiment qui fuit toute idée de sacrifice, qui élude tout dévouement, qui repousse toute peine, qui s'effraye de toute douleur! Vous continueriez de vous croire aimé de celui qui, sommé par la nécessité, vous marchanderait une parcelle de son or, une heure de son temps, une goutte de sa sueur, une feuille de sa couronne, une douleur enfin! Vous vous confieriez encore en un cœur qui mettrait ainsi la possession du vôtre au-des-

sous de tous ces objets qu'il lui préfère ! Cet homme, vous l'appelleriez votre ami ! Des lèvres, peut-être, du fond de l'âme, jamais !

Supposons au contraire un être généreux qui, dans des calamités qui vous frappent, accourt à votre aide, prend en main résolument tous vos intérêts, et n'épargne ni fatigues, ni sacrifices, ni périls, ni pertes de temps, de fortune ou même de réputation, pour vous relever du coup qui vous accable. Votre foi en son affection ne sera-t-elle pas en proportion des souffrances qu'il s'est volontairement imposées pour vous ? Cette amitié, qui n'était auparavant qu'un espoir, c'est maintenant une certitude ; l'hésitation, possible encore hier, serait odieuse aujourd'hui ; son dévouement a immolé vos doutes, ils ne reviendront plus ; vous êtes aimé, car on a voulu souffrir pour vous !

A qui douterait, après de telles preuves, il n'en resterait plus aucune. Les nombreuses protestations d'amitié, les faciles services, le dévouement même, s'il n'entraîne aucun sacrifice réel, peuvent ne pas nous toucher, il n'est qu'au pouvoir

des souffrances généreuses, des coûteuses sympathies, de porter l'entière conviction dans nos âmes, de les gagner par l'évidence éclatante d'une affection réelle.

La preuve de l'amour est donc pour nous dans la douleur.

Je n'ai point dit, notez-le bien, que l'amour ne soit que dans le sacrifice. Il lui est antérieur, comme la cause à l'effet; il existe avant de se manifester, et indépendamment même de cette manifestation; mais il n'existe ainsi que dans la conscience de celui qui l'éprouve et non dans la conscience de celui qui en est l'objet; pour l'un, il a peut-être sa preuve en lui-même; pour l'autre, il n'a son évidence que dans le sacrifice.

Nous l'entendons bien ainsi, notre cœur ne s'y trompe pas, et quiconque a le secret de ses besoins et l'affectueux courage de les satisfaire, au prix de ses propres intérêts, s'en ménage infailliblement la précieuse conquête. Nous nous livrons alors à la merci de l'amour, nous ne résistons plus, nous ne contestons plus; l'éclat de la

pure flamme qui brille dans le sacrifice nous attire malgré nous, jusqu'à ce qu'enfin elle nous embrase à notre tour. Aimés sans intérêt, nous aimons sans défiance. Tel est l'amour.

Eh bien, on nous dit qu'il faut aimer Dieu. Ayons l'audace de demander pourquoi. Si l'on attend de nous autre chose que le vain étalage d'une religiosité factice, d'une émotion aveugle ou qui du moins n'ose ouvrir les yeux, on veut bien, sans doute, qu'à l'injonction d'aimer nous répondions par ce que nous avons expérimenté des lois de l'amour. C'est le cœur humain, l'affection humaine que vous demandez ; homme, je ne puis donner qu'un amour d'homme, et je ne puis le donner que selon les lois qui régissent ma nature ; si vous me demandez de m'élever dans les airs, donnez-moi d'abord les aîles de l'oiseau ; n'imitez pas ces exacteurs de Pharaon qui exigeaient des pauvres Juifs esclaves en Égypte, leur tâche journalière de briques, sans leur donner de matériaux pour les faire [1]. Dites à ce cœur que

[1] Exod. v, 7-18.

vous sollicitez quels sont vos droits sur lui; ce cœur, c'est mon plus grand bien, c'est mon trésor, mon sceptre, ma couronne; je ne les donnerai qu'à bon escient, et il faut que le prétendant, fût-il même divin, produise ses titres !

Orgueilleuse prétention, allez-vous dire peut-être, sacrilége audace qui appelle le Créateur à la barre de la créature ! Ne vous hâtez point, toutefois, de la blâmer; Dieu lui-même l'excuse, bien plus, il l'encourage, il l'autorise. « Venez, dit l'Éternel, et débattez vos droits [1]. » « Approchez-vous pour plaider votre procès, dit l'Éternel, et produisez les fondements de votre cause, dit le roi de Jacob [2]. »

Eh bien, puisque telle est la merveilleuse condescendance du Seigneur, ne soyons pas plus sévères que lui; puisqu'il aime la vérité, dans le doute même, « la vérité dans l'intérieur [3], » lais-

[1] Es. I, 18.

[2] Es. XLI, 21.

[3] Ps. LI, 8.

sons toute la vérité se produire dans un livre de vérité ; laissons cette âme superbe, mais sincère, exigeante, mais droite, exhaler ses plaintes, formuler ses griefs, et stipuler ses droits ; qu'elle nous découvre donc « les fondements de sa cause. » Et toi, Seigneur, permets à celui qui doit plaider ta cause auprès de l'homme, de porter la cause de l'homme jusqu'à toi ! Il n'a qu'à rentrer en lui-même, qu'à redevenir par la pensée indifférent, pour parler le langage de l'indifférence, il n'a qu'à se rappeler son ancien et naturel oubli de Dieu pour parler un instant comme une âme sans Dieu.

Je dois aimer Dieu, dit-on, parce qu'il est mon créateur ? Mais l'existence est-elle donc un bienfait si incontestable qu'on doive s'en réjouir ? Il faut l'aimer pour les biens innombrables dont il la remplit, pour les richesses de la nature, pour les soins de la Providence. J'admets que tous ces biens viennent, en effet, de lui. Mais cela suffit-il pour toucher, pour gagner mon cœur ? Ne concluez-vous pas bien légèrement, ô vous qui nous

reprochez la légèreté? C'est l'insoucieux préjugé qui se hâte ainsi, la raison va plus doucement, le cœur y met plus de soin. Toute chose a sa loi, l'amour même a sa loi. Il veut être mérité. Comment les perfections de Dieu me touchent-elles, m'obligent-elles, me lient-elles? Ses attributs naturels et moraux excitent mon admiration, mes louanges enthousiastes; mais de là à l'amour, qu'il y a loin encore, et qu'ils connaissent peu leur propre cœur ceux qui pensent que cela lui suffit pour qu'il se rende, convaincu et vaincu! Il lui faut bien davantage, et l'enfantement de la gratitude est bien plus laborieux! Que m'importe, en effet, cette magnificence du caractère divin, ce pouvoir sans efforts, cette richesse sans travail, cette sagesse sans études, cette activité sans fatigue, cet amour sans douleur, ou, pour mieux dire, cet amour sans amour? Qu'y a-t-il en tout cela qui puisse me toucher, m'engager, me contraindre, m'obliger, me ravir à moi-même? C'est en vain que les effluves incessants de la nature divine inondent la création tout entière; ces éma-

nations de la bonté et de la puissance de Dieu sont naturelles ; il les donne comme la fleur donne son parfum, comme le fruit donne son suc. Je respire le parfum, je savoure le fruit, mais je ne me sens pas obligé envers eux, je ne me dois pas à eux ; à la jouissance de leurs bienfaits s'arrêtent nos rapports. Ils sont ainsi, c'est leur nature, j'en recueille les avantages ; c'est un fait, un accident, mon bonheur est d'en profiter ; mais il ne crée point pour cela l'obligation de la gratitude.

Et pourquoi craindrais-je de dire qu'il en est ainsi de Dieu ? Sa nature même est l'inépuisable source de ses perfections. C'est un fait heureux, le plus heureux des faits ; j'admire et je jouis, mais je ne me sens pas obligé. Oserai-je tout dire ? Il lui faudrait encore quelque chose, à cette vertu toute puissante, à cette ineffable beauté ; il lui faudrait le mérite ; elle n'a pas mérité, elle n'a pas conquis mon cœur, et mon cœur sent qu'il est libre, sent qu'il s'appartient encore ; à cet amour manque la grande condition de l'amour, la dou-

leur. Sans elle, tout ce pouvoir ne m'émeut pas, toute cette bonté ne me touche pas, et tout l'édifice de cet amour sans mérite s'écroule parce qu'il n'a pas son couronnement indispensable, la douleur.

Voulez-vous de cette condition absolue (du moins absolue *pour l'homme*), une preuve irréfragable? Pesez-la, déclamateurs aux vides paroles; pesez-la aussi, auditeurs aux trop faciles convictions.

Les descriptions les plus pompeuses du caractère de Dieu, les tableaux les plus émouvants de son amour, touchent moins votre cœur qu'un acte de dévouement d'un de vos semblables.

Au sortir du lieu où, taisant les merveilles de la grâce, l'on ne vous parlait que de celles de la création et de la Providence, vous rencontrez sur le seuil de votre maison en flammes un homme défaillant, et qui n'a plus que la force de déposer dans vos bras votre enfant qu'il vient d'arracher à une mort affreuse; l'on essaye alors de vous faire comprendre que cet acte de dévoue-

ment n'est dû, en définitive, qu'à la bonté du Dieu qui seul incline au bien ; y aura-t-il quelque différence entre le sentiment que vous éprouverez pour l'homme et celui que vous éprouverez pour Dieu ? Hommes du monde, c'est à vous que je le demande : lequel doit s'appeler amour ? Ah ! le battement de votre cœur, l'éclair de votre regard, le dit assez, c'est pour l'homme qu'est l'amour ; je ne sais ce qui reste au Sauveur divin, mais je vois que la reconnaissance est acquise au sauveur humain. C'est que vous êtes homme ! C'est que tous les bienfaits du Dieu qui n'a rien perdu en vous enrichissant, tout l'amour du Dieu qui n'a pas souffert en vous aimant, ne valent, à vos yeux, ni la goutte de sang, ni même la goutte de sueur versées pour vous par la sympathie humaine !

Si donc l'humanité, ne pouvant saisir la pensée d'un amour sans douleurs, ne comprend la gratitude que comme retour de la souffrance, que me demande-t-on en me demandant d'aimer Dieu ? Tout simplement l'impossible. Je ne puis

aimer Dieu puisqu'il ne peut m'aimer, lui, ou du moins, me le prouver, ce qui est tout un pour moi. Si la souffrance est à nos yeux la seule preuve suffisante d'amour, comment Dieu pourrait-il me prouver son amour? Dieu, qui est la béatitude parfaite, ne peut souffrir; il se peut qu'il aime et qu'il se manifeste son amour à lui-même, mais cet amour ne peut m'être manifesté, à moi; il faudrait pour cela, il faudrait..... mais ma propre pensée s'épouvante d'elle-même... ma raison s'égare... il faudrait que Dieu pût et voulût souffrir... O comble de démence! Dieu souffrir! C'est l'impossible que j'exige, mais l'audace de l'exigence n'en détruit pas la légitimité; c'est impossible, et pourtant c'est nécessaire! Mon amour ne se rendra qu'à l'amour, et je ne puis me croire aimé, si cet amour ne subit pas l'épreuve de la douleur!

Tel est, en effet, le problème, et c'est alors qu'elle s'est emprisonnée dans cet inexorable dilemme que la raison apprend un fait inouï, un fait auquel elle n'ose pas croire : Dieu s'est fait

homme : ce n'est pas tout. Il s'est fait homme pour sauver l'homme. Son but, dans l'incarnation, a été de devenir Sauveur, et de prouver par là son amour au pécheur.

Étonnante satisfaction accordée aux ambitieuses exigences de l'esprit et aux tremblantes inquiétudes du cœur, par Celui qui est « admirable « en conseils et magnifique en moyens ! » Voilà les témérités de la créature dépassées par les miséricordes du Créateur ! C'est en vain que la nécessité du dévouement pour faire naître l'amour semblait élever une insurmontable barrière entre Dieu et l'homme, l'incarnation va faire tomber la barrière. C'est en vain que la nécessité de la douleur en Dieu se dressait devant nous de toute la hauteur d'une impossibilité, la croix en paraissant va triompher même de l'impossible !

Viens maintenant sous la croix, créature altérée d'amour, et néanmoins hésitant encore, viens avec ta raison, avec ta sagesse, avec tes défiances mêmes, mais viens aussi avec ton cœur. Tu demandais l'amour, y en a-t-il assez dans le sacri-

fice de Jésus, dans le cœur de Jésus! Suis-le dans la vie, suis-le à la mort, et dis ensuite, oh! dis, n'est-ce pas là l'amour? Celui qui te le donne pour Sauveur n'a-t-il pas le droit de s'écrier : « Que pouvais-je faire de plus pour ma vigne? »[1] En apprenant que c'est pour te soustraire à la malédiction de la loi que Jésus la subit à ta place, pour te sauver qu'il se livre, ne vas-tu pas te jeter à ses pieds et l'adorer? Eh bien, c'est précisément là ce que l'Évangile te demande, t'ordonne; le message du ciel qui annonce la nécessité d'un sacrifice dit aussi quelle est la victime. S'il ne proclamait pas la divinité du Fils après avoir proclamé son expiation, il mènerait à l'idolâtrie, car tout croyant voudra adorer l'adorable victime. Mais Dieu qui sait de quelle satisfaction son honneur a besoin, sait aussi ce que réclame le cœur de l'homme, et la preuve de sa justice est en même temps la preuve de son amour. Devant la croix, pleure et adore, car elle est intarissable cette source de

[1] Isaïe, v, 4.

larmes et d'adoration. Tes vœux sont dépassés; les rêves insensés d'un insatiable égoïsme pâlissent devant l'éclat de la réalité. Demande encore, si tu l'oses, demande après l'incarnation et la crucifixion, les preuves saisissables d'amour, le coûteux dévouement, l'onéreux sacrifice; essaie de former un désir assez ambitieux pour atteindre à la hauteur de l'ineffable bonté dont tu es l'objet. Cherche sur la terre, imagine dans le ciel un dévouement semblable à celui qui brille dans l'abaissement volontaire de ton Sauveur; écoute, touche, savoure le prodige de charité, la grande preuve de l'amour divin, la souffrance, la mort expiatoire d'un Rédempteur, d'un ami, d'un Dieu qui veut ton cœur, ce cœur « qu'il s'est acquis par son propre sang ! » Eusses-tu jamais osé demander autant que tu as reçu ? Va maintenant, avec les expériences de ton sentiment, avec les arguments de ta raison; va, l'esprit et le cœur remplis de lumière et de gratitude, vaincu de l'amour, heureux de ta défaite, et chantant ton vainqueur !

Dans tout ce qui précède, nous n'avons fait que développer cette profonde parole sortie des lèvres mêmes du Sauveur après sa résurrection : « O « gens tardifs de cœur à croire toutes les choses « que les prophètes ont annoncées ! Ne fallait-il « pas que le Christ souffrît, et qu'il entrât en sa « gloire[1]. » Nous avons voulu, à l'exemple de saint Paul, « expliquer et prouver qu'il avait fallu que le Christ souffrît[2]. » Nous avons trouvé l'expiation fondée dans la justice divine, dans le gouvernement suprême de la société des intelligences, et dans les besoins particuliers du cœur humain. Il fallait que le Christ souffrît pour que l'homme pût être pardonné ; il fallait que le Christ souffrît pour que le pardon ne mît pas en péril toute la loi morale ; il fallait que le Christ souffrît pour conquérir l'amour de l'homme. Mais telle est la beauté du système chrétien qu'une harmonie en appelle une autre : la chute de l'homme

[1] Luc, xxiv, 25, 26.
[2] Actes xvii, 3.

nécessite la médiation, l'office de la médiation à son tour entraîne le caractère absolument divin du Médiateur. Comment, en effet, la loi recevrait-elle l'honneur qui lui est dû, comment l'univers contemplerait-il le magnifique spectacle de la réparation, et comment le cœur de l'homme obtiendrait-il le gage si désiré de l'amour auquel il aspire, si la victime expiatoire n'était qu'une créature? Quelle créature, tant glorieuse fût-elle, eût pu devenir ainsi la pierre angulaire de tout l'édifice?

La gratuité du salut est, non moins que la divinité de Jésus-Christ, une conséquence directe de l'expiation. Envisagée de cette hauteur toute scripturaire, la question échappe aux subtilités de l'école pour se traiter dans la région des faits. L'incarnation est un fait. La crucifixion est un fait. Ils forment ensemble le fait complexe de l'expiation.

Quel docteur tourmenté du besoin des disputes osa le premier parler de salut par les œuvres, en présence des harmonies de la croix? L'homme se

sauver par ses œuvres! Par quelles œuvres? Non pas, sans doute, par celles qui ont amené sa condamnation? L'homme mériter le ciel! Eh! ne voit-on pas quelle éclatante réfutation de cette orgueilleuse erreur la croix apporte avec elle? Si des œuvres méritoires devant Dieu eussent pu délivrer le pécheur, Dieu eût-il consenti à livrer son bien-aimé Fils? Est-ce à la légère, et de préférence à des moyens plus faciles, que le sang de Jésus a été choisi pour la rançon du pécheur? La supposition même de salut par des efforts humains attente à la sagesse et à la bonté du Père, en impliquant un équivalent quelconque pour le sacrifice de Jésus, équivalent qui, s'il eût existé, eût été accepté plutôt que ce sacrifice, et qui n'existait pas, puisque le sacrifice a dû s'accomplir. L'homme se sauver lui-même! Mais qu'est-ce donc que le salut? Un pardon, entouré des divines précautions qui doivent détruire tous ses dangers en augmentant tous ses avantages; une vie nouvelle, un changement de cœur dû à une action céleste, à une puissance divine.

Eh bien, d'où part la pensée de la grâce, le fait de la grâce, l'œuvre de la grâce?

Est-ce la sagesse de l'homme qui inventa la merveilleuse combinaison du salut? Si quelque créature céleste eût été appelée dans les conseils du Très-Haut à proposer un plan de rédemption, eût-elle jamais pu imaginer celui qui obligeait le Fils de Dieu à quitter le ciel et à s'incarner sur la terre? Est-ce le pouvoir de l'homme qui est venu prendre le Roi de gloire, sur son trône entouré de chérubins et d'archanges, pour le contraindre au rôle de victime expiatoire? Est-ce l'esprit de l'homme, cet esprit qui n'a pu engendrer qu'é-goïsme, péché et misère, dans toute la race, sans une seule exception, est-ce cet esprit, qui crée le repentir, la foi, l'amour et la sainteté? Est-ce Dieu ou l'homme enfin, qui est l'auteur du salut, de ce salut préparé de toute éternité par le Père, accompli sur la croix par le Fils, et appliqué au cœur croyant par le Saint-Esprit? Ah! combien est manifeste, dans toute l'œuvre de la rédemption, cette grâce que l'orgueil humain veut tou-

jours anéantir ou diminuer ! Non, l'œuvre humaine ne pouvait sauver, il a fallu l'œuvre divine, la grâce, et la tentative impie du salut par les œuvres n'aboutit qu'à un accroissement de la condamnation due à la propre justice : « Vous êtes sauvés, dit saint Paul, par grâce, par la foi. »

La foi ! Sa nécessité devient une nouvelle conséquence de l'expiation ; cette nécessité se trouve dans la nature même des choses.

La valeur de la loi morale n'est complétement révélée que par la nature de la satisfaction qu'elle a obtenue. La profondeur du repentir se proportionne à l'énormité du mal ; à son tour, la vivacité de la gratitude, l'ardeur de l'amour, naît de la grandeur du bienfait, de la générosité du bienfaiteur, et des obstacles qu'il a dû vaincre.

On attaque l'idée du salut par la foi. Mais le salut est-il possible autrement ? Ne faut-il pas que le pécheur *connaisse* la loi qu'il a violée, la justice qui le condamne, les moyens employés par Dieu pour le sauver, le sacrifice qui obtient son pardon, le Saint-Esprit qui le lui apporte, la parole

qui l'enseigne ? Et si, connaissant ces choses, il n'avait pas *foi* en elles, serait-il sauvé, sauvé de ce salut personnel dont le siége ne peut être qu'un cœur croyant ?

Contempler l'abîme ouvert par la chute et fermé par la grâce ; se sentir englouti par les eaux débordées du péché, et, comme saint Pierre, en s'écriant : je péris ! saisir la main que tend le Sauveur ; se nourrir de la volonté de Dieu et repousser les poisons séduisants du péché ; mourir chaque jour à l'iniquité et vivre d'amour et d'obéissance, telle est la foi.

Et n'est-ce donc pas là un nom différent du salut, n'est-ce pas le salut même ? Croire, selon l'Évangile, c'est connaître, c'est adhérer, c'est voir, c'est contempler, c'est sentir, c'est désirer, c'est aimer, c'est agir : voilà la foi salutaire, « la foi opérante par la charité [1]. »

Tout s'enchaîne et se tient dans la philosophie de la croix, et l'autorité de la parole de vie ré-

[1] GAL. V, 6.

clame ici ses droits imprescriptibles. C'est à cette parole que nous devons la connaissance du salut, la manifestation du mystère de Christ.

Lorsque je demandais à la création entière des preuves de l'amour de Dieu, c'est la Bible qui m'a montré la croix, c'est la Bible qui, en me révélant la nature divine de celui qui y meurt pour mes péchés, m'apprend tout à la fois combien je suis coupable et de quel amour je suis aimé. Sans l'Écriture, le seul fait historique de la crucifixion ne me dit rien ; c'est un supplice immérité comme tant d'autres supplices, mais ce ce n'est pas un système de doctrines. Otez cette croix, et je ne sais plus si Dieu est amour ! Otez cette Bible, et je ne sais plus ce que signifie cette croix !

L'expiation de Jésus-Christ est nécessaire.

La divinité de Jésus-Christ est nécessaire.

La parole de Jésus-Christ est nécessaire.

Tout l'édifice religieux s'écroule comme un échafaudage sans base si une seule de ces vérités tombe.

Et pourtant toutes trois sont battues en brèche ; à chacune des trois il était réservé de faire naître une classe d'adversaires acharnés ou subtils, déclarés ou déguisés.

C'est ce que nous devons démontrer avec quelque détail.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LA CROIX TRAHIE.

La trahison dont la *personne* de Jésus-Christ fut l'objet de la part de Judas n'égale pas, quant aux conséquences, celle dont sa *cause* est l'objet de la part de prétendus disciples qui, par des mutilations ou des additions, paralysent les effets de son sacrifice expiatoire.

On trahit la cause de Jésus-Christ de plusieurs manières. On la trahit, lorsque sous des apparences de zèle et des professions de dévouement, on répand dans le monde, sous le nom de l'Évangile, des idées qui peuvent être rangées sous trois catégories :

Moins que l'Évangile.

Plus que l'Évangile.

Autre chose que l'Évangile.

Il existe une classe d'hommes qui, bien que différents à beaucoup d'égards, se réunissent dans un sentiment commun qu'on peut appeler la haine du dogme.

Ce sentiment conduit d'ordinaire à la glorification de la morale. Sincère ou non, cet enthousiasme du moralisme, par opposition au dogmatisme, est bien le caractère distinctif des docteurs qui s'abritent sous le drapeau toujours honoré de la tolérance.

Mais il est telle tolérance qui est un fruit de la pure charité, et il est telle tolérance qui naît de l'indifférence ou du scepticisme. L'une est vertu, l'autre est vice. L'une sert fidèlement, l'autre trahit. L'une, glorifiant le dogme qui l'a engendrée, le reconnaît, le proclame et l'utilise; l'autre attaque chaque dogme particulier en attaquant la nécessité du dogme en général.

Et pourtant quoi de plus évident, quoi de plus *expérimental* que la nécessité des dogmes ? Un dogme, en définitive, n'est pas autre chose qu'une croyance, et une croyance quelconque ne doit être rejetée ou admise que si l'on a reconnu et examiné ses bases ; de sorte que raisonnablement nous ne devons pas repousser ou recevoir un dogme par le seul fait qu'il est dogme, mais bien parce que ses fondements sont bons ou mauvais. Une *croyance* précède toujours un acte chez un être intelligent ; nous *croyons* que le mouvement nous portera au lieu où nous désirons nous rendre, et nous *marchons*. Nous *croyons* que des aliments apaiseront notre faim, et nous *mangeons*. Peu importe de savoir si le fondement sur lequel nous avons appuyé notre croyance à la possibilité du mouvement et à la vertu nutritive des aliments, est solide ou non ; ce fondement, qui est l'expérience, n'est que la raison de notre foi, mais notre foi en est la conséquence directe. Et il en est ainsi dans toutes les affaires libres de la vie ; nous ne *faisons* jamais une chose que parce

qu'*auparavant* nous avons *cru* que telle autre s'ensuivrait.

Appliquons ces idées à la morale.

Si l'homme était nécessairement moral, si la vertu était un exercice inévitable de son cœur, comme la pensée est un exercice inévitable de son intelligence, le dogme deviendrait inutile à cet égard ; mais, hélas ! les faits donnent un triste démenti à cette supposition ; et puisque l'homme doit être rendu moral, il faut pour cela trouver des motifs qui ne peuvent être que des dogmes ; le dogme est donc nécessaire, nous aurons beau prêcher la morale tant que nous ne démontrerons pas pourquoi cette morale.

Or, la morale du christianisme, « tu aimeras Dieu de toute ta force, tu aimeras ton prochain comme toi-même, » cette morale est en face d'un dogme que nous formulerons ainsi : celui qui se repent et croit en Jésus reçoit dans son cœur le Saint-Esprit, lequel produit dans ce cœur toute la morale du christianisme.

Il est bien évident, d'après cela, que nous ne

pouvons demander toute la morale chrétienne à celui qui rejette la foi par laquelle seule on reçoit l'esprit qui produit cette morale; « la foi opère par l'amour, » dit l'apôtre Paul; « nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier, » dit l'apôtre Jean; nous ne pouvons demander l'amour de Dieu qu'à celui qui sait que Dieu l'a aimé, qui reçoit le don du Père, le sacrifice de Jésus.

Voilà pourquoi, à la morale chrétienne, le dogme chrétien est indispensable. Mais ce n'est pas même la morale chrétienne que nos moralistes élèvent si haut, c'est la morale du monde, une morale quelconque, qu'on l'appelle naturelle, philosophique ou rationnelle.

Cette morale est sous le coup de trois accusations capitales :

Elle est vague, elle n'a pas de sanctions fixes, elle est impuisssante.

Elle est vague, puisqu'elle diffère non seulement de peuple à peuple, mais encore d'individu à individu.

Elle n'a pas de sanctions fixes, ni chez les philosophes ni chez le vulgaire, puisqu'on ne s'entend pas sur les raisons des devoirs.

Elle est impuissante, parce qu'elle n'est pas liée, unie à un principe vital qui l'anime, et qu'elle se contente d'indiquer le bien sans donner la force de l'accomplir, semblable, comme on l'a dit, à un poteau qui indique la route au voyageur, sans pour cela l'y faire marcher.

On présente la conscience comme raison suffisante de la morale. Mais la conscience, parfaitement apte à donner approbation ou désapprobation, borne là son rôle; elle nous cache le pourquoi de ses décisions, et nous ne savons ni qui elle représente, ni au nom de qui elle rend ses arrêts. Habile à indiquer le devoir, elle est muette sur sa sanction; elle me dit bien clairement : Fais telle chose; mais elle ne m'apprend pas pourquoi je dois la faire. Si donc la conscience n'indique pas universellement quel doit être le motif de nos actions, et que nous soyons mus par d'autres motifs que ceux qui doivent nous mou-

voir, nous ne sommes plus dans l'ordre, et nos actions en apparence les plus vertueuses sont constituées injustes par l'injustice de leur source.

Or, puisqu'il est vrai qu'il n'y a pas de consentement unanime de la conscience sur les fondements de la morale, il est également vrai que nous ne connaissons pas par la conscience toute la morale, puisque la conscience, en appréciant l'acte, n'apprécie pas aussi universellement le motif qui seul peut le qualifier. Sans doute, la conscience peut souvent présenter des motifs, mais des motifs qui sont si loin d'être universellement reconnus, qu'ils sont non seulement rejetés, mais quelquefois même ignorés d'un grand nombre d'individus, on peut même dire de nations. D'où il suit clairement qu'il n'y a pas d'unanimité de conscience dans la raison des devoirs.

A moins donc qu'il n'y ait une autre indication certaine des motifs des devoirs, il faut renoncer à la morale. Y eût-il unanimité sur les devoirs, il faudrait encore qu'il y eût unanimité

sur les motifs en vertu desquels ils sont obligatoires, et à cet égard l'unanimité est loin d'exister. Selon les uns, le bien est obligatoire par cela même qu'il est indiqué par la conscience, qui communique avec l'ordre la conviction de sa légitimité ; selon d'autres, il est obligatoire, parce qu'il est une condition du bonheur individuel ou général, loi à laquelle toutes les autres sont subordonnées ; pour quelques-uns, il est obligatoire, parce que son excellence intrinsèque est digne d'amour ; pour d'autres enfin, parce qu'il est une convention actuellement respectable. Les principes de morale ainsi disputés, et les principes seuls d'un acte constituant sa valeur morale, il s'ensuit qu'on ne s'entend pas sur les fondements de la morale, et que par conséquent le bien et le mal n'ont pas de règle sûre dans le monde.

Si le monde est privé d'une règle pour le bien, il faut qu'elle lui soit révélée de Dieu, et, en cas de révélation, les actes humains seront réputés bons ou mauvais, selon qu'ils seront en confor-

mité ou en opposition à la règle révélée. Si la règle révélée indique pour seul fondement de la morale ce qui n'est pas le fondement des hommes, la morale humaine sera donc condamnée en masse, et les mêmes œuvres que la règle révélée approuvera comme découlant de certains motifs, elle pourra les condamner comme découlant de motifs différents.

C'est le cas dans la doctrine chrétienne. Elle révèle non pas tant les œuvres de morale, que les raisons sur lesquelles ces œuvres doivent reposer ; elle nous apprend que le bien moral, c'est l'obéissance à Dieu, et le mal moral, c'est la désobéissance à Dieu. Les mêmes actes qu'elle approuve venant de cette source, elle les condamne là où cette source a manqué, et elle acquiert ainsi, aux yeux mêmes de la raison, le droit de déclarer dans le désordre toutes les moralités qui ne viennent pas du principe de l'obéissance à Dieu, tous les hommes qui n'ont pas agi par ce motif.

On trouve donc dans la morale du christianisme

les trois qualités opposées aux trois défauts de la morale du monde ; la morale chrétienne est positive ; elle a des sanctions, elle est puissante.

La morale du christianisme, disons-nous, est positive : ce n'est pas tant dans les règles écrites que consiste cette fixité que dans l'application par le Saint-Esprit des principes mêmes de la morale. L'âme vraiment chrétienne est sous la discipline de celui qui possède la toute-science morale aussi bien que les autres sciences, et qui, par conséquent, la gouverne par une invariabilité divine.

La morale du christianisme a des sanctions fixes aussi, puisqu'elles sont révélées, et les raisons des devoirs, les motifs des actions, sont clairement enseignés par la parole, et apportent dans les sanctions de la morale la même immutabilité que dans la morale elle-même.

Enfin la morale chrétienne est puissante précisément parce qu'elle ne se présente pas comme devant être accomplie par les forces naturelles de l'homme déchu, mais comme étant la consé-

quence d'un acte divin qui change le cœur et fournit continuellement les forces nécessaires. Elle ne se contente pas de commander, elle enseigne comment on obéit.

Une des méprises capitales des ennemis du dogme, c'est donc qu'ils restent presque entièrement indifférents aux motifs des actions. Tous les hommes s'entendent, disent-ils, sur la morale. Pas le moins du monde. J'aime beaucoup sans doute à voir faire l'aumône, mais si elle est faite dans un but d'ostentation ou dans le but d'apaiser Dieu, je n'y vois plus rien de moral. Si le déiste enseigne qu'on doit avoir un culte public parce que cela est utile à la société, ce culte n'a, aux yeux du chrétien, qu'une moralité sociale, mais il est insuffisant relativement à Dieu, dont le service obligatoire n'entre pour rien dans ce culte. La même observation s'applique à tous les devoirs imaginables. Le but poursuivi par l'homme dans ses actions seul les rend morales. Or, il n'y aurait harmonie dans l'enseignement de la morale que si l'on s'accordait sur

ses sanctions, c'est-à-dire si le dogme était un. Ainsi nous voilà revenus à notre point de départ, la nécessité du dogme.

Le dogme supprimé, le christianisme n'est plus le christianisme. La seule morale ne constituera jamais une religion ; la morale est sans doute une grande chose, mais c'est moins que l'Évangile. Tout ce qui ne s'élève pas jusqu'à l'expiation est au-dessous de l'Évangile. L'Évangile tombe si la croix est abattue. Réduire la cause du Sauveur à un système de morale, c'est donc la trahir, et c'est ce que fait le moralisme.

Nous avons employé à dessein cette expression plutôt que celle de rationalisme, parce que cette dernière ne fait qu'indiquer la méthode, tandis que la première indique le résultat. En effet, tous les théologiens qui procèdent purement par la raison arrivent purement à la morale. Peu importe que l'un nie plus et l'autre moins ; que celui-ci use de la mine et celui-là de la sape ; ils font même route, ils se rencontrent au même point, le terrain moral. Pour les exigences de la

polémique, et sous des nécessités de position, ils vont plus ou moins vite en besogne ; le premier entoure encore de respectueuses précautions la croix qu'il renverse ; le second offre encore un culte vague et inexplicable au Crucifié dont il a nié la divinité et l'expiation ; le troisième réserve un indéfinissable salut dont il ne peut faire connaître ni la nature ni le moyen ; le quatrième laisse subsister l'Écriture, on ne sait trop pourquoi, si ce n'est parce qu'il se sent quelque peu pressé par l'Église romaine qui lui demande une autorité, et lui crie qu'il doit franchement déposer ou le masque du chrétien ou l'incrédulité du philosophe ; mais en maintenant l'autorité de la Bible, il lui conteste l'inspiration, en gardant l'enveloppe il rejette la substance ; il a des mots devant les yeux, mais non des vérités devant l'esprit. Et pourtant tous ces docteurs, aux nuances si diverses, se reconnaissent à l'étendard commun du moralisme ; c'est leur signe de ralliement, leur centre d'unité. Une fois hors des luttes théologiques et ecclésiastiques quand

chacun d'eux est seul avec son trésor, diminué de ses propres mains, ils n'y retrouvent plus qu'une moralité incolore, qu'une vertu sociale, qu'un arrangement terrestre. S'il pouvait arriver que le dogmatisme chrétien fût vaincu dans toutes ses branches par toutes les nuances du rationalisme, il ne resterait à celles-ci de leur victoire que le moralisme pur; une fois débarrassées des travaux du combat, et quand elles voudraient partager le butin, elles ne trouveraient plus qu'un système de morale.

Celui qui aura compris les harmonies de la croix ne nous demandera pas de prouver que c'est là, en effet, moins que l'Evangile,

A côté de la trahison du moralisme, il faut mettre celle du formalisme.

C'est indirectement, et sous prétexte de rendre hommage à la beauté de la loi, que le moralisme immole la religion en sacrifiant le dogme; c'est indirectement aussi, et sous prétexte d'hommage aux pratiques religieuses, que le formalisme

étouffe toute spiritualité; seulement ils diffèrent de méthode, le premier essayant d'arguments en règle pour sa justification, le second n'osant entreprendre sa propre défense, et se déguisant pour mieux se justifier.

La forme, en effet, ne se présente pas comme devant remplacer, mais seulement assister le sentiment religieux. Mais l'aide devient bientôt un rival, et le rival un vainqueur. Régnant alors pour son propre compte, la forme tue le fond, les rits se substituent aux affections, la cérémonie remplace l'amour.

Créons-nous des chimères ou bien décrivons-nous de trop visibles réalités ? N'y a-t-il pas autour de nous un culte où la forme a tout envahi ? où le signe, l'acte matériel, le lieu, le jour, le geste, l'expression sacramentelle, l'amulette, le rosaire, la relique, et, pour tout dire enfin, la forme matérielle et le mouvement mécanique, dominent la pensée et le sentiment ? C'est à l'impassible histoire de nous dire quel nom légitime doit recevoir ce culte dénaturé du Dieu qui veut

être adoré en esprit, cette transformation de la majestueuse et féconde simplicité de l'Évangile en un spectacle extérieur aussi pompeux que stérile. En vain la charité essayerait, par adoucissement, de l'appeler formalisme, la vérité, cherchant de ce triste genre une des plus tristes espèces, est obligée de l'appeler catholicisme.

Nous accordons de grand cœur tous les cas exceptionnels qui, échappant comme par miracle aux influences du culte romain, ont pu offrir des exemples de véritable piété. Loin qu'il nous en coûte de le reconnaître, nous voudrions les voir se multiplier partout ; mais la tendance incontestable et les résultats ordinaires du système ne sont que trop visibles dans toutes les populations qui suivent la pure dévotion catholique privée des tempéraments étrangers qui l'adoucissent en la mitigeant, des influences du dehors qui, à son insu et malgré elle, la modifient et l'améliorent.

C'est là qu'il faut étudier les effets naturels du formalisme romain ; c'est là qu'on découvre avec quelle facilité il entre dans l'esprit, avec quelle

difficulté il en sort, précisément à l'inverse de son antagoniste, le spiritualisme évangélique, dont le cœur repousse si souvent l'accès, et que le cœur ensuite laisse si souvent échapper. Tant il est vrai que l'un est le fruit de la nature, et fait alliance avec elle, tandis que l'autre est le fruit de la grâce et ne peut être produit que par elle.

Les obstacles apportés aux progrès de l'Évangile par le moralisme rationaliste et par le formalisme catholique, diffèrent par un côté remarquable. Tous deux trahissent la croix, mais en sens inverse. L'un se contente de moins, et l'autre demande plus. Le moralisme se passe de la croix, et la croix ne suffit pas au catholicisme. Le moralisme mutile la croix, abat la croix; le catholicisme ajoute à la croix, masque la croix.

En effet, le caractère de l'erreur romaine n'est pas tant de nier les grands dogmes chrétiens que de les étouffer sous l'amas de formes dont elle les surcharge. A tout prendre, Jésus-Christ est encore là, mais on ne le voit plus.

Les incontestables additions faites par l'Église de Rome à la doctrine chrétienne portent à cette doctrine le même préjudice que des suppressions. La confiance aux saints affaiblit la confiance en Dieu ; le pouvoir de la Vierge balance le pouvoir du Sauveur, et la parole du prêtre remplace la Parole de Dieu.

On le voit : ajouter ici, c'est retrancher. L'homme gagne, mais Dieu perd. Les apologistes catholiques croient triompher de leurs adversaires réformés, en disant que le catholicisme a toutes les doctrines de la Réforme et, en plus, celles que la Réforme n'a pas. Mais le *plus* ici équivaut au *moins*, et les additions de l'Église romaine ne sont que des soustractions. Elle diminue le compte de la vérité pour augmenter celui de l'erreur ; pour donner à l'homme, elle prend à Dieu.

Le principe de ces perversions réelles de la foi chrétienne est puisé à une doctrine injurieuse pour l'Écriture, à savoir son insuffisance, et la nécessité de quelque chose de plus, la tradition. Aucune des superstitions de l'Église romaine ne

se trouvant dans la Parole divine, il a bien fallu arguer d'une autre autorité. L'Évangile, tout l'Évangile, et rien que l'Évangile, dit le disciple de la croix; l'Évangile et la tradition, répond le disciple de Rome. Jésus-Christ, les apôtres et les chrétiens primitifs n'ont pas indiqué d'autre autorité que la Parole de Dieu; à l'Écriture, et à l'Esprit-Saint qui l'a inspirée, les catholiques doivent ajouter la tradition et la prétendue inspiration des papes et des conciles. Il faut plus que l'Évangile, parce qu'on a à légitimer un surplus de croyances qui n'est pas dans l'Evangile.

Triste nécessité qui élève une autorité humaine à côté de l'autorité divine! Il est facile de prévoir laquelle devra céder; ce sera évidemment la Parole sainte; on ne se fût pas donné la peine d'imaginer la tradition, les conciles, l'autorité vivante et le tribunal infaillible, s'il ne se fût agi que de suivre purement et simplement l'Évangile; mais il ne fallait rien de moins pour le violer tout en paraissant s'y soumettre, pour l'éluder avec force protestations de respect.

Le docteur catholique paraît d'autant plus inexcusable qu'il reconnaît l'autorité divine de l'Écriture. Il est obligé d'en défendre l'origine et le caractère, il ne peut pas prétexter d'ignorance; il sait quelle est la bouche qu'il doit fermer pour laisser parler son Église. En effet, tout apologiste chrétien, catholique ou non, expose les preuves de l'inspiration et de l'authenticité de l'Écriture. Il en appelle aux évidences ordinaires. Il charge l'histoire, l'impartiale histoire, de construire avec des faits autour de l'édifice révélé un indestructible rempart de témoignages irrécusables; il montre les nuits de l'avenir éclairées par la lumière prophétique, les secrets impénétrables des temps futurs se livrant à l'inspiration divine; il suit en particulier la dernière moitié du Livre sacré, marqué d'un sceau miraculeux, balayant devant lui pendant des siècles ces monceaux de documents apocryphes qui, pulvérisés à droite dans les mains de la fourberie, reparaissent à gauche dans celles de l'ignorance; ce Livre qui sème enfin, en plus de cent soixante

langues diverses, l'admirable unité de ses versets infaillibles sur des millions de feuilles où l'encre de l'erreur n'a jamais pu sécher; ce Livre qui fait passer les peuples et les siècles des sables mouvants du doute aux terrains fermes de la foi; ce Testament légué par le Sauveur, qu'ont certifié valide les cieux, la terre et jusqu'à l'enfer; ce Témoignage écrit, au bas duquel se voient, pour ainsi dire, les signatures de Dieu, des anges, des hommes et des démons!

Et c'est après avoir si bien prouvé l'autorité de la Bible qu'il renonce à la Bible! C'est à ce Livre reconnu divin qu'il préfère des bulles et des décrétales! Aberration inconcevable ou révoltante trahison! Dieu a daigné révéler sa vérité et sa volonté, on le reconnaît; mais à la place de cette révélation, une fausse autorité veut imposer à une soumission aveugle les décisions de je ne sais quel assemblage de pécheurs, que ne distinguent souvent de leurs semblables que des passions plus mauvaises, et qui, ayant élevé pour un d'entre eux un trône suspect, ont demandé

obéissance absolue pour le prétendu représentant de Dieu sur terre! Le vieillard usurpateur a été plus loin; s'interposant entre le Seigneur et le racheté, il a dérobé à celui-ci la Parole de vie; il a accaparé au profit de quelques-uns le Testament, patrimoine de tous; il a faussé, dans l'intérêt des siens, la religion dont il se prétend le seul infaillible interprète; il a intercepté la lumière, il a arrêté le progrès de la vérité, il a fait obstacle à l'Évangile.

Chose horrible à dire et pourtant trop certaine! Cette téméraire contrefaçon de l'œuvre de Dieu a régné pendant des siècles dans presque toute la chrétienté; celui que saint Paul appelle « l'homme de péché [1], » faisant pour l'erreur ce que le Créateur avait fait pour la vérité, en disant : Que la lumière soit! et la lumière fut; n'a eu qu'à dire à son tour : Que les ténèbres soient! et les ténèbres furent.

C'est au tableau du moyen âge à nous montrer

[1] II Thess. ii, 3.

tout ce que le monde a souffert de cette trahison; la lumière, « ôtée du boisseau et remise sur le chandelier[1], » a toutefois été rendue par la Providence, et recommence à luire partout où l'usurpation romaine voit un légitime discrédit ruiner son empire; mais celle-ci continue cependant à « détourner de la simplicité qui est en Christ[2] » ceux qu'elle a gagnés, et à éloigner tout à fait du christianisme ceux qui le confondent avec elle, et qui, ne pouvant faire le triage délicat qu'impose ce mélange de vérité et de mensonge, rejettent tout ensemble la religion de Dieu et les inventions humaines dont elle a été surchargée.

Ainsi, tandis que la divine expiation est absente des théories du moralisme rationaliste, la divine Parole est sacrifiée aux pratiques du formalisme catholique. Pour l'un plus de croix, pour l'autre plus de Bible.

[1] Matt. v, 15.
[2] II Cor. xi, 3.

Une trahison qui diffère des deux précédentes plus encore dans les moyens que dans le but, est celle que nous appellerons la trahison démagogique.

La simultanéité des symptômes qui la caractérisent eût pu faire croire à un vaste concert ; mais l'universalité des sentiments qu'elle a rapidement réveillés, malgré les difficultés de temps et d'espace, indique plutôt une explosion libre et spontanée d'instincts individuels, dont la lente formation avait précédé les commotions politiques. Quoi qu'il en soit, toutes les écoles démocratiques, qu'elles se disent pacifiques ou révolutionnaires, se réclament aujourd'hui du nom et quelquefois même de la parole de Jésus-Christ. C'est un fait curieux, mais incontestable, et qui pourrait faire croire à l'observateur superficiel que l'Évangile, chassé de chez nous au dix-huitième siècle par l'Encyclopédie, va, au dix-neuvième, nous être rendu par l'émeute.

Mais, hélas ! qu'on serait loin de compte, et quel Évangile que celui des barricades !

Ce n'est pas que, par une injuste partialité, nous croyions l'incrédulité moqueuse du salon plus près du ciel que l'impiété grossière du cabaret; nous ne voyons même aucune raison qui nous empêche d'appliquer aux vices élégants de notre époque ce que Jésus-Christ disait des vices de la sienne : « Les gens de mauvaise vie vous devancent au royaume des cieux [1]. » Ce n'est pas non plus que par une confusion tout aussi injuste, nous mêlions ensemble des hommes et des systèmes, des cœurs et des esprits, qui doivent être soigneusement distingués, quoiqu'on ait souvent le tort de les confondre dans une insoucieuse classification. Nous désirons être juste, et, si possible, être plus que juste, être fraternel envers des systèmes naissants. On n'a, d'ailleurs, aucune chance d'influer sur eux si l'on ne commence par leur reconnaître cordialement la légitime et incontestable part qui leur revient, non en rhéteur habile qui veut plaire par de flatteuses concessions, mais en ami de la

[1] Matt. xxi, 31.

vérité qui la cherche partout et partout lui tend la main.

Disons donc que les généreuses idées de réforme sociale propagées par ces écoles, fussent-elles même exagérées, ont droit à l'attention, à la sympathie et au concours des chrétiens. Ajoutons que toutes ne sont pas des utopies, pas plus que les maux et les désordres de la société ne sont des chimères, et que nul n'a plus de droit à proposer le remède que celui qui a signalé le mal avec le plus de clarté, d'énergie et de persévérance. Si le caractère de notre étude ne nous interdisait une digression inopportune, nous pourrions même montrer que ces écoles, en face de leurs adversaires purement politiques, font valoir des droits et exposent des raisons auxquels ceux-ci ne trouvent pas facile de répondre. Mais c'est en face du christianisme que nous nous plaçons avec elles; en passant du terrain politique au terrain religieux, toute leur force relative fait place à la plus déplorable faiblesse, et ce Christ qu'ils invoquent si imprudemment leur demande compte

de l'usage qu'ils font de sa personne et de son Évangile.

A entendre les maîtres et les disciples des sectes sociales, il semble, en effet, qu'ils font mieux que de comprendre Jésus-Christ, ils le continuent. Ils ne contredisent pas sa doctrine, seulement ils la prolongent. Ils ont le véritable esprit de Jésus-Christ, l'esprit du progrès, l'amour de Jésus-Christ, l'amour du peuple : ce n'est après tout que le christianisme moderne, ayant pour moyen la science et pour but le bonheur de tout le genre humain. N'est-ce pas là à peu près le langage qu'ils tiennent?

Eh bien, ce Christ qu'ils glorifient, ils ne le connaissent pas; cet Évangile qu'ils exaltent, la plupart ne l'ont jamais lu, les autres ont cessé de le lire. Preuves en soient les citations fausses, on pourrait dire grotesques, dont fourmillent leurs écrits et leurs discours. Le front se couvre de rougeur à la pensée que la parole de Jésus-Christ reçoit continuellement de ces disciples d'un nouveau genre le dédaigneux mépris qu'ils n'o-

seraient afficher pour le philosophe ou l'historien le plus ordinaire. Le monde érudit serait en émoi pour un texte tronqué d'Aristote ou de Tacite ; mais nos réformateurs peuvent prendre envers l'Évangile les plus outrageuses libertés ; des mots falsifiés, des expressions supprimées, ajoutées, et le plus souvent inventées, se débitent, s'impriment, se déclament et se chantent, à la tribune, au club, au théâtre, aux banquets, sans que personne prenne même le soin de vérifier, tant au fond l'on se soucie peu de ce qu'a pu dire ou ne pas dire Jésus-Christ !

C'est qu'en réalité ce que l'on veut, c'est un drapeau respectable pour un parti qui ne se sent pas entouré d'assez de respect ; c'est l'égide d'une vénération antique acquise aux créations nouvelles ; c'est le prestige de la pensée séculaire associé à la pensée d'hier. Chez quelques meneurs, il peut y avoir duplicité ; mais dans le troupeau servile l'ignorante bonne foi accepte les yeux fermés ; d'ailleurs, les chefs font éclater une indignation si chaleureuse contre les fraudes

pies qu'on ne peut les soupçonner d'avoir, eux aussi, leurs fraudes impies.

Et pourtant quelle jonglerie que celle qui veut faire passer Jésus pour un simple réformateur social ! Quel jésuitisme quintessencié distillent ces théories humanitaires où la grandeur de Jésus n'est qu'une préparation à la grandeur de quelque génie contemporain, et où l'Incarné de Bethléem ne fait que servir de précurseur au dieu du jour !

Ah ! si parmi tous ces hommes faussement sérieux, un homme vraiment sérieux, s'enfermant une seule heure dans son cabinet, et ouvrant l'Évangile avec recueillement, laissait Jésus-Christ adresser quelques paroles à sa conscience, à son cœur, comment oserait-il ensuite produire en public ces indignes représentations qui, pour éviter les parodies monacales de l'élément contemplatif, tombent dans les parodies démagogiques de l'élément fraternel !

Cette double tendance du christianisme, ou plutôt cette double activité, intérieure et exté-

rieure, elle est exigée à toutes les pages du Livre saint. Mais s'il faut absolument diviser la religion chrétienne, l'œuvre de Jésus-Christ, en deux parties, l'une céleste et l'autre terrestre, le devoir envers Dieu et le devoir envers l'homme, il est certain que, l'Évangile à la main, ce qui est le principal pour nos réformateurs devient l'accessoire pour les chrétiens; le domaine fraternel ne vient qu'après le domaine divin, et l'élément de subordination, complétement négligé par les théories modernes, domine au contraire de toute sa hauteur l'élément social, relégué au second rang par le Livre saint : « Tu aimeras Dieu de tout ton cœur. » C'est le premier commandement. Et voici le second : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

C'est sur cet élément de subordination, sur ce fait de notre dépendance du Dieu créateur, qu'est élevé tout l'édifice dogmatique du christianisme; c'est parce qu'il est créé, c'est-à-dire moindre que le Créateur, que l'homme a besoin de connaître, avant tout, le caractère du Dieu qui l'a créé et

dont il dépend de la manière la plus absolue, ainsi que les suites d'une destinée qu'il voit commencer à peine ici-bas, et dont la continuité ou l'extinction forme pour lui la question suprême. Voilà ce dont l'Évangile s'occupe d'abord, et voilà ce dont nos réformateurs ne s'occupent pas.

Qu'on l'ouvre, ce Livre de Jésus-Christ, nous ne dirons pas au hasard, c'est un mot que nous n'aimons pas, mais tel qu'il nous sera providentiellement offert, et l'on verra si vingt textes relatifs à l'élément divin de subordination ne se présentent pas avant un seul texte relatif à l'élément humain de socialisation. Comme dans un État bien réglé la constitution traitera *d'abord* de la loi, de l'obéissance qui lui est due, de la soumission aux magistrats qui en sont les gardiens, et *ensuite* des rapports des citoyens entre eux. Cette voie si logique n'est nulle part mieux suivie que dans les discours du Rédempteur : Dieu d'abord, l'homme ensuite ; d'abord l'éternel et le spirituel, et puis après le temporaire et le temporel ; avant les besoins de la société terrestre et

périssables, les besoins de l'impérissable société des intelligences.

Nos réformateurs procèdent d'une manière tout opposée. Non seulement ils pensent d'abord à ce monde, mais ils pensent uniquement à ce monde. Leur avenir ne dépasse pas la tombe, leur horizon n'embrasse que cette vie. Singulière sagesse ! La folie ne s'y prend pas autrement. Mais ce qui est plus exorbitant encore, c'est de rendre Jésus-Christ lui-même solidaire de ce matérialisme politico-philosophique, en rattachant à sa doctrine non seulement les principes de liberté et de charité qui lui appartiennent, mais leur application aux seules affaires du temps, à l'exclusion des choses de l'éternité. Ce qui est le comble de l'audace, c'est d'attribuer à Celui qui, parlant du salut de l'âme, a dit expressément : « une seule chose est nécessaire [1], » un système qui, s'occupant de tout, excepté de ce salut, auquel il ne croit pas, proclame par

[1] Luc x, 42.

cela même que c'est la seule chose inutile ! Ce qui révolte enfin, c'est qu'on s'évertue à présenter des théories qui ne concernent que ce monde comme venant de Celui qui résumait ainsi sa pensée : « A quoi servirait-il à un homme de gagner le monde entier, s'il fait la perte de son âme[1]. »

On remplirait des pages entières de paroles semblables, où la lettre et l'esprit de l'Évangile donnent le plus sanglant démenti aux réformateurs du siècle. Il est surabondamment clair que le péché et la chute, l'humiliation et la conversion, la prière et le Saint-Esprit, le ciel et l'enfer, forment le fond essentiel et habituel des discours du Sauveur. Et c'est précisément à lui que prétendent se rattacher des hommes qui ne pensent pas au ciel, qui se rient de l'enfer, qui ne veulent jamais ployer les genoux, et qui s'irritent dès qu'on leur parle de se convertir ! Que diraient-ils eux-mêmes si, avec un imperturbable sang-

[1] Marc viii, 36.

froid, quelque sophiste offrait gravement au monde Hume et Rousseau comme partisans des miracles, Hegel et Strauss comme défenseurs du surnaturel, Saint-Simon et Fourier comme soutiens du mariage et de la famille, Cabet et Proudhon comme patrons du capital et de la propriété ? Le tour de force ne serait pas égal à celui qui transforme Jésus-Christ en démagogue matérialiste.

Nous comprenons qu'à l'apparition de Celui qui est venu « pour détruire les œuvres du diable[1], » l'amour du péché, se sentant menacé, s'écrie par la bouche de Voltaire : « Écrasez l'infâme ! » C'est infernal, mais c'est loyal. L'*infâme*, en effet, est le grand ennemi ; à son approche, la haine de la sainteté a poussé le cri sacrilége ; c'est la guerre, mais la guerre ouverte ; nous comprenons qu'on veuille rompre au grand jour avec la croix et ses importunes obligations. Mais qu'on construise dans

[1] I JEAN III, 8.

l'ombre un piége astucieux pour s'emparer des ignorants, un traquenard philosophique pour prendre les masses crédules, c'est ce que l'honneur mondain devrait interdire, à défaut de conscience chrétienne. Dites que l'Évangile n'est qu'un éteignoir; que saint Paul n'est qu'un rêveur mystique; que le spiritualisme chrétien n'est qu'une vieille ineptie; que le néant suit la mort; que manger et boire est la suprême philosophie; à la bonne heure : mais ne dites pas du moins que c'est Jésus-Christ qui enseigne tout cela! N'imputez pas à Jésus-Christ les triomphes et les honneurs d'une démocratie matérialiste ou indifférente; ces hommages l'insultent, cet encens lui répugne; en vain vous prétendez lui élever un trône politique, il ne l'accepte pas. D'autres que vous ont voulu « le faire roi [1], » mais il alla se cacher « seul en la montagne [2]. » Vous aurez beau multiplier son

[1] JEAN, VI, 15.
[2] *Idem*.

image et l'affubler d'insignes populaires, c'est sa doctrine qu'il faut propager et non pas ses traits ; c'est sa Parole qu'il faut glorifier et non pas la vôtre ; faites voir son Esprit dans vos cœurs et non son portrait sur vos murailles. Sa royauté est spirituelle, sa domination est morale, son trône, c'est sa croix !

Résumons maintenant en quelques mots les dangers que court la vérité, trahie de tant de côtés à la fois.

Le moralisme rationaliste, en anéantissant l'expiation divine, la croix et la divinité de Jésus-Christ, nous laisse moins que l'Évangile.

Le catholicisme, en opposant à la Parole sainte la tradition humaine et l'infaillibilité humaine, croit nous offrir plus que l'Évangile.

La philosophie démagogique, en essayant d'abriter sous le nom de Jésus-Christ ses plus aventureuses conceptions, nous offre autre chose que l'Évangile.

Quelle complication autour de la croix d'intérêts hostiles à la croix ! Que lui adviendra-t-il au milieu de tant d'ennemis ?

CHAPITRE SIXIÈME.

LA CROIX CENTRE D'UNITÉ

La question de l'unité de l'Église, soit dans ses institutions, soit dans ses rapports avec l'État et le monde, n'est pas celle que nous avons à traiter ici. Nous savons bien qu'elle préoccupe les meilleurs esprits; mais nous croyons qu'il ne faut pas qu'elle les préoccupe au point de voiler la question plus importante encore du salut individuel.

Le reproche le plus commun fait à la Réforme est l'absence d'unité. Si l'ardeur imprudente des luttes intestines vient prêter une nouvelle force à ces accusations, en exagérant l'importance de

l'unité extérieure ou des institutions de l'Église, question après tout secondaire, il convient de ramener l'attention publique sur l'unité intérieure, question après tout essentielle. On la dénie, et l'on continue à exciter les préjugés des masses, qui se laissent facilement persuader que, en dehors d'une certaine Église, il n'y a point de salut. Il faut donc prouver le contraire, et, laissant à d'autres le soin de vider, si faire se peut, la question de l'unité des institutions dans l'Église, montrer l'unité du salut dans les cœurs, l'unité de la vie.

La croix est le centre de cette unité.

La justification et la sanctification sont les deux grands besoins de l'homme pécheur; c'est dans leur satisfaction que consiste la véritable unité, et leur satisfaction n'est que dans la croix.

Il y a dans le monde bien des rêves et bien des fictions sur l'unité, mais tout n'est pas rêve et fiction; il y a des besoins légitimes dans les cœurs,

il y a des réalisations certaines dans les faits. Distinguons soigneusement.

Il n'est pas nécessaire d'indiquer une classification complète et minutieuse ; il suffit de mentionner les principaux traits :

L'unité métaphysique, ou de spéculation.

L'unité accidentelle, ou de position.

L'unité d'instinct, ou des passions.

L'unité poétique, ou d'imagination.

L'unité de contrainte, ou d'apparence.

L'unité du salut, ou de révélation.

C'est cette dernière, par opposition à toutes les autres, qui est la seule indispensable, la seule exigée par Dieu et par la conscience. Les autres ne sont que d'impuissantes tentatives ou d'insuffisants produits d'une activité purement humaine.

Tout a été dit sur ou plutôt contre l'unité philosophique. La persévérante confiance de ceux qui attendent la vérité et le salut dans cette voie serait inconcevable, si l'on ne se rappelait que la

crédulité de l'esprit humain envers lui-même est aussi grande que son incrédulité envers Dieu [1]. Une considération doit pourtant faire absoudre en partie la foi philosophique des énormités qu'elle a accréditées dans ses diverses écoles : c'est, d'un côté, le profond besoin de vérité enraciné dans notre nature, et, de l'autre, l'impossibilité de le satisfaire sans le secours de Dieu. Nous savons tous quelle fut la nourriture à laquelle se trouva réduit l'enfant prodigue lorsqu'il eut quitté la maison paternelle.

Malheureusement la philosophie ne semble pas arrivée à cet heureux état de découragement, présage de son retour à la révélation divine, et l'infatigable orgueil de l'esprit humain semble résolu à fournir jusqu'à son dernier terme la carrière périlleuse que la souveraine sagesse de Dieu a voulu ouvrir à la liberté et à la responsabilité

[1] « Parce que je suis venu au nom de mon Père vous ne me recevez pas; si quelqu'un vient en son propre nom, vous le recevez. » (JEAN, V, 43.)

de sa créature. Il semble même reprendre parmi nous une nouvelle vigueur, et des efforts dignes d'une meilleure cause attestent qu'on n'a pas renoncé à créer avec des matériaux tout humains le grand édifice de l'unité.

Nous constatons ces efforts, mais nous les croyons inutiles, ou du moins utiles à prouver, pour la millième fois, leur radicale impuissance. Si les seules forces de l'intelligence pouvaient conduire à la découverte de la vérité, l'intelligence remplaçant la révélation, la révélation deviendrait inutile. Inutile, elle serait contradictoire, car elle proclame sa propre nécessité; et contradictoire, elle serait fausse. Le chemin, quoique détourné, aboutit à l'incrédulité.

On nous dit que l'esprit a des droits et des besoins qui doivent être satisfaits; oui, sans doute, mais il a des vœux et des prétentions qui ne doivent pas l'être. La chair aussi a ses droits, et c'est de ce principe qu'une école tristement célèbre était partie pour travailler à ce qu'elle a appelé la réhabilitation de la matière. Et ce grand

mot de besoin devait couvrir les désordres de la passion. N'oublions jamais que cette même exigence de l'esprit philosophique conduirait à de semblables résultats, et que les orgies de l'intelligence ne sont pas moins dangereuses que celles de la chair.

Le sujet de notre étude n'est donc pas l'unité métaphysique, puisqu'elle n'a jamais existé et n'existera jamais.

L'unité de position, ou accidentelle, est due à certaines ressemblances internes ou externes, ou bien à certaines sympathies dans les tendances, ou enfin à l'empire de la coutume aveuglément accepté. Elle peut être philosophique aussi bien que religieuse; seulement, lorsqu'elle est philosophique, on remarque qu'elle embrasse plutôt quelques branches d'un système que le système proprement dit, tandis qu'elle est plus complète et plus minutieuse lorsqu'elle est revêtue du caractère et de l'autorité de la religion. La raison en est simple : *en général* la reli-

gion tend à l'immobilité et s'en glorifie [1], tandis qu'au contraire toute philosophie tend au changement.

De ce que les hommes ne peuvent d'eux-mêmes se rencontrer dans la vérité, il ne s'ensuit pas qu'ils ne puissent se rencontrer dans l'erreur. Ils ont l'erreur, de leur propre fond, et non la vérité; ils s'unissent quelquefois en ce qu'ils ont, ils ne peuvent jamais s'unir en ce qu'ils n'ont pas.

Toutefois si l'homme naturel ne possède pas *la vérité*, il peut croire à *des vérités* plus ou moins importantes, et c'est dans ces vérités, comme dans les sentiments qu'elles peuvent engendrer, et dans les actions communes dues à ces principes communs, qu'un certain accord peut exister. Or, ce genre d'unité est purement accidentel; il n'a aucun caractère, il n'est qu'un fait, il ne

[1] On sait que Bossuet n'a pas craint d'en faire le principe de son célèbre argument des variations. J'y reviendrai.

signifie rien. On est d'accord aujourd'hui parce qu'on est placé à un certain point de vue ; placé à un autre, demain, on ne s'accordera plus. Disciple d'une même école on a les mêmes convictions ; on en aurait d'autres si l'on avait été élevé à une école différente. Il ne faut pas même autant que cela. A quelque point d'intersection de la vie intellectuelle, des facultés semblables embrassent des notions semblables lorsque la rencontre a lieu, et les limites même de l'entendement, qui rendent impossible la création de la vérité, préparent l'unité dans l'erreur.

Quelle que soit la couleur de cette unité, religieuse ou philosophique, qu'elle renferme plus ou moins de notions correctes, qu'elle revête des formes plus ou moins vénérables, qu'elle simule plus ou moins adroitement la vraie unité, la source dont elle provient la fait rejeter. Le hasard ne saurait être l'auteur de l'unité : on n'est pas sauvé par accident.

Le nom donné à l'unité qui doit son existence

aux instincts de la passion fait assez pressentir pour quel motif elle doit être repoussée. La coalition occulte d'intérêts identiques, latente au fond des cœurs déchus, a fait triompher dans le monde une foule de fausses maximes qui n'ont aucune base solide. Elles concernent surtout le caractère de Dieu et ses dispositions envers ses créatures coupables. Si les lois de la société ne se présentaient pas avec des sanctions manifestement évidentes, nul doute que l'unité de répugnance, qui pousse les criminels à rejeter un frein gênant pour leurs mauvais penchants, ne créât à l'usage des malfaiteurs une théorie de législation tout à fait en contradiction avec l'expérience de tous les peuples de l'univers. Ainsi l'unité de culpabilité et de corruption favorise des croyances intéressées, chez des pécheurs tout disposés à admettre les systèmes qui n'exigent pas d'humiliation et de conversion, surtout en cet état d'épreuve où la rémunération finale ne suit ni chaque action ni chaque croyance, et doit être ajournée jusqu'à l'économie future.

Mais les passions communes qui déterminent une commune opinion n'admettent pas toujours l'avenir et l'éternité. Il leur convient quelquefois de nier le juge avec le jugement, et l'immortalité de l'âme avec sa culpabilité. Quelque facile que semble la ressource, elle ne réussit pas cependant auprès de tous, et l'intérêt aux prises avec le remords a des combinaisons plus subtiles pour endormir la conscience.

A ceux que frappe d'épouvante l'idée du néant, le père du mensonge sait offrir des variétés d'erreur qui, tout en promettant de satisfaire à leur besoin d'immortalité, ménagent en même temps leur orgueil et leurs convoitises. De l'athéisme honteux de lui-même sont nés le déisme et le panthéisme modernes. Ces deux systèmes procèdent, quoique par des voies différentes, du même sentiment humain. Je dis sentiment à dessein. C'est bien le sentiment de la culpabilité consciente d'elle-même qui a imaginé ce Dieu, créateur insoucieux, magistrat faible, père indifférent, qui dans son ciel inaccessible voit du même œil le

bien et le mal. C'est ce sentiment qui, pour égarer le sens commun, doté de l'idée de Dieu, cherche à la faire évanouir dans les subtilités d'une philosophie qui conserve le mot et immole la chose, et qui, en enseignant que Dieu est tout ou que tout est Dieu, offre à l'orgueil sa pâture, au mal son excuse, à la convoitise sa légitimité !

C'est en vain qu'une telle unité embrasserait la presque unanimité des hommes : toute sa valeur disparaît dès qu'on a bien constaté son origine.

Il est encore une sorte d'unité fort préconisée par les poëtes et les artistes, circonstance qui a valu de nos jours au mot même, abstraction faite de toute signification précise, un prodigieux succès. Il n'est pas un écrivain qui ne se croie obligé de jeter en passant sa phrase sur la majestueuse unité. Prenant leurs songes pour l'histoire, certains faiseurs de faciles synthèses ne tarissent pas sur la beauté de cette grande et puissante hiérarchie qui, selon eux, enfanta toute la civilisation moderne par l'unité de son action.

Puis, y ajoutant quelques tableaux d'avenir, ils entonnent, d'un ton pompeux sinon convaincu, les louanges de cette glorieuse unité, à laquelle il est encore réservé d'accomplir de telles merveilles, si seulement on veut bien fermer les yeux et la laisser faire.

Tout cela est fort brillant. Il y a toutefois quelque chose de mieux encore dans le genre. C'est l'âge d'or, c'est l'Eldorado. Ils appartiennent au même domaine, celui de la fiction. Une fois qu'on en est là, rien ne coûte, et nous ne voyons pas pourquoi s'arrêter en si beau chemin. Aussi les partisans avancés de la prétendue unité de l'avenir vont-ils plus loin encore que les défenseurs de l'unité du passé; il était réservé aux panégyristes de Rome de se voir dépasser par les disciples de Saint-Simon et de Fourier; les merveilleuses transformations que l'unité, entre les mains de ces derniers, opérera, non seulement dans la nature morale, mais même dans la nature physique, non seulement sur notre globe, mais même dans les astres, doivent remplir de jalousie

les champions distancés de l'unité romaine. Pour nous, qui aimons à nous tenir dans les faits, et qui ne voulons pas que la poésie prenne leur place, nous reconnaissons aux fantaisies de l'art le droit de se faire admirer, mais nous leur nions celui de se faire obéir par la conscience. Que l'unité artistique nous prête ses ailes, et nous irons contempler ses palais fantastiques dans la nue. Mais si elle essaie d'arranger les choses de la terre, nous lui rappellerons qu'elle n'y a jamais pu parvenir.

Mais le genre d'unité le plus spécieux est celui que nous appelons de contrainte, et, par cela même, d'apparence. C'est notre adversaire le plus sérieux. Et pourtant il ne l'est guère. Pour peu qu'on examine avec soin, on trouve vite le défaut de l'armure.

Il y a deux faits qui ôtent à l'unité toute espèce de valeur et de signification. Le premier, c'est la soumission intérieure, volontaire, mais aveugle; le second, c'est la soumission extérieure,

involontaire, forcée, apparente, mais non réelle. Peu importe que le motif de cette soumission soit la nonchalance, l'intérêt ou la peur : l'unité qui en résulte n'est qu'un mensonge.

L'un, trouvant fort commode qu'on lui épargne la peine de penser, accepte une opinion toute faite; l'autre, trop faible pour braver les conséquences pratiques d'une dissidence, simule la fidélité; celui-ci, convaincu à l'avance que toutes les religions valent autant l'une que l'autre, parce qu'aucune ne vaut rien, accepte machinalement celle dans laquelle il est né; celui-là, occupé des seuls intérêts temporels, s'incline devant les croyances du jour, parce qu'elles se trouvent sur le chemin de la fortune; un premier, qui édifie par sa ferveur, ne peut dire pourquoi et comment il la possède; un second, qui trouve l'éternité redoutable, est bien aise de ne pas s'y hasarder sans quelque raison de confiance; un troisième, qui n'a pas trop d'objections à un certain genre de salut, s'y soumet à cause de sa facilité; un quatrième, estimant que la sécurité doit croître

en raison des nombres, et que Dieu a égard aux majorités, demeure scrupuleusement au sein des multitudes : ne sont-ce pas là des éléments bien respectables d'unité, et peut-on donner un si beau nom à cet informe et monstrueux assemblage de convictions aveugles, d'opinions feintes, et de croyances sans fondement ?

Prononcer le mot de contrainte en matière de croyance, c'est mettre Rome en cause, et la pensée du lecteur n'attend pas celle de l'écrivain. C'est qu'en effet, par une punition providentielle, Dieu a voulu que les affreuses persécutions de la puissance romaine tinssent en état de suspicion légitime sa prétention à l'unité. Quoi qu'elle en dise, le monde a raison de refuser un présent qui lui est offert par une main teinte de sang. L'unité qui persécute, qui torture, qui tue et qui brûle, n'est pas l'unité de Dieu, l'unité de Jésus-Christ, la vraie unité; et l'on peut se refuser à suivre le guide qui, pour vous en indiquer les traces, doit vous faire descendre jusque dans les cachots de l'inquisition !

Si jamais on élève, au nom de l'histoire, une statue à l'unité romaine, qu'elle soit sans tête : ce sera le symbole de la liberté et de la spontanéité intellectuelles permises à ses adhérents ; qu'elle soit sans cœur : ce sera le symbole de la sincérité de profession de ses masses ; et qu'enfin ses mains soient chargées de chaînes, de haches, d'instruments d'intimidation et de supplice : ce sera le symbole de ses moyens de persuasion.

Est-il besoin de dire que nous ne traitons pas de cette unité factice ? C'est à la Parole sainte que nous allons demander, c'est dans les faits spirituels, œuvre du Saint-Esprit, que nous allons trouver, l'unité véritable.

Cette unité consiste dans un ensemble de sentiments groupés autour d'un ensemble de faits ; nous affirmons l'unité des sentiments chrétiens, résultats des faits du christianisme. Nous appelons faits du christianisme aussi bien les phénomènes spirituels internes, que les faits externes

historiques de l'incarnation du Fils de Dieu, et en général les enseignements de la révélation.

Le caractère de cette unité est exclusivement religieux. En écartant avec soin quelques conséquences politiques ou sociales qui peuvent en résulter, nous laissons tout à fait en dehors de notre argumentation, pour la simplifier, tout ce qui n'est pas l'élément simple du caractère spirituel ou des affections. Qu'il soit donc tenu compte de cette déclaration, et que l'esprit du lecteur se garde soigneusement de confondre cette unité avec celle des institutions et des formes, sur laquelle nous n'avons point à nous expliquer ici.

La raison de cette division est fort simple. Nous n'envisageons que l'essentiel; or, l'unité des affections est la seule essentielle, la seule que Dieu demande.

Il y a deux ordres de preuves, celles du bon sens et celles de l'Écriture.

Le bon sens trouve dans l'énoncé de la proposition sa plus complète évidence. On n'a pas à prouver que l'identité des sentiments envers

Dieu, envers Jésus-Christ et envers le prochain, par rapport au salut et à l'éternité, constitue aux yeux du bon sens l'essentielle unité religieuse. Qui n'admet pas l'assertion est incapable d'admettre la preuve.

Mais nous tenons à avoir, outre le témoignage du bon sens, le témoignage de Dieu, qui est formel à cet égard.

Le Nouveau-Testament pose l'unité des affections comme un fait et comme une nécessité, mais n'en exige et n'en promet point d'autre.

Toutefois, comme l'affection implique un objet et un motif, la chose ou l'être aimé, et les raisons pour lesquelles on aime, il faut comprendre dans l'unité des sentimens l'unité de foi nécessaire à la formation des sentiments eux-mêmes.

Au triple point de vue du fait, du devoir, et des promesses, on ne trouve dans tout le Nouveau-Testament que l'unité des phénomènes spirituels du monde de la grâce, l'unité des sentiments, des expériences et des espérances.

« J'ai posé le fondement, car personne ne peut

poser d'autre fondement que celui qui a été posé, qui est Jésus-Christ. Si l'ouvrage de quelqu'un qui aura bâti sur le fondement subsiste, il en recevra la récompense; si l'ouvrage brûle, il perdra le fruit de son travail, mais pour lui il sera sauvé [1].

« Car nous ne connaissons qu'en partie; nous voyons maintenant par un miroir obscurément [2].

« Je vous prie donc... de garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. Il y a un seul corps et un seul esprit, comme vous êtes aussi appelés à une seule espérance. Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, et parmi tous, et en vous tous. Mais la grâce est donnée à chacun de vous, selon la mesure du don de Christ [3].

« Or, je vous prie, mes frères..., que vous

[1] I Cor., iii, 10, etc.
[2] I Cor., xiii, 9, 12.
[3] Eph., iv, 1, 4-7.

soyez bien unis dans un même sentiment et dans une même pensée [1].

« C'est pourquoi... ayons un même sentiment, et si en quelque chose vous avez un autre sentiment, Dieu vous le révélera aussi. Cependant marchons suivant une même règle pour les choses auxquelles nous sommes parvenus, et ayons un même sentiment [2].

« Père saint, garde en ton nom ceux que tu m'as donnés, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un. Je suis en eux et toi en moi, afin qu'ils soient consommés en un [3]. »

La clarté de ces textes dispense d'en augmenter le nombre. On n'a pas même besoin de les commenter longuement. Leur signification est précise; il est manifeste qu'il ne s'agit pas ici de l'unité des formes ou des institutions d'une hiérarchie. Il s'agit de l'unité d'amour. Les

[1] I Cor., I, 10.
[2] Phil., III, 15-16.
[3] Jean, XVII, 11,23.

croyances n'y sont même impliquées que comme les fondements indispensables de l'affection ; ce n'est pas pour elles-mêmes, c'est pour leurs fruits que le système évangélique les exige, car toute son unité se résume en une double sentence, dont l'admirable précision fixe d'une manière invariable les limites de la tolérance et de l'intolérance de Dieu :

« Que la grâce soit avec tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus avec sincérité [1].

« Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus, qu'il soit anathème [2]. »

Que reste-t-il donc devant la sainte Parole de ces fictions à la mode, propagées par l'imagination, et qui ne se peuvent réclamer d'aucune autorité légitime ? Le souffle de l'inspiration divine renverse cet échafaudage de théories tout humaines, et ne laisse subsister que la simple, mais puissante unité des cœurs rachetés par

[1] Eph. vi, 24.

[2] I Cor., xvi, 22.

une même rançon, régénérés par un même Esprit, et animés d'un même amour.

Telle est la nature de l'unité chrétienne. Ce qui achève de le démontrer, c'est que l'union des disciples entre eux est de même nature que l'union de chaque fidèle avec Jésus-Christ : elle est entre les membres ce qu'elle est des membres au Chef; elle est même tout entière dérivée de la communion du Chef. Or, celle-ci étant toute spirituelle (il ne peut y en avoir d'autre), celle des fidèles entre eux doit donc être spirituelle aussi.

Mais, de plus, des faits authentiques, présentés sous la garantie de l'inspiration, détruisent complétement les notions vulgaires sur l'unité; on peut même dire hardiment de certains chapitres de l'Écriture, qu'ils sont dirigés exclusivement contre ces notions. Que faire, par exemple, de tout le chapitre quatorzième de l'Épître aux Romains, destiné *tout entier* à conserver l'unité d'*affection* entre des disciples approuvés de Dieu, mais qui cependant n'ont pas l'unité d'*opinions*,

de *formes* ou même de *pratiques?* Il y a là une sanction positive pour la diversité : elle est prise pour base de devoirs mutuels créés par l'Écriture, exclusivement en vue d'elle. Si l'unité devait tout embrasser, l'apôtre dirait-il, en parlant d'un frère, à un autre frère en dissentiment avec lui : « Qui es-tu, toi qui juges le serviteur d'autrui ? Dieu l'a pris à lui. » Un apôtre envoyé pour révéler l'unité absolue écrirait-il : « Si en quelque chose vous avez *un autre sentiment*, Dieu vous le révélera aussi. » Il ne faut pas s'étonner, après de telles paroles, de la contestation bien connue entre Paul et Barnabas, qui montre jusqu'à l'évidence que dans tous les cas ils n'étaient pas d'accord sur la question de l'autorité; il ne faut pas s'étonner des divergences plus concluantes encore entre saint Paul et saint Jacques, dont l'un enseignait à « ne pas vivre selon les ordonnances de la loi, » tandis que l'autre était « zélé pour la loi[1]. »

[1] ACT., XXI, 20.

Ces déclarations et ces faits prouvent que les Églises primitives n'ont jamais connu les prétentions de l'unité moderne ; c'est la création d'un esprit étranger au christianisme, l'esprit d'un esthétisme païen qu'on cherche à ressusciter au milieu de nous, et qui méconnaît ce que l'Écriture reconnaît, les limites de l'unité.

Ces limites forment la démarcation entre le domaine de l'unité et le domaine de la diversité, qui tous deux appartiennent à la vérité. L'Écriture établit et maintient les droits respectifs de l'une et de l'autre, et, levant l'antagonisme apparent, les réconcilie dans l'harmonie de la loi universelle des œuvres de Dieu, la diversité dans l'unité. C'est ce que le philosophisme n'a jamais su faire. Ou bien il laisse l'individualisme empiéter jusqu'à la complète indifférence, n'affirmant rien et ne pouvant sauver du doute un seul dogme, un seul point de morale ; ou bien il rêve cette uniformité tyrannique qui tend à étouffer toute spontanéité et à enchaîner toute liberté. Entre ces deux écueils le christianisme évangélique pose

l'obligation d'unité, et c'est pour cela qu'une classe d'adversaires lui reproche d'engendrer l'intolérance et d'entraver le progrès ; puis il pose aussi les droits de l'individualité, et c'est pour cela qu'une autre classe d'adversaires lui reproche de conduire à l'indifférence. Mais il est évident que, d'une part, son unité est immuable : « Si quelqu'un n'a point l'Esprit de Christ, il n'est point à lui : » et que, d'autre part, sa diversité est proclamée par l'inspiration même : « Que chacun suive sa pleine persuasion[1]. » Ainsi la foi la plus fixe et la tolérance la plus large, combinées dans des proportions divines, garantissent, dans le champ de l'unité, la perpétuité du dogme et de l'esprit chrétiens, et, dans le champ de la diversité, le développement le plus complet de l'individualité. Chaque vrai chrétien, par cela même qu'il est un avec Christ, demeure dans l'unité ; mais par cela même qu'il est lui et non point un autre, il porte la physionomie particulière de son

[1] Rom. xiv, 5.

identité, du moule humain dans lequel a été versée la matière divine.

S'il en est ainsi pour les individus, à combien plus forte raison pour les masses, églises ou peuples ! Il faudrait connaître bien peu la nature humaine pour s'imaginer qu'elle répudiera la large part que lui a faite la sagesse divine ; si Dieu nous a donné le spectacle des diversités primitives, apostoliques, n'est-ce pas afin de nous habituer sans scandale aux variétés ultérieures que devait présenter, sans cesser d'être véritable, sa véritable Église, composée de tous les fidèles de toutes les communions ?

Qu'on ne nous demande pas quelles sont les bornes précises de l'unité. La conscience les indique à chacun de nous pour son propre compte, tout en nous défendant d'imposer les nôtres à autrui. Elles sont connues de Dieu seul et de celui auquel il les fait connaître. « Celui qui me suit, a dit Christ, ne marchera pas dans les ténèbres. » Mais comme il a dit aussi : « Ne jugez point, » c'est à l'humilité et à la charité de faire aussi

large que possible la part de liberté chrétienne de notre prochain ; il suffit à la dogmatique de prouver qu'il existe une unité scripturaire, et qu'elle a des limites ; que l'unité fondamentale ne détruit pas la variété secondaire, et qu'à son tour cette variété n'entame pas cette unité. Le Nouveau-Testament et les faits ne disent rien de plus. Nous nous arrêtons là où ils s'arrêtent.

Cette unité que la Bible nous a affirmée, l'Église va nous la montrer.

Nous avons demandé à la seule autorité infaillible ce que c'est que la véritable unité ; nous allons faire la contre-épreuve en analysant la vie spirituelle des enfants de Dieu.

On a vu que la seule unité demandée et promise par l'Écriture est l'unité intérieure des sentiments chrétiens : n'en cherchons donc point d'autre dans le monde ; ne substituons pas notre imagination ou nos désirs aux déclarations de Dieu, et contentons-nous de ce dont il daigne se contenter.

L'unité écrite dans la parole de Dieu est réalisée dans l'Église de Dieu, et l'Église de Dieu ne se compose précisément que de ceux qui la réalisent. C'est là le sceau des élus. La grande cause d'erreur vient de ce qu'on cherche toujours l'unité extérieure, celle des institutions, des formes, des observances. C'est là, nous regrettons d'avoir à prononcer ce mot, une tendance toute matérialiste. Pourquoi cette préoccupation du lien palpable, de la succession visible ? Si vous avez l'esprit apostolique, le cœur un avec Jésus-Christ, pourquoi tant tenir à l'unité extérieure ? Si vous possédez les affections, les consolations et l'obéissance des apôtres, n'êtes-vous pas leurs légitimes successeurs ? Ou bien, vous suffirait-il de compter les anneaux de la chaîne ecclésiastique qui vous rattache à Jésus-Christ pour être dans la sécurité ? Ce point constaté, il faudra toujours en venir à l'autre, vous ne pouvez tenir de plus près au Sauveur que Judas, et si avec la succession du traître vous avez son esprit, vous devez aussi aller « en son lieu. »

Vous succéderez donc en vain à l'office de saint Paul ou de saint Jean, si vous ne succédez en même temps à sa charité; l'unité extérieure ne vous sauvera pas sans l'unité intérieure, et (le bon sens remet incessamment cette pensée sous notre plume), comment ne seriez-vous pas sauvé avec l'unité intérieure? Encore une fois, c'est matérialiser la religion que de poser son point de départ dans ce qui n'est que matériel.

Nous nous refusons donc absolument à chercher l'unité de succession :

Parce que la Parole de Dieu ne l'admet pas;

Parce qu'il est impossible de la vérifier;

Parce que si nous la trouvions, encore ne suffirait-elle pas.

Mais nous cherchons celle que Dieu demande dans sa Parole, celle qui peut se trouver, celle qui, trouvée, suffit.

Nous n'aurons pas beaucoup de peine; il ne nous faudra que de la droiture dans nos recherches; l'unité de la grâce est dans le passé et dans

le présent, elle est autour de nous, près de nous et loin de nous.

Nous éprouvons cependant un embarras. Comment démontrer l'évidence? Quel malheureux esprit, quel cœur plus malheureux encore, oserait nier la réalité des sentiments de foi, d'amour et d'obéissance, qui depuis dix-huit siècles éclatent dans les Églises de Jésus-Christ? A défaut d'aveux, nos adversaires nous fourniront des accusations significatives.

En effet, pense-t-on que nous nous laissions éblouir par ces déclamations contre l'étroitesse et l'intolérance? Chose étrange! nous sommes des fanatiques, à entendre les uns, et pourtant il y a longtemps que les autres nous avaient prédit l'indifférence comme châtiment logique de notre principe. De grâce, accordez-vous, et que nous sachions si nous avons à nous disculper du crime de ne rien croire ou de la folie de croire tout. Franchement, si nous avions le premier tort, serait-on si irrité contre nous? L'indifférence n'eut jamais l'honneur de réveiller de si puissantes co-

lères; c'est la foi, et la foi pratique, qui se fait détester. Le monde hait les croyants modernes par le même motif qui fit haïr les premiers croyants; et cette perpétuité de haine chez les mondains accuse l'unité perpétuelle des chrétiens.

Que toutes les voix libres le proclament donc bien haut, et sans crainte que leur retentissement dépasse celui des faits : il y a une sainte et vivante unité dans tous les cœurs qui s'approchent repentants de la croix de Jésus-Christ; il y a une unité spirituelle et par conséquent essentielle entre tous les enfants du royaume : c'est l'unité de la grâce, l'unité du Saint-Esprit, l'unité de Dieu en l'homme. L'autorité suprême de l'inspiration l'a formellement déclaré : « En toute nation celui qui craint Dieu et qui pratique la justice est accepté de Lui[1]. »

Nous sommes maintenant en mesure de réfuter le fameux argument des variations; dans la

[1] Act. x, 35.

position élevée que nous fait notre thèse, il n'a plus rien d'embarrassant, et un seul mot nous en délivre : ces variations sont en dehors des limites de l'unité ; par conséquent elles ne l'entament ni subjectivement ni objectivement ; elles n'atteignent ni ceux qui sont un, ni ce en quoi ils sont un.

En effet, dans notre unité, le sujet et l'objet sont également à l'abri de l'erreur. Le sujet, l'âme régénérée, et l'objet, la régénération, dépendent du Saint-Esprit.

Toutes les objections aprioristiques viennent échouer contre les faits. Les enfants de Dieu ne varient pas dans leur amour pour Dieu, dans leur confiance en Jésus-Christ, dans leurs sentiments d'obéissance ; des variations seraient une preuve d'erreur, mais ils ne varient pas ; l'unité est une marque de vérité, mais ils gardent cette unité : ils ne sont donc pas dans l'erreur, ils sont donc dans la vérité.

Les variations indiquées ont lieu ou dans les enfants de ténèbres ou dans les enfants de lu-

mière. Si c'est chez les premiers, comment leurs erreurs compromettraient-elles l'unité dans laquelle ils ne furent jamais? Si c'est chez les seconds, elles ne sont pas fondamentales, et l'unité ne se composant que d'éléments fondamentaux, comment encore peuvent-elles détruire l'unité?

L'argument ne tire sa force apparente que d'une double confusion peut-être involontaire, peut-être fort habile, mais qui n'en reste pas moins une confusion manifeste.

Elle consiste à présenter les changements survenus dans la religion, sans indiquer premièrement si c'est dans les âmes saintes qu'ils ont lieu, et secondement s'ils détruisent leur sainteté.

Notre dogme établit qu'il y a un abîme entre le monde et le troupeau de Christ : comment celui-ci serait-il responsable de ce qui se passe chez celui-là? Notre dogme établit que l'Esprit-Saint a promis et qu'il donne l'unité essentielle aux croyants, mais qu'il ne leur a pas promis et qu'il ne leur donne pas plus ; comment leurs variations

dans les choses non essentielles détruisent-elles l'essentielle unité ?

L'aigle de Meaux planait sans doute à une fort grande hauteur lorsqu'il conçut l'idée de son argument historique ; mais qui regarde de trop loin s'expose à ne voir les choses que confusément. Il a certainement commis la faute que nous lui reprochons.

L'unité chrétienne est l'harmonie spirituelle des sentiments de foi et d'amour des cœurs sauvés dans toutes les communions. Et ceci n'est point une assertion gratuite : rien au monde n'est plus évident. Il faut être aveugle pour ne pas trouver du premier coup d'œil l'air de famille qui accuse la parenté des Augustin, des Colomban, des Bernard, des Pascal, des Bunyan, des Whitfield, des Wesley et des Zinzendorf. Il faut être insensé pour nier l'unité qui se trouve dans les *Confessions*, dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, dans les *Pensées*, dans le *Pèlerinage du Chrétien*.

Nous n'affirmons pas seulement l'unité des affections chrétiennes, mais encore son évidence.

Il est manifeste que Fénelon aimait le même Sauveur que Mélanchton avait aimé; que Saint-Cyran cherchait la même sainteté que Neff a cherchée, et que Vincent de Paul s'occupait des bonnes œuvres dont La Fléchère remplit son existence. Qui donc aurait le courage de soutenir qu'il n'y a pas entre tous ces hommes une unité évidente, ou bien que leur unité ne vaut pas celle qui se trouve entre Alexandre VI, Escobar et le cardinal Dubois?

S'il fallait un dernier point pour entraîner la conviction, c'est dans la conscience même de l'adversaire que nous voudrions le trouver.

On nous permettra sans doute de prendre pour type et règle de l'unité la grande figure de Jésus-Christ. Eh bien! nous le demandons avec une pleine confiance: qui est le plus en unité avec Jésus, de Torquemada ou de Théodore de Bèze? de Charles IX ou de Coligny? Quel est le type présent à l'esprit quand on prononce que César Borgia s'en éloigne autant que Howard s'en rapproche? Est-ce l'unité romaine? Non, car le

monstre italien faisait partie de cette unité, et le grand philanthrope en était exclu. Encore une fois, cette unité peut-elle être la véritable, qui accepte un Simon de Monfort et un Tetzel, en rejetant un Spener et une Élisabeth Fry, et cette unité peut-elle être fausse, qui, en rejetant un Henry VIII et un Jean de Leyde, réclame un Gerson et un Arnauld? Non, l'unité romaine n'est pas toujours dans l'unité chrétienne; oui, l'unité chrétienne est souvent hors de l'unité romaine.

L'unité scripturaire renferme tous les imitateurs de Jésus-Christ et ne renferme que ceux-là : elle est donc vraie, elle n'a point de variations; mais l'unité romaine admet des hommes qui ressemblent à des démons, et elle en repousse qui ressemblent à des anges : elle est donc fausse, et c'est elle qui varie.

Les saints, qu'ils aient été apôtres, martyrs, pères, scolastiques, réformateurs, jansénistes, et nous osons ajouter même jésuites, n'ont jamais varié, ils ont toujours aimé et servi leur Sauveur; votre catalogue de variations ne les con-

cerne pas. Mais les vrais hérétiques, qu'ils aient été papes, cénobites, trappistes, docteurs, faux dévots ou mondains, varient sans cesse d'une passion à une autre, d'une idole à une autre, d'un aveuglement à un autre. Voilà les hommes qu'auraient dû peindre vos *variations*.

Pour nous, revenus de l'étonnement que nous cause la première vue de ces « mille sectes bizarres[1], » nous sentons, lorsque nous y regardons de plus près, naître en nous l'admiration et la gratitude la plus vive en les voyant s'unir pour porter aux extrémites du monde la Parole du salut imprimée en cent-soixante langues diverses, et par millions d'exemplaires. Ce qui doit paraître aux crédules lecteurs de Bossuet plus *bizarre* encore que le nom de ces sectes, c'est leur zèle à donner leur or, leur sang, leurs enfants, pour annoncer dans les glaces du Groënland ou dans les steppes d'Afrique un Sauveur dont on prétend qu'ils se sont séparés en se séparant du

[1] Voyez l'*Oraison funèbre* de la reine d'Angleterre.

pape, et un Évangile qu'on a l'impudeur de nous dire qu'ils ne comprennent pas, alors même qu'ils le prêchent sous la zagaie de l'anthropophage, et comme si le sens qui anime l'humble et courageux martyr de Jésus-Christ pouvait n'être pas le vrai sens de l'Évangile!

Ah! sans doute, c'est une autre unité que l'unité romaine, qui a extirpé l'idolâtrie chez des peuplades sauvages, porté la lumière céleste chez des nations barbares, et émancipé les esclaves, mais pourtant il a fallu pour tout cela une vraie unité. Et toutes ces œuvres grandissent en efforts et en succès; nos yeux ravis voient poindre l'aurore du jour béni où la bannière de la croix sera déployée devant tous les fils d'Adam. Rome peut haïr et calomnier ces effusions du Saint-Esprit hors de son sein, parce qu'elle n'en est ni l'instrument ni l'objet; elle peut nier cette unité de bénédictions où elle n'a rien à gagner; mais l'unité divine s'étend sans la permission de l'unité romaine, les pécheurs sont sauvés, les cœurs purifiés et réjouis, Jésus est aimé, le Saint-Esprit est

glorifié... il doit nous être permis d'affirmer que c'est l'essentiel : l'unité romaine ne peut rien de plus, et nous sommes vraiment heureux lorsqu'elle en fait autant.

L'unité des enfants de Dieu est l'œuvre du Saint-Esprit.

Tous les passages qui affirment l'action du Saint-Esprit dans le cœur des régénérés impliquent qu'il est l'auteur de l'unité de lumières et d'affections des chrétiens, comme auteur de leur régénération. L'Écriture lui attribue les convictions de ceux qui sont réveillés, et les sentiments des âmes converties sont appelés ses fruits. Enfin l'œuvre de la conversion et de la sanctification est à proprement parler son œuvre ; or, c'est précisément dans cette sanctification que se résume la vérité : « Sans la sanctification personne ne verra le Seigneur » ; il s'ensuit donc que l'auteur des grâces, le créateur des dispositions spirituelles, qui constituent l'unité, est l'auteur de l'unité.

Citons quelques-uns des textes les plus clairs :

« L'amour de Dieu est répandu dans vos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné.

« Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont enfants de Dieu.

« Je vous enverrai le Consolateur. Il convaincra le monde de péché, de justice et de jugement. Il vous conduira en toute vérité.

« Nous avons tous été baptisés d'un même esprit pour être un même corps. Mais maintenant il y a plusieurs membres, toutefois il n'y a qu'un seul corps.

« Nous avons reçu, non point l'esprit de ce monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été données de Dieu.

« Ayant purifié vos âmes en obéissant à la vérité par l'Esprit.

« Vous avez reçu l'onction du Saint, et vous connaissez toutes choses [1]. »

[1] Rom. v, 5; viii, 14 —Jean, xvi, 7-8, 13. — I Cor.

La certitude que l'Esprit est la source de l'unité doit nous rassurer contre la crainte de la voir jamais anéantie chez les vrais croyants. Craignons que les hommes ne rejettent le Saint-Esprit, mais ne craignons pas, s'ils le reçoivent, qu'ils soient hors de l'unité, puisque nous pouvons dire que le posséder, c'est posséder l'unité véritable.

Aussi, fondés sur ces faits merveilleux qui se font remarquer dans l'unité admirable des lumières et des vertus de l'Église, nous pouvons affirmer que cette unité devient à son tour une puissante manifestation de l'Esprit, une preuve évidente et toujours présente de la réalité de son efficace influence.

Où trouver, en effet, l'explication de l'unité que nous avons démontrée, sinon dans l'action du Saint-Esprit ? Si ce n'est pas là sa raison suffisante, quelle est-elle donc ? La seule intelligence ?

XII, 13, 20, II, 12. — I PIERRE, I, 22. — I JEAN, II, 20.

Voyez à quelle confusion sont réduits ses disciples, et dites-nous quelle croyance ou quel point de morale elle a jamais pu établir ? L'accident? Mais outre qu'il ne saurait être universel, d'où vient que l'accident philosophique n'a jamais pu produire les mêmes résultats? La contrainte? Elle est repoussée par les uns, et en supposant que d'autres lui soumettent leur corps et même leur esprit, elle ne peut, dans tous les cas, agir sur le cœur, qui est précisément le siége de cette unité.

Tous les hommes qui possèdent cette harmonie spirituelle, et dont le témoignage semble ne pouvoir être dédaigné, s'accordent sans exception à l'attribuer à la source que nous indiquons. Tous ceux qui ont été et qui sont les imitateurs de Christ déclarent devoir à l'Esprit de Christ les sentiments qui constituent leur piété. Qui est plus compétent pour indiquer la source de l'unité que ceux qui la possèdent ?

Les deux traits fondamentaux du caractère chrétien jettent un jour lumineux sur la puis-

sance qui le produit; ces deux traits sont l'humiliation de l'intelligence, et la crucifixion de la chair, un salut par pure grâce, et une conversion de cœur. A la première vue, et abstraction faite de l'expérience intérieure, la vie chrétienne, en hostilité permanente avec les instincts *naturels*, froisse toutes les tendances, irrite toutes les passions, menace tous les intérêts du *pécheur*. Nous ne trouvons dans la nature de l'homme déchu ni la terre ferme qui pourrait servir de base à l'édifice de l'unité, ni les matériaux avec lesquels on pourrait l'élever. Et c'est ce qui fait que nous n'hésitons pas à déclarer que l'unité d'humiliation et de sanctification, qui ôte toute gloire à l'homme pour la donner à Dieu, qui détache l'homme de la terre pour l'élever aux affections célestes, est une œuvre surnaturelle, c'est-à-dire au-dessus des forces de la nature. Ainsi cette œuvre est; elle ne peut être de l'homme : elle est donc de Dieu.

Qu'il nous soit permis de citer un passage qui se rapporte directement à notre sujet. :

« L'unité de l'Église est la démonstration de l'œuvre de l'Esprit-Saint en chacun de ses membres ; elle est due, non à la ressemblance d'éducation, d'habitudes, de mœurs et de circonstances, car toutes ces choses au contraire ont une tendance naturelle à la détruire ; elle est due au Saint-Esprit. Tous ses membres sont un, malgré la diversité de l'enseignement terrestre, parce qu'ils ont le même enseignement céleste : ils sont un, non parce qu'ils ont la même force ou la même clarté d'intelligence, mais parce qu'ils ont reçu le même Esprit.

« Qui ne voit l'impossibilité absolue de conserver cette croyance aux vérités essentielles dans l'Église par les seuls moyens humains ? Où serait-elle cette harmonie de l'Église, si elle était laissée aux décisions de l'ignorance, au jugement de l'orgueil ? Supposez que l'Esprit-Saint cesse d'influencer les cœurs, et qu'au lieu de « se tenir à la porte, » il s'en éloigne, laissant chaque lecteur, chaque auditeur de l'Évangile, absolument isolé de son assistance pour connaître la vérité, et de

sa protection pour rejeter l'erreur : bientôt l'on verrait partout la confusion et l'anarchie. Dans ces temples où, quoi qu'on en dise, tant de genoux se ploient au nom toujours sans égal de Jésus-Christ, on entendrait le blasphème et l'impiété ; sur toutes ces lèvres où le Père est universellement et constamment glorifié, se placeraient les noms étranges de dieux inconnus ; dans toutes ces intelligences où règne, après tout, le principe éternel du juste et de l'injuste, on verrait éclore des systèmes immoraux et dissolvants ; dans tous ces cœurs enfin, que fait palpiter le noble espoir d'une immortalité céleste, s'étendraient, pour les glacer d'horreur, les ténèbres du doute et l'épouvante du néant.

« Ne craignons donc pas de l'affirmer, puisque rien n'est plus clair : l'Église doit son accord dans les points essentiels aux promesses de Jésus-Christ, à l'action incessante et bénie de son Esprit dans les âmes ; c'est parce qu'il a dit : « Cherchez et vous trouverez, demandez et vous recevrez, » que les fidèles de tous les temps, de tous les lieux,

de toutes les communions, ont obtenu la possession de la vérité ; et c'est encore par les mêmes moyens que tous les hommes, quelque différent que puisse être le développement de leur intelligence, arrivent, en recevant le Saint-Esprit et en obéissant à la vérité, à la connaissance certaine des doctrines du salut.

« Heureux, mille fois heureux de nous réfugier, contre les dénégations audacieuses de la science, ou les usurpations ecclésiastiques, entre les bras de la seule sagesse infaillible et divine ; heureux, mille fois heureux que la vérité exige, non du génie et du savoir, qui ne sont pas possibles à tous, mais la bonne foi, la prière et la soumission à Dieu, que nul ne peut refuser sans crime [1]. »

L'action du Saint-Esprit est la source *divine* de l'unité. Quelle est la condition *humaine* de sa for-

[1] Voyez l'*Homme en face de la Bible*, IIe part., 2e sect., chap. III.

mation, ou, en d'autres termes, quel est pour l'homme le moyen d'y avoir part?

Nous répondons nettement : la sincérité ; seulement nous donnons à cette expression plus d'extension qu'on ne le fait généralement. Le mot de soumission conviendrait peut-être mieux, car il s'agit d'une sincérité qui, en définitive, se soumet.

Nous entendons par sincérité ce sentiment ou même cet acte de l'âme qni accepte, quand elle la rencontre, une première vérité, pour passer par son moyen à la connaissance et à la réception d'une seconde, et de celle-ci à une autre, jusqu'à la pleine transformation de l'homme naturel en homme spirituel. Jésus-Christ demande l'esprit de l'homme pour le convaincre et le cœur de l'homme pour le purifier; la sincérité de l'intelligence consiste à embrasser la vérité que Christ présente, et la sincérité du cœur consiste à embrasser la grâce que Christ apporte.

En effet, dans cette rencontre entre Dieu et

l'âme, qui a lieu sur terre pour tout homme [1], ou bien la créature rejette Dieu, ou bien elle se soumet à lui. Dans le cas de soumission il n'y a pas de difficulté; mais dans le cas de rébellion, peut-on dire qu'il y ait sincérité chez le révolté?

Si la question eût toujours été posée ainsi, on a peine à croire que des théologiens, fort capables du reste, eussent osé soutenir qu'un homme peut être sincère et cependant ne pas arriver à la connaissance de la vérité. Si la sincérité ne suffit pas, que faudrait-il de plus? On n'attend pas de l'homme la *création* de la vérité; tout ce qu'il peut faire, c'est de la reconnaître. Or, si la seule chose qui se puisse trouver en l'homme est cette sincérité, et si l'homme sincère passait à côté de la vérité sans la reconnaître, la faute alors serait *hors* de lui, ce qui ne s'accorde en aucune manière avec les enseignements révélés. Il est évident que dans la recherche du salut, le pécheur

[1] Luc, xix, 10. — Jean, i, 9. — Tit., ii, 11. — Jean, vi, 45.

ne peut apporter que la sincérité. S'il donne la seule chose qu'il puisse donner et que Dieu lui demande, il doit parvenir à la connaissance de la vérité.

On nous dira peut-être que si un laboureur sème de l'ivraie, il ne pourra cependant pas recueillir du froment. Mais c'est éluder la difficulté : nous demandons si l'on peut sincèrement prendre l'ivraie pour le froment, ou, en d'autres termes, si Dieu permet qu'aux yeux de la conscience il n'y ait point de différence perceptible entre l'erreur et la vérité.

Sans doute il se peut qu'une décision de la conscience, prise isolément, soit erronée ; mais si l'on prend l'ensemble de l'existence, on trouvera toujours qu'il y a chez celui qui rejette la vérité un point de départ où la sincérité a manqué, et par où il devient responsable des erreurs subséquentes que la soumission lui eût fait éviter. Un tel homme est appelé par Dieu rebelle à la vérité[1] ;

[1] Rom. II, 8.

il faut donc qu'il y ait eu rébellion de sa part, et la rébellion n'est pas la sincérité.

La sincérité est quelque chose d'éminemment pratique. « Celui qui agit suivant la vérité *vient* à la lumière, » dit Notre-Seigneur, et il nous montre ailleurs la semence, qui est la parole de vérité, tombant dans « une bonne terre, un cœur honnête et bon [1]. » Sans doute ce cœur a été rendu tel par le Saint-Esprit, mais qu'on remarque bien qu'il y a eu un travail préparatoire à l'action de la parole, et indépendant d'elle, puisque cette parole trouve, en tombant, une bonne terre, un cœur honnête. Ces mots peignent évidemment les prédispositions créées par l'Esprit-Saint dans les âmes sincères, prédispositions absentes chez celles qui ont « résisté au Saint-Esprit [2]. »

Nous inclinons à croire que la sincérité se manifeste principalement par la fidélité à suivre la conscience, même avant qu'elle ait trouvé son

[1] Luc, VIII, 8, 15.
[2] Act. VII, 51.

maître légitime. Celui-là n'est pas sincère qui ne s'applique pas à faire le bien et à fuir le mal, fût-il même païen, et selon ses notions du bien et du mal. Il faut aussi ajouter à cette première obligation une seconde non moins universelle, celle d'invoquer Dieu, fût-il encore le Dieu inconnu. « L'Éternel est près de tous ceux qui l'invoquent[1]. » Lorsque, rejetant « la lumière qui éclaire tout homme venant au monde, » « la grâce salutaire à tous les hommes, » et qui « a surabondé là où le péché a abondé, » un coupable mortel refuse de prier, refuse d'obéir à sa conscience, en cela même il n'est pas sincère, il se séduit lui-même, et il s'endurcit de plus en plus. Mais s'il suit cette lumière, s'il reçoit cette grâce, Dieu le conduit, et de sincérité en sincérité, l'amène à l'unité de foi, d'amour et d'obéissance, qui constitue le grand privilége des enfants du royaume. Ainsi, Dieu est « bon envers tous, » Jésus-Christ est le « Sauveur de tous les hommes

[1] Ps. CXLV, 18.

et principalement des fidèles, » et le Saint-Esprit est offert « à tous ceux qui le demandent. » La sincérité nous tire d'un état de ténèbres, et nous conduit à l'unité, où « nous connaissons en partie, » et l'unité à son tour nous conduira à la perfection de la gloire, où « ce qui est en partie sera aboli, » et où « nous connaîtrons comme nous aurons été connus. » Enfin, au grand règlement final des comptes spirituels, il se trouvera que toutes les âmes sincères auront été amenées par l'Esprit à la lumière, à la grâce et au salut, tandis que dans les rangs de ceux qui auront « préféré les ténèbres à la lumière, » il ne se trouvera pas un seul méchant qui se puisse excuser, pas une seule exception qui prouve que des damnés aient pris sincèrement le chemin de l'enfer !

. . . .

On s'attendra peut-être à trouver ici pour corollaire la nécessité d'une organisation visible qui manifeste l'unité intérieure des croyants.

L'union, c'est l'unité rendue visible ; mais ce

n'est que l'unité, ce n'est pas plus que l'unité. On ne comprend pas comment on pourrait exiger que l'unité extérieure renfermât plus que ne contient l'unité intérieure, sans qu'elle cessât d'être sincère.

Qu'une Église particulière ait le droit de se constituer et d'ajouter aux bases de l'unité fondamentale, fournies par l'œuvre du Saint-Esprit dans les cœurs, les institutions accessoires offertes par l'accord accidentel, quoique consciencieux, de ceux qu'elle renferme, et cela pour constituer une unité plus générale, nous sommes loin de le nier. Mais une telle Église ne pourra jamais soutenir la prétention d'être l'Église universelle. Pour réunir tous les enfants de Dieu, il faut ou qu'elle les persuade ou qu'elle les contraigne. Nous ne sommes pas prophète, et si ceux qui ne prétendent pas l'être plus que nous affirment que leur Église absorbera un jour toutes les autres par la persuasion, ils sont tenus de nous démontrer comment elle s'y prendra. Toujours est-il que, jusqu'à présent du moins, aucune Église n'y a réussi. Eh!

bien, la persuasion manquant, reste la contrainte. C'est faire injure que d'en proposer l'emploi. Entre ces deux moyens absolus, indiquera-t-on une conviction basée sur des sacrifices mutuels, et qui réalise une unité factice et apparente? Mais outre qu'il y a des sacrifices que la conscience ne fera jamais, en supposant que l'étroitesse d'esprit consente à en faire, l'accord formé de concessions réciproques n'est qu'une entente, qu'un arrangement, ce n'est pas l'unité de l'Église.

Ainsi l'unité extérieure n'est pas universelle quand elle est spontanée, et l'on ne peut conserver sa spontanéité si l'on cherche à lui donner l'universalité; tandis que l'unité intérieure, nous l'avons démontré, est à la fois spontanée et universelle, libre et réelle; c'est donc la seule véritable.

Il n'y a que quatre moyens pour arriver à une constitution extérieure d'Église : l'accident, la convention, la contrainte, l'harmonie. L'accident n'aura jamais l'universalité, la convention impose des sacrifices impossibles et affiche plus

qu'elle n'a, la contrainte ne se discute pas, l'harmonie ne peut être garantie que par une intervention expresse de Dieu ; or, il n'y en a point de telle, nous l'avons démontré par la révélation et par les faits.

Rien de plus désirable, rien de plus obligatoire que l'unité intérieure d'un saint amour, rien de plus chimérique et de plus irréalisable que l'unité extérieure *et sincère* des institutions. Quiconque prie, lit la parole de Dieu et obéit au Saint-Esprit, viendra infailliblement à l'essentielle unité ; mais tout cela peut exister sans que l'unité extérieure soit possible. Des préjugés et des imperfections qui demeurent évidemment chez les hommes les plus saints, peuvent troubler les communions extérieures d'une manière irrémédiable.

Mais il y a plus ; les esprits naissent, comme les corps, avec des différences marquées ; il ne paraît pas que ces différences natives de l'intelligence puissent être modifiées plus que celles des corps, et qu'on puisse se faire un autre esprit plus aisément qu'une autre stature. La fable nous dit

qu'un tyran cruel, pour obtenir l'unité de taille, par une atroce ironie, faisait mutiler et disloquer ses victimes jusqu'à ce qu'elles atteignissent le niveau fixé par son sanguinaire caprice. Ce qu'il fit par cruauté sur des corps, craignons qu'un faux zèle ne nous pousse à l'essayer sur les esprits ; car, comme il est plus facile de diminuer que d'augmenter, l'esprit le plus médiocre deviendrait la mesure à laquelle devrait descendre l'esprit le plus élevé, et ce lit de Procuste des intelligences n'aurait obtenu leur unité que par leur mutilation et leur dépérissement.

L'Église primitive a offert un exemple frappant de l'impuissance des constitutions ecclésiastiques à réaliser l'unité extérieure, je veux parler de l'excommunication de saint Jean, le disciple que Jésus aimait, rejeté, et, avec d'autres frères, « *chassé de l'Église*[1] » PRIMITIVE qui était conduite par Diotrèphes ! Quel enseignement ! Et comme il faut après cela redescendre humilié des

[1] III JEAN, 9, 10.

hauteurs où l'imagination nous avait emportés dans nos rêves d'unité ! Et d'où provint ce scandale ? Simplement de ce qu'un homme, « qui aimait à être le premier [1], » exerçait une grande influence sur une Église. Trouvez donc un remède à cela par des institutions extérieures ! Découvrez donc un règlement qui atteigne jusqu'au cœur pour étouffer son orgueil, un article qui empêche qu'on aime à être le premier !

Nous voici ramené à notre point de départ. La préoccupation de l'unité extérieure peut avoir ses dangers, parce qu'elle ne tient pas à la vivante vérité dans le cœur, tandis que l'unité intérieure ne renferme point de périls, puisqu'elle est le remède à tous, et la sécurité même. C'est pourquoi Dieu a imposé formellement l'une et non l'autre.

Toutefois l'union bien comprise reste, non seulement possible, mais obligatoire. En effet, si vous ne pouvez sincèrement vous *unir* par une

[1] III JEAN. 9, 10.

confession de foi, par une liturgie ou par un synode, parce que vous en contestez l'utilité, vous ne pouvez refuser de vous unir par des sentiments de foi et d'amour que vous devez partager, et par des œuvres qui en découlent comme obligations ou prérogatives. On peut nier le devoir de confesser Christ par de certaines formules, mais non celle de le confesser réellement; l'obligation de lui *lire* qu'on l'aime, mais non celle de l'aimer réellement : en un mot l'union, manifestation de ce qui est, et rien de plus, limitée à l'accord fondamental, qui suffit, doit elle-même suffire.

Et en effet elle est pleinement suffisante. L'unité extérieure peut chercher l'*utilité*; c'est la *beauté* surtout que manifeste l'union. Il suffit au touchant spectacle de l'affection échangée entre deux hommes, qu'ils s'accordent à s'entr'aimer, dussent-ils différer en une foule d'autres choses. Certainement la conformité de vues de deux hommes d'État peut paraître utile, mais, en l'absence de cette conformité, leur amitié dévouée paraîtra-t-elle moins honorable ou moins belle?

Elle le sera d'autant plus, au contraire, qu'elle aura bravé plus d'obstacles, d'égoïsme ou d'orgueil pour s'établir, se fortifier et s'épurer. Une ardente affection fraternelle entre Nicole et Claude n'eût-elle pas été plus significative et plus sublime encore qu'entre Arnaud et Pascal? Pense-t-on enfin que deux hommes qu'on verrait réalisant le tableau présenté par saint Paul, se croyant respectivement « moins excellents, » se « prévenant l'un l'autre, » se « supportant et se pardonnant, » ne « s'aigrissant point, » ne « croyant point le mal » l'un de l'autre, et enfin s'aimant comme Christ les a aimés, seraient moins édifiants, moins admirables et moins admirés, lors même qu'ils différeraient en quelques pratiques ou en quelques opinions, que deux chrétiens qu'on verrait aller au temple à la même heure, pour y lire la même liturgie et y chanter le même air!

L'*union* est fondée sur des vertus chrétiennes: la charité, la patience, le support, la douceur; l'unité des formes peut subsister sans ces vertus;

elle peut se fonder sur des intérêts qui ne les demande nullement; l'unité intérieure les nécessite, l'unité extérieure peut s'en passer.

Il y a deux manières de rechercher l'unité extérieure : ou bien on la réclame absolument, comme nous réclamons nous-même l'unité intérieure; et alors c'est conniver avec toutes les mauvaises tendances de l'époque, avec l'esprit du matérialisme romain, mal poétisé, qu'on cherche à ranimer parmi nous. Ou bien on la désire soumise aux deux conditions de spontanéité et de sincérité qui sont inséparables de toute unité vraie; et alors, bien que nous conservions nos doutes sur la réalisation d'un système qui serait *mieux* qu'apostolique, nos sympathies les plus vives accueilleraient son apparition sur la terre; pour notre part, après avoir seulement reconnu qu'il est bien ce qu'il prétend être, qu'il ne sacrifie pas le fond à la forme, la réalité à l'apperence, la sincérité du dedans aux observances du dehors, nous l'embrasserions avec joie. Mais, comme nous l'avons annoncé en com-

mençant, ce n'est pas là l'objet de notre travail.

C'est sur un terrain moins mouvant que nous en avons assis le fondement : l'enseignement de Dieu dans sa Parole, l'action de son Esprit dans les cœurs, ses effets manifestés dans le monde, voilà nos preuves. Ces trois classes de *faits* rendent témoignage à l'*existence* de l'unité divine sous les variétés humaines. Le vrai problème consiste à rechercher comment l'unité devra se produire sans que les variétés la masquent ou la gênent dans sa libre et puissante manifestation. Nous le répétons, c'est là le vrai problème; sa solution ne peut être trouvée que dans le devoir individuel : c'est à chaque croyant qu'il appartient de mettre en relief la légitime suprématie de l'unité essentielle sur la variété secondaire, de l'élément divin sur l'élément humain.

Ici nous devons nous borner à insister sur la nécessité de l'union, et nous ne connaissons pour le faire aucun argument plus puissant que celu qui est renfermé dans la prière sacerdotale de

Notre-Seigneur. Il demande à son Père l'union de ses disciples, afin, dit-il, « que le monde croie que tu m'as envoyé. » On voit que Jésus-Christ fait dépendre la conversion du monde de l'union des croyants. Nous n'avons plus qu'à recommander cette considération à ceux qui doivent la faire valoir, aux hommes influents qui, par leur exemple plus encore que par leurs discours, peuvent convaincre leurs semblables, et leur faire trouver dans l'union en Christ ce que la simple notion d'unité ne saurait donner, c'est-à-dire la conversion du cœur, la sainteté et la félicité, le salut.

Résumons-nous.

Il y a dans le monde sous le nom d'unité une foule de notions diverses.

Le christianisme n'a pas pour but spécial une unité secondaire de conceptions intellectuelles ou d'institutions extérieures.

L'unité spéciale du christianisme est l'unité du salut, l'unité de la croix.

Le christianisme est une révélation quant à sa doctrine, une puissance quant à sa nature, un fait spirituel quant à son résultat.

La révélation est faite à l'homme, la puissance agit sur l'homme, elle a son effet en l'homme.

Quiconque accepte cette révélation et se soumet à cette puissance reçoit l'Esprit-Saint, et il est nécessairement un avec quiconque, dans la même soumission, reçoit le même Esprit.

L'unité chrétienne résulte donc de l'essence même du christianisme, elle est donc l'œuvre de Dieu.

Et il est contradictoire d'imaginer un seul vrai chrétien hors de cette vraie unité, ou cette vraie unité hors d'un seul vrai chrétien.

Un même sentiment de misère produit le même repentir.

Une même contemplation de la croix produit la même confiance en Dieu.

Une même foi produit le même changement de cœur, la même sainteté de vie.

La personne du Sauveur est donc le centre vivant de l'unité chrétienne, qui se fonde en sa croix, et se consomme par son Esprit.

CHAPITRE SEPTIÈME.

LA CROIX OU LES IDOLES

Un jour, au milieu d'une foule rassemblée pour une fête, un inconnu, sorti d'un village obscur, fit entendre cette audacieuse parole qui n'était jamais tombée des lèvres d'un mortel :

« J'attirerai tous les hommes à moi. »

Celui qui parlait ainsi n'était autre que Jésus de Nazareth. Rien en lui, rien autour de lui, n'annonçait une puissance qui pût justifier cette ambitieuse prophétie, la conquête de l'humanité!

Jésus n'était pas sur un trône; Jésus n'avait pas d'armée; Jésus n'était pas même un chef

d'école ; et d'ailleurs ni la puissance des armes ni celle de la science n'étendent à ce point leur empire ; sur quelle force s'appuyait donc Jésus, et quel était le secret de cette assurance ?

Sa foi provenait d'un caractère surhumain. Médiateur entre Dieu et l'homme, Jésus apportait au monde plus que la science de Dieu et la science de l'homme, il apportait encore le moyen de leur réconciliation. Le Père, avec lequel « il était un, » avait déposé en Lui la céleste vertu qui devait gagner la terre, et Jésus allait bientôt la déployer devant les hommes ; sa croix allait manifester le mystère de l'attraction divine.

La loi naturelle qui tient en harmonie les forces du monde physique est l'emblème d'un mécanisme tout aussi régulier de l'ordre moral, et qui tient en harmonie les forces du monde spirituel.

La création d'un esprit intelligent et libre, détaché de son centre créateur et lancé dans le champ de l'activité morale, lorsque Dieu eût

soufflé en l'homme « une respiration de vie[1], » correspond à l'impulsion divine qui a imprimé aux corps leurs mouvements dans l'espace ; c'est la force de projection.

Le besoin qui ramène chaque âme à son centre divin, au Dieu dont elle émane, et en qui elle a « la vie, le mouvement et l'être[2], » correspond à la tendance qui ramène tous les corps à leur centre de gravité ; c'est la force d'attraction.

En Éden, et avant la chute, la créature tendait au Créateur ; sa liberté même ne l'en détournait pas ; c'était une prérogative qui l'élevait bien au-dessus du reste de la création, quant à la dignité de sa nature, mais sans l'en distinguer quant au fait de l'obéissance, de la soumission à l'impulsion divine, complète, quoique libre et volontaire.

L'abus de cette liberté, le péché, en séparant l'homme de Dieu, en lui faisant perdre son centre

[1] GEN. II, 7.
[2] ACT. XVII, 28.

naturel, le précipite à l'aventure à travers les êtres et les objets par lesquels il cherche à remplacer ce qu'il a perdu. Il se crée, pour ainsi dire, des centres factices; ou plutôt il entre nécessairement sous la domination des choses de ce monde, qui l'attirent et l'enchaînent; la loi primitive d'attraction subsiste encore, mais la force morale, divisée, disséminée parmi les objets auxquels le pécheur s'abandonne, agit par l'intermédiaire de mille affections, de mille attraits réels ou chimériques; l'invasion du mal a comme enduit chaque objet de la création d'une sorte d'aimant qui attire le cœur de l'homme.

C'est là, à proprement parler, l'état d'épreuve, résultat de la perturbation survenue dans les deux forces primitives de l'âme. Dieu n'en est plus le centre; ce centre est déplacé; il est, du reste, variable; il change au gré des passions qui règnent dans le désordre; la destinée humaine se débat entre la voix qui, dans les ténèbres, sollicite au mal, et la voix qui, dans la lumière, convie au bien; entre l'erreur et la vérité, entre

l'ombre et la substance, entre l'illusion et la réalité, entre le vrai Dieu et les idoles.

Le point extrême de l'erreur est un sentiment, l'idolâtrie; de même que la complète vérité est aussi un sentiment, l'adoration de Dieu. Les objets et les êtres créés, remplaçants illégitimes du seul centre légitime, qui est Dieu, en altérant l'adoration de l'homme, rendent l'homme idolâtre.

Mais Jésus-Christ s'étant incarné pour ramener les âmes à son Père, et l'incarnation formant la nouvelle et suprême loi d'attraction spirituelle, aux deux extrémités opposées se développent l'idolâtrie et l'adoration de Dieu, sous l'esclavage du péché ou sous la puissance de l'Évangile. Le monde était devenu l'aimant inférieur, la croix devient l'aimant supérieur.

Voilà pourquoi Jésus disait : « Quand je serai élevé » sur la croix, « j'attirerai tous les hommes à moi ! »

L'attraction de la chair, luttant contre celle de

l'Esprit, se manifeste, depuis la chute, sous toutes les formes religieuses, et même irréligieuses, des affections et des actions humaines. Un sentiment d'idolâtrie est sous toutes les résistances aux attraits de la croix. Idolâtre ou chrétien, il n'y a pas d'autre alternative. La philosophie, l'incrédulité, la prétendue indifférence elle-même, sont soumises à cette inexorable nécessité; la raison en est simple. Il faut que tout esprit créé, satellite nécessaire, trouve son centre, réel ou factice, divin ou humain; il faut que toute âme cède à l'aimant céleste ou à l'aimant terrestre; elle ne peut se soustraire à l'action de l'un qu'en tombant sous l'action de l'autre; il faut qu'elle adore ou bien qu'elle idolâtre, qu'elle adore le Crucifié, lui seul, ou bien que, se refusant au Créateur, elle adore tout le reste, créatures et objets créés!

Il ne sied donc pas à l'homme du siècle de prendre en pitié le païen; car il n'est pas aussi certain que tout idolâtre de nom le soit de fait, qu'il est certain que tout homme du siècle vit

dans l'idolâtrie spirituelle. Si même nous comparons l'idolâtrie extérieure à l'idolâtrie intérieure, l'avantage, à bien des égards, restera à la première. Celle-ci exige, du moins, certains sacrifices; celle-là ne vit que d'égoïsme; l'une égare le sentiment religieux, l'autre l'étouffe; la première cherche à satisfaire la conscience, la seconde cherche à lui imposer silence. L'idolâtrie païenne est encore un hommage à Dieu, quoique faisant fausse route; l'idolâtrie mondaine est le palpable et insultant oubli de Dieu; l'une, enfin, est religion, et l'autre irréligion.

On entend beaucoup parler aujourd'hui d'un certain besoin de revenir à la religion; mais on ne parle pas du besoin d'abandonner le péché. On demande de toutes parts une foi quelconque; mais où demande-t-on la sainteté? On accepterait peut-être bien la théorie; mais accepterait-on la pratique?

Non, notre civilisation n'a pas extirpé l'idolâtrie du cœur; elle en est d'ailleurs incapable, et ce n'est pas à la civilisation qu'une telle gloire est

réservée. Elle a laissé intact l'égoïsme : il peut se déguiser ; mais il n'a pu consentir à s'immoler. C'est de l'égoïsme que proviennent tous ces mouvements fébriles de la philosophie et de la religiosité à la mode, ces résurrections de vieilleries et ces inaugurations de nouveautés, toutes ces utopies sur l'humanité, auxquelles il arrive de se trahir par leur nom même, qui indique l'homme toujours, et Dieu jamais. Encore une fois, le cœur humain n'a pas changé ; qu'il se passionne pour la science ou l'art, ou l'industrie, pour les enivrements d'une illusion poétique ou les mollesses d'un bien-être matériel, pour les gloires de l'esprit ou l'utilité de la matière, pour les créatures ou la création ; laissé à lui-même, il ne se passionne jamais pour le Créateur, et il se prendra toujours à essayer toutes les choses et toutes les idées, toutes les possibilités et toutes les impossibilités mêmes, avant d'essayer Dieu.

Et cela, parce qu'il se retrouve dans toute la création, et qu'il ne se retrouve pas dans le Créateur, parce qu'il peut faire plier au service de son

égoïsme l'univers tout entier, mais non pas Celui qui a fait l'univers !

L'idolâtrie ne meurt pas ; elle se transforme. Elle s'afficha d'abord pleine d'une aveugle impudence ; puis elle se mitigea et se modifia, le progrès la forçant à rougir d'elle-même, ou du moins d'une de ses formes les plus grossières. Sous les flots de lumière du christianisme, elle parut apostasier et sacrifier son culte extérieur, pompeux et matériel ; mais c'était pour continuer un culte clandestin à la seule divinité que l'homme déchu connaisse, le moi, dont toutes les autres divinités païennes ne sont que les créations ; ce moi subtil, que Dieu déclare « désespérément malin, » et dont toutes les philosophies et les religions humaines ne sont en définitive que les dociles esclaves.

Oui, le paganisme, création de l'égoïsme, stupide ou timoré, peut bien être immolé ; mais c'est encore sur l'autel de l'égoïsme. C'est lui, lui seul, qui est le dieu jaloux, implacable et perpétuel du pécheur ! Son trône est au centre même

des affections humaines. Dans les ténébreuses profondeurs de ce sanctuaire vivant, appelé le cœur de l'homme, s'accomplissent les mystères occultes de la perversité humaine : scènes effrayantes où la conscience seule est traitée en profane, et d'où elle est soigneusement exclue, ou admise seulement à la condition de se laisser préalablement aveugler.

De cette religion de l'égoïsme, personne ne peut contester l'antiquité. Multiple dans ses formes, mais une dans son esprit, elle remonte, par cette chaîne fatale de succession, qui a des crimes pour anneaux, à l'épreuve où le premier homme laissa son innocence et sa félicité. Elle naquit en Éden, à l'heure de la chute, sous le regard dévorant du prince des ténèbres. Elle ne précéda pas le premier homme, et pourtant le second homme la trouva dans son cœur.

Depuis, elle a étendu son empire sur toute la race sans exception. Sans doute, nous ne sommes pas tous idolâtres de la même manière ; mais nous le sommes tous de quelque manière. Sans

doute, nous n'adorons plus le bois et la pierre; mais si l'amour suprême est adoration, n'adorons-nous rien d'autre? Quelle prompte réponse nous fournirait un seul coup d'œil jeté sur l'état de nos affections, si nous voulions déchirer le voile, que nous ne faisons si impénétrable que parce que nous pressentons notre honte! Aussi la sagesse nous le dit sans détour : « C'est « parce que leurs œuvres sont mauvaises, » que les hommes « aiment mieux les ténèbres que la « lumière [1]. » Ils se complaisent dans une obscurité favorable à leurs difformités morales, et mettent tous les soins imaginables à ignorer ce qu'ils redoutent d'apprendre. Comment donc connaîtrions-nous l'idolâtrie de nos cœurs, quelque évidente qu'elle soit? La lumière est vaine pour des yeux que l'obstination tient fermés.

Nous sommes idolâtres en naissant, et, ce qui est bien plus terrible encore, c'est que le choix

[1] JEAN, III, 19.

confirme l'instinct, et que nous restons volontairement idolâtres. Nous nous consacrons au monde, à la gloire, à l'or, au plaisir, et nous servons ces dieux avec une fidélité pourtant bien coûteuse. Mais nous sommes pieux envers nos idoles ; elles n'ont pas besoin de nous imposer un service rigoureux, nous le leur offrons spontanément ; nous tendons les bras à leurs chaînes, quelle qu'en soit la pesanteur ; nous courons au devant de leurs désirs, quelque déraisonnables qu'ils puissent être. C'est à ce point qu'un apôtre inspiré prend notre dévouement dans l'idolâtrie pour modèle et pour mesure ce que doit être notre dévouement dans la vérité, ne nous demandant pour le bien que le zèle déployé pour le mal. « *Comme* donc vous avez appliqué vos mem-« bres pour servir à la souillure et à l'iniquité, « *ainsi* appliquez maintenant vos membres pour « servir à la justice [1]. »

Si quelqu'un refuse d'appeler idolâtrie ce qui

[1] Rom. vi, 19.

est au fond de notre cœur et au sein de notre société, qu'il compare les caractères de l'idolâtrie, proprement dite, avec les caractères de la religiosité mondaine.

Nous passons à dessein un trait commun à toutes les religions : la crainte. Cette légitime terreur de l'inconnu est le résultat inévitable des circonstances dans lesquelles se trouve placée notre nature ; c'est le mouvement le plus naturel de l'âme. Capable de s'élever à l'idée d'une puissance supérieure, elle est cependant incapable de découvrir les dispositions et les intentions de l'Être tout puissant qui tient dans ses mains notre destinée entière ; c'est un instinct souverainement raisonnable qui doit persister, jusqu'à ce qu'une certitude de sécurité le remplace. Cette frayeur envahit, souvent dans des proportions démesurées, les bases solides où doit s'asseoir l'édifice de la piété, et elle est souvent la seule raison des religions fausses ; mais elle doit pourtant occuper sa place dans la religion vraie. Une

juste et salutaire « crainte de l'Éternel est le com-
« mencement de la sagesse. »

L'idolâtrie raffinée des nations polies de l'antiquité, dans l'Inde, en Grèce, à Rome, aussi bien que l'idolâtrie grossière des peuplades barbares, présente d'abord un mélange singulier, une alternative bizarre de vénération et de dédain, de respect et de mépris pour les objets de sa croyance et de son culte.

Le disciple des écoles du paganisme philosophique n'eût sans doute pas imité le sauvage, qui invoque d'abord, insulte ensuite, et brûle enfin les dieux sourds à ses vœux; mais, s'il ne les traitait pas tout à fait comme l'Africain traite quelquefois ses fétiches, devait-on l'attribuer à la constance de sa foi? Non; mais à ce savoir-vivre, à ce culte du bon ton et des convenances, qui dominent toujours à une époque de civilisation avancée, et qu'on retrouve dans la nôtre; à cette politesse indifférente qui, après avoir érigé la tolérance en article de foi sur la ruine de tous les

articles de foi, voudrait encore faire valoir auprès de Dieu, comme sincère et de bon aloi, l'hypocrite hommage d'une vertu qui n'est plus qu'un vice, quand elle naît d'un scepticisme insoucieux et tranquille.

Aux yeux pénétrants, le mépris est-il moins visible dans le mutisme narquois du philosophe qu'il ne l'est dans le puéril emportement du barbare?

Mais il y a plus encore qu'un silence significatif, il y a quelquefois le trait acéré de l'épigramme, le voile de l'allusion, transparent pour les clairvoyants; il y a surtout la poésie du dogme, l'emphase et l'exagération de la croyance; enfin, l'affectation de crédulité, ce qui est une des formes les plus communes et les plus odieuses d'incrédulité; ces esprits-là se donnent l'air de tout croire, avec un laisser-aller qui indique qu'ils ne croient à rien.

Puis, quand le rôle fictif est rempli, quand le personnage obligé fait place à l'homme réel, quand un intérêt profond vient à surgir, l'ido-

lâtre reparaît, le philosophe ressemble au sauvage. L'un appelle l'Olympe à sa barre ; l'autre veut enchaîner l'Océan ; celui-ci déclare en mourant qu'il faut applaudir, s'il a bien joué son rôle ; celui-là meurt en blasphémant les dieux et la vertu. De même qu'on entrevoit le doute dans la foi, l'on voit poindre néanmoins la foi dans le doute ; le respect et le dédain se montrent tour à tour ; tour à tour la gratitude et la haine se remplacent, selon que l'immortel a bien ou mal fait au gré du mortel. Aussi, sur les lèvres des plus célèbres héros des fictions païennes, les imprécations et les menaces contre les dieux reviennent-elles plus souvent que l'aveugle confiance et l'inflexible résignation, marques certaines et toujours présentes de l'amour et de la foi ; on dirait, à de certains moments, que, loin d'adorer leurs dieux, ils ne peuvent pas même parvenir à les respecter.

C'est bien, qu'on ne s'y trompe pas, c'est bien ce manque de respect qui engendre les rites multipliés, les incessantes cérémonies publiques et

privées, indice assuré des idées les plus grossières sur la Divinité, et qui, dans le fait, ont toujours été, pour les habiles, de la politique plutôt que de la religion, un moyen de conduire les hommes plutôt qu'un moyen d'honorer Dieu.

Aussi la piété des idolâtres abonde-t-elle en signes et en spectacles; leur culte est tout matériel; ce dont ils s'inquiètent le moins pendant ces pompeuses solennités, c'est de l'état du cœur; honorer les dieux, c'est bien pour eux un devoir et une vertu, mais ils ne pensent pas à les honorer par l'amour; ils veulent plutôt les flatter, les séduire, tant ils les supposent semblables à eux-mêmes, tant il y a de dédain au fond de cet honneur et d'insultes sous ces hommages! C'est comme un marché conclu entre les hommes et les dieux, mais un marché dans lequel les dieux sont les dupes : les mortels prennent la grosse part et laissent le rebut aux immortels; l'encens monte bien vers le ciel, mais le cœur ne l'a pas suivi; il est resté sur la terre.

Aux yeux du fidèle païen, les dieux de l'Olympe,

comme de grands enfants insoucieux, ne demandent que les hochets du culte extérieur, le culte intérieur ne les touche pas. La morale se mêle bien un peu à tout cela, et l'on parle de justice et de vertu, parce qu'il est impossible de n'en pas parler; mais dans la vertu même le premier rang est assigné à quelque affection équivoque et indiquant qu'il s'agit plutôt de l'homme que de Dieu, l'amour de la patrie, l'honneur de la race, le respect du serment, etc.

Comme conséquence inévitable, il faut constater l'absence de la communion spirituelle de la Divinité, l'isolement habituel, l'ordinaire séparation de la créature et du Créateur. Aux heures du culte près, l'esprit de l'homme est seul, toujours seul, et l'adorateur n'adore pas. L'omniprésence de Dieu sentie, recherchée, aimée, manque tout à fait à l'idolâtrie; il faut s'y attendre, car le dieu du païen n'est pas le dieu de son cœur; ses vrais dieux sont ses penchants; avec eux, il est en compagnie; ce sont eux qui sont toujours présents, qu'il retrouve sans effort et dont il ne se sépare

que malgré lui ; ce sont ces penchants qu'il « sert en esprit et en vérité. » En dehors de son cœur, il n'y a pas pour lui de Dieu qui descende dans son cœur ; ses divinités sont reléguées dans un séjour qui ne s'abaisse pas à lui et auquel il ne s'élève pas ; de sorte que, malgré la multitude de ses divinités, le païen est sans Dieu.

Ainsi, mélange ou alternative de crédulité et d'incrédulité, de défiance et d'espérance, de mépris et de vénération, prodigalité des formes, et refus du cœur, pompe du culte et matérialisme des affections, grande agitation au dehors et silence au dedans, mille divinités loin de l'homme, et point de Dieu en l'homme, voilà bien évidemment l'idolâtrie sous les formes païennes.

Eh bien ! n'est-ce donc pas là l'idolâtrie sous les formes chrétiennes ?

Eh quoi ! dira-t-on, du mépris pour la religion chez les chrétiens ? leur nom même ne proteste-t-il pas contre une semblable accusation ? Oui, du mépris, le mot n'est pas trop fort, et nous allons montrer ce qui est l'objet du mépris des chré-

tiens en question, c'est-à-dire des mondains.

Le christianisme comprend le dogme, la morale et le culte. Le dogme et la morale ont souvent souffert, rarement les formes du culte. Première ressemblance avec l'idolâtrie païenne.

Au point de vue chrétien, le culte sans le reste n'est rien, et c'est du culte extérieur séparé du culte intérieur que Dieu dit : « Qu'ai-je à faire de « la multitude de vos sacrifices, je suis rassasié « d'holocaustes, mon âme hait vos fêtes solen- « nelles[1]. » Voilà comment Dieu reçoit le culte sans la vie.

Remarquez que nous ne parlons pas ici des philosophes et des incrédules qui ont rompu avec l'Église et rejeté honnêtement la profession en rejetant la foi; nous ne parlons au contraire que de ceux qui gardent la forme et le nom, qui se disent et croient être chrétiens, et dont le cœur idolâtre apparaît à chaque instant sous la légère couche de christianisme dont il est enduit.

[1] ÉSAÏE, I, 11, 14.

Quel est, par exemple, l'empire qu'exerce sur la société cet Évangile qu'on reconnaît et confesse comme source pure de toute vérité religieuse, et qui n'est que la religion elle-même? Est-il reconnu comme code des nations chrétiennes? Les législateurs y puisent-ils leurs lois? Est-il seulement invoqué dans les solennités nationales? Et si la société n'a cédé qu'imparfaitement et malgré elle à l'action du christianisme, du moins la famille et l'individu s'y soumettent-ils cordialement et complétement? Dans les salons du riche, dans les réduits du pauvre, cite-t-on avec respect la Parole divine, l'écouterait-on seulement sans sourire? Termine-t-elle les différends, impose-t-elle silence aux objections? Préside-t-elle aux transactions d'intérêt, règne-t-elle enfin? Ou bien n'est-elle pas plutôt reléguée dans un vain et stérile respect qu'elle ne conserve qu'à la condition de se taire, et qui fait place au mécontentement dès qu'elle élève la voix?

Est-elle du moins lue et méditée en secret, cette Parole sainte? Mais nous nous oublions... au nom

de la religion même, elle est proscrite pour les simples fidèles. Ils ne peuvent pas la lire sans désobéir à leurs supérieurs spirituels. Eh! ne voyez-vous pas que cette prétendue excuse est la preuve la plus claire de ce que nous avançons? Ce n'est qu'à l'aide du dédain dans lequel on tient cette Parole que la défense de la lire a pu gagner quelque crédit; jamais un tel ordre n'eût été écouté, jamais on n'eût osé le donner, s'il n'eût trouvé préalablement négligence et oubli, c'est-à-dire mépris réel pour la Parole. Défendez au cœur ses faux dieux, et vous verrez s'il vous écoutera! Adorateur du Dieu de l'Écriture, l'homme eût gardé l'Écriture!

Mais enfin, vous du moins qui réclamez le droit et exaltez la prérogative de lire l'Écriture, tout en restant imbus de l'Esprit du monde, honorez-vous la Parole par une docilité entière à suivre ses ordres? Les conseils du Dieu souverain l'emportent-ils pour vous sur les maximes du monde? Êtes-vous muets devant un verset de la Bible? Ce serait dire que vous n'êtes plus mondains, car ce qui

vous constitue mondains, c'est précisément la préférence que vous accordez au monde sur la Bible, c'est-à-dire la seconde place donnée à la Bible, c'est-à-dire encore le mépris de la Bible.

Quand la religion est dédaignée en masse, on doit s'attendre à ce qu'elle le soit dans le détail. Quels sont les devoirs les plus généralement acceptés ? Ceux qui découlent de la seule foi et que proclame la seule Parole de Dieu ? Non, mais plutôt ceux qui résultent des nécessités sociales et de l'intérêt bien ou mal entendu. L'instinct, l'orgueil, la coutume, la crainte, le calcul, voilà les sources de ces devoirs, voilà les dieux du cœur mondain, idolâtre. Et néanmoins on veut faire passer pour chrétiennes des vertus dont le mobile est hors du christianisme, on veut que Jésus-Christ tienne compte d'une morale dans laquelle il n'entre pour rien.

Quant aux obligations strictement révélées, quel cas en fait-on ? Jamais les païens ne traitèrent aussi insolemment les préceptes de leurs idoles que les masses de la chrétienté ne traitent les pré-

ceptes de Jésus-Christ ; on ne les néglige pas seulement, on les foule aux pieds, on ne veut pas même essayer de les mettre en pratique, on les repousse comme des exagérations, et si, pressé par quelque fidèle vraiment fidèle, de devenir logique en devenant dévoué, conséquent en devenant obéissant, l'on refuse de le faire, les excuses même que l'on donne indiquent clairement que le cœur est resté incrédule, athée, et qu'on n'a pas pris le christianisme au sérieux ; aucune des raisons qu'on fait valoir n'appartient au domaine de la foi, et en les présentant comme valables, l'âme s'avoue sous l'empire du monde, sous l'empire de l'idolâtrie, elle s'avoue soumise à la terre et rebelle à Dieu.

Pressez quelque peu sur une obligation rigoureusement chrétienne, mais qui n'est obligatoire qu'à ce titre, un de ces chrétiens de naissance, et vous verrez comment notre idolâtre prendra la chose. Supposons, pour préciser, le devoir de propager l'Évangile. Essayez de le gourmander sur sa négligence à l'accomplir, par le témoignage de ses

lèvres, par le secours de ses prières, par le moyen de son or. Il est évident que cela lui est ordonné, et ordonné aussi clairement que l'est le reste; c'est son devoir de donner pour l'Evangile, de parler pour l'Evangile et de prier pour l'Evangile, comme c'est son devoir de parler selon la vérité, d'agir avec probité, de vivre dans la pureté. Oui, sans doute, tous ces commandements viennent du même Dieu, constituent le même devoir et se trouvent dans le même code; mais les uns ont la sanction du monde, ce faux dieu du mondain, et contre ces lois-là il ne s'insurge pas; les autres n'ont que la sanction du vrai Dieu, le monde ne les exige pas, parce qu'il croit n'en avoir pas besoin; aussi, à leur sujet, que de chicanes, que de prétextes frivoles, que d'excuses, si même on daigne s'excuser! Car on n'y met pas toujours tant de formes, on refuse tout net, on s'étonne même de l'audace étrange, et c'est à ceux qui plaident pour les purs intérêts de l'Evangile à nous dire quel air de surprise, quelle contenance irritée, quelles réponses hautaines viennent indiquer à l'avocat éconduit ce

qu'on pense de la cause, et enfin dans quel froid dédain la cause et l'avocat sont enveloppés ensemble.

Y a-t-il conflit entre l'ordre de Jésus-Christ et les insatiables exigences du monde ? C'est à Jésus-Christ qu'on désobéira. Et si vous êtes lents à reconnaître le mépris qui perce dans une telle conduite, considérez à quels antagonistes il doit céder le pas ! C'est quelquefois une stupide étiquette, une injustifiable coutume, une mode ridicule ; c'est souvent une vanité qu'on rougirait de nommer, un misérable respect humain, un plaisir futile, une affaire insignifiante, un imperceptible gain. O honte ! ô idolâtrie ! voilà tes rivaux, Fils de l'Homme ! Dieu crucifié, voilà tes vainqueurs !

Comment expliquer ce mépris ? Par le scepticisme ou l'incrédulité ? C'est qu'au fond l'on ne croit pas ; si l'on croit, l'on croit en masse à je ne sais quel vague christianisme dont en détail on rejette chaque partie, ou du moins chaque partie gênante ; on choisit, on prend ce qui convient, ce qui est plus sympathique ; on en exalte

l'importance, et l'on repousse tout le reste. On est tout à fait sceptique, peut-être athée, païen, et l'on veut être chrétien en sus. On ne sait pas, on ne sent pas que pour être chrétien, il faut n'être que cela.

Du reste, sans attendre de ce cœur naturel la foi vivante, n'en attendez pas non plus l'incrédulité suivie. Survienne un péril, un accident grave, une maladie dangereuse, un mal irremédiable, et vous verrez que l'incrédulité, à l'heure des grandes crises, est aussi peu solide que la foi était peu conséquente. L'incrédule deviendra crédule; il est à la merci de toutes les vicissitudes : il n'y a en lui ni unité, ni continuité, parce qu'il n'y a en lui ni vérité, ni vie. Il n'appartient qu'à l'Esprit régénérateur de faire cesser ces contradictions d'un cœur idolâtre, et dont toutes les causes de foi ou d'incrédulité suivent les exigences de l'égoïsme, croyant aujourd'hui, parce que la mort est proche; cessant de croire si elle s'éloigne; s'adonnant au péché, parce ses délices sont prochaines; répugnant à la sainteté, parce qu'il n'en

comprend pas la nécessité et n'en ressent pas les douceurs ; mais toujours inconséquent, toujours changeant, et offrant aux regards de Celui qui connaît toutes choses le mélange d'un scepticisme et d'une superstition également éloignés de cette piété qu'il veut professer et de cette raison dont il est si fier.

C'est l'existence de cette foi enfantée par la peur, et de cette incrédulité née des passions, qui justifie le parallèle que nous avons établi entre le mondain et le païen. Nous ne voyons pas de dédain moins marqué, de vénération moins fanatique dans ce formalisme de la chrétienté que dans l'idolâtrie du paganisme. Chez nous aussi une scandaleuse omission des devoirs se trouve à côté des cérémonies du culte ; les cœurs sont durs comme la pierre, et ils répètent des formules de prières ; ils fuient la communion de Dieu, et ils lui disent : Notre Père ! ils savourent l'iniquité, et ils chantent de saints cantiques ; toute leur vie se passe à chercher les glands de la sensualité, et quatre fois par an ils prétendent recevoir à la

Table-Sainte le pain qui est descendu du ciel! Quelle outrageuse vénération et quel insouciant matérialisme tout à la fois! quel mépris de Dieu! quel grossier paganisme du cœur!

Ainsi donc, indifférence habituelle et culte extérieur, oubli de Dieu pendant la prospérité et retour à Dieu aux moments d'adversité, insubordination de la pensée et du cœur contre les lois spirituelles du royaume divin, cachée sous quelques actes de soumission apparente et extérieure. Au fond de tout cela, et surtout et toujours, règne de la passion, domination des sens, empire absolu de l'égoïsme; voilà bien l'état réel du cœur déchu, et voilà bien les caractères de l'idolâtrie.

Ne nous en étonnons pas: il faut un Dieu à l'homme; il lui en faut un à tout prix, bon ou mauvais, mais réel. C'est l'aveu complet, quoique forcé, de notre dépendance. L'homme ne se suffit pas à lui-même; il faut qu'il place en dehors de lui la réponse à ses besoins; il faut qu'il rattache sa petitesse à la grandeur infinie. Non, l'homme

ne se suffit pas à lui-même, et voilà pourquoi il divinise chaque objet de la création.

Hélas! dans l'absence d'une réalité, il adorera un idéal! Si la terre telle que nous la voyons ne suffit plus à ses désirs, il se créera une autre terre. Si encore c'était la « nouvelle terre où la justice habite »; mais non, la pensée de l'idolâtre ne peut s'élever à l'adoration du Dieu qui est pur Esprit. C'est par des progrès scientifiques, des renouvellements sociaux souvent illusoires, toujours insuffisants, qu'il tend au bonheur, qu'il travaille peut-être avec ardeur et dévouement à le réaliser, faisant du bonheur de tous la condition et le moyen de son propre bonheur. Comme si son impuissance à trouver la félicité pour lui-même n'était pas la plus forte preuve qu'il n'en possède pas non plus le secret pour autrui! Comme si ses semblables n'avaient pas le droit de lui dire : « Soyez heureux d'abord vous-même avant de nous convier au bonheur! » Comme si les éléments essentiels de la félicité n'étaient pas les mêmes pour tous! Généreux insensé qui, dans

les sables brûlants d'un désert sans eau, dit à ses compagnons mourants comme lui : « Soyez désaltérés, et je n'aurai plus soif ! » et auquel ses compagnons répondent : « Montre-nous une source, et nous nous y désaltérerons ensemble ! »

C'est un idéal, mais un idéal trompeur que ce bien-être universel purement terrestre; et la preuve, la double preuve, c'est que ceux qui possèdent actuellement, mais sans Dieu, tous les biens que l'utopie la plus avancée puisse permettre à ses adeptes, les trouve bien insuffisants et en rêvent d'autres encore; tandis que ceux qui, dans des rangs inférieurs, ont été privés des biens de la terre et des trésors de la science, mais comblés des lumières de la foi, des forces de l'espérance et des richesses de l'amour, trouvent loin du faux idéal, et dans la possession du salut réel, ce bonheur auquel ils n'appellent les autres que parce qu'ils en ont d'abord goûté eux-mêmes l'excellence et la solidité.

Régénération des sociétés, fraternité humaine, amélioration des classes souffrantes, émancipa-

tion et progrès, ce sont des paroles magnifiques, et même des idées magnifiques ; mais leur magnificence ne saurait voiler leur insuffisance. Les réformateurs sociaux tiennent rarement tout ce qu'ils promettent ; mais dussent-ils, cette fois, se distinguer de leurs devanciers par l'accomplissement rigoureux de tout leur programme, qu'il aurait encore d'effrayantes lacunes ; les insatiables désirs de l'esprit à satisfaire ou à étouffer, les passions du cœur à dompter, les maladies du corps à guérir, la souffrance, enfin, à vaincre sous toutes ses formes ; non pas seulement l'ignorance et la misère des pauvres, mais la douloureuse existence de l'être chétif, laid ou difforme ; la douloureuse existence des cœurs aimants, mais froissés et dédaignés ; la douloureuse existence du génie méconnu par la médiocrité, ou opprimé par l'envie ; tout ce qui vient de l'homme et non des institutions, du dedans et non du dehors, de l'âme et non du milieu où elle vit.

Et si, par impossible, le progrès, sans la religion, parvenait à remédier à ces irremédiables

maux, resterait encore le plus grand adversaire de l'idolâtre, le spectre qui hante, menaçant et terrible, le chevet du mondain agonisant, et qui n'est plus pour le fidèle qu'un messager de paix et de gloire : le départ, avec toutes ses riantes perspectives, pour l'enfant de Dieu ; la mort, avec ses sombres mystères et son inconnu redoutable à l'impie ; la mort, que de faciles théories tiennent en dehors de leurs calculs ; la mort, qui pourtant réclame ce qui lui est dû ; la mort, dont l'implacable évidence, relevant du monde visible, refuse de se laisser ranger au nombre des vieilles superstitions léguées, par ce qui est appelé si dédaigneusement la religion du passé, aux hommes qui ont mission d'en débarrasser l'avenir ; la mort, la grande joie du chrétien, la grande terreur de l'idolâtre. Oui, il faut mourir, il faut tout quitter ; le progrès n'y peut rien ; la fraternité la plus sincère n'y peut rien ; le philosophisme, devant la fosse qui se creuse, se tient immobile, les lèvres closes ; il ne dit rien, il ne sait rien, il ne peut rien.

A la tombe commence la punition de l'idolâtre. Dans la tombe, il doit laisser ses faux dieux. De l'autre côté de la tombe, il va rencontrer le vrai Dieu. Sur la ruine de toutes les illusions, la grande réalité de la mort persiste; sur les débris de tous les autels dressés aux faux dieux, se tient, vivant et éternel, le Dieu de l'Évangile, le Dieu qui a créé le monde et les hommes, le Dieu qui a fait ce dont nous faisons des dieux.

Heureux qui, échappant aux séductions, aux hontes et aux périls de l'idolâtrie, embrasse les forces, les beautés et les sécurités de la croix! Heureux qui laisse la mystérieuse attraction du ciel s'emparer chaque jour plus complétement de son cœur! Heureux qui, plaçant l'ouvrier au-dessus de son œuvre, sait opposer à l'amour injuste et déréglé du monde l'amour raisonnable et saint de Celui qui a créé le monde, et, pour posséder les vrais biens, se donne d'abord au bien suprême! Heureuse l'âme qui, hier, ténébreuse et glacée, s'ouvre aujourd'hui à la lumière et à la chaleur de l'Évangile! C'est cet Évangile de la

croix qui gagne la conscience et le cœur; c'est par cette croix qu'on triomphe de tout mal, c'est à la croix que cesse l'idolâtrie; c'est là qu'on peut aimer sans excès possible. Là ce n'est pas trop de tout notre cœur, de toute notre force, de toute notre pensée, pour nous consacrer au service de Celui qui nous racheta par son sang précieux; là nous n'entendrons plus cette voix intérieure qui crie : Garde-toi des idoles! des faux dieux, des faux biens, du faux amour! Mais en nous, comme autour de nous, tout nous criera : Garde-toi de l'indifférence, de la tiédeur; aime, aime sans cesse, aime sans mesure, car c'est ainsi que tu as été, que tu es encore aimé!

La croix est la mort de l'idolâtrie; la croix est la vie de l'amour; la croix est l'aimant du ciel.

CHAPITRE HUITIÈME.

LA CROIX TRIOMPHANTE.

Nous sommes pleins d'anxiété au sujet du grand mouvement qui agite la pensée contemporaine, pleins de sympathie pour les esprits sincèrement émus des douleurs du présent et des périls de l'avenir.

Toute la philosophie de l'époque dérive au panthéisme; mais elle ne peut s'y arrêter. Le panthéisme est un pont aux deux extrémités duquel se trouvent le matérialisme et le spiritualisme. Dans quelle direction les écoles modernes vont-elles se mouvoir? A nos yeux, la question est là. Si les masses sont entraînées

à un matérialisme poétisé et démocratisé, tout est perdu; si, au contraire, elles sont ramenées à un spiritualisme, même défectueux, on peut espérer encore. Il n'y a plus de spiritualisme sérieux que celui de l'Évangile. L'excès du mal ramènera le remède. Ce remède n'est ni dans la restauration du prêtre, ni dans l'abandon de l'Évangile : entre ces deux extrêmes, une religion humaine ou point de religion, il est un milieu solide, une religion divine, le pur Évangile.

La superstition agonise des blessures qu'elle s'est faites de sa propre main; l'incrédulité trébuche sur les ruines qu'a amoncelées son orgueil; il faut que toutes deux meurent, et que la croix triomphe.

Tout ce que peut opposer aux conquêtes de l'Évangile la liberté, faut-il dire, ou la perversité humaine, ce sont des retards, des ajournements, parfaitement conciliables avec la volonté de Dieu, mais parfaitement incapables de changer le résultat définitif, le triomphe de la croix.

Quelles que soient, du reste, les spéculations philosophiques ou les espérances chrétiennes, quant à l'avenir du christianisme sur cette terre, ce qui n'est pas l'objet d'une conjecture, mais bien d'une certitude, c'est l'éternel honneur décerné à Celui qui est devenu « l'auteur et le consommateur [1] » du salut; à ce Jésus qui « a été mort, mais qui est vivant aux siècles des siècles [2]; » à ce Crucifié devant lequel se prosternent les saints, en disant : « Tu nous a rachetés, ô Dieu, par ton sang de toute tribu, langue et nation, et tu nous a faits rois et sacrificateurs à notre Dieu [3]. »

Voilà le triomphe incontestable, le triomphe complet de la croix.

Aux yeux de la chair, il peut paraître différé; viennent alors « des moqueurs se conduisant selon leurs propres convictions, et disant : « Où

[1] Héb., xii, 2.

[2] Apoc., i, 18.

[3] Apoc., v, 9, 10.

est la promesse de son avénement, toutes choses demeurant comme elles ont été dès le commencement de la création [1]. » Insensés, qui ignorent « qu'un jour est devant le Seigneur comme mille ans, et mille ans comme un jour ; car le Seigneur ne retarde point l'exécution de sa promesse, mais il est patient envers nous, ne voulant point qu'aucun périsse [2]. » Aux yeux de la chair, ce triomphe peut paraître partiel, dérisoire même. « Y a-t-il quelqu'un des chefs ou des pharisiens qui ait cru en lui [3] ? » Mais par la foi, il est dit du Fils : « Tous les anges de Dieu l'adorent. Son trône demeure aux siècles des siècles, et le sceptre de son royaume est un sceptre d'équité [4]. »

Mais de plus, il y a même sur cette terre un triomphe évident pour la croix.

De l'homme nous avons, en nous élevant,

[1] II Pier., x, 35.
[2] II Pier., iii, 8, 9.
[3] Jean, vii, 49.
[4] Héb., i, 6, 8.

cherché à embrasser tout l'univers; redescendons maintenant de l'univers à l'homme. L'âme humaine est aussi un monde bouleversé par le désordre des affections, par la révolte de la volonté; et pour l'harmonie d'un seul cœur, il faut la même puissance que pour l'harmonie de l'univers.

En effet, la régénération individuelle, non moins que le rétablissement de l'ordre final, est le fruit direct de la Rédemption. Seulement, comme le sujet est ici immédiat, le devoir est prochain; et, chose admirable, l'évidence est en rapport avec le devoir. Elle relève du monde sensible; elle est indépendante des harmonies supérieures; elle se laisse entrevoir à la seule lumière de la raison, constater par la seule preuve expérimentale, par l'observation des faits de conscience. La foi, qui suit l'évidence, peut la fortifier; mais une conviction sérieuse peut précéder cette foi, ou, pour mieux dire, un degré d'évidence engendre un degré de foi; et par une réaction logique et salutaire, à son tour un degré

de foi découvre un nouveau degré d'évidence : c'est sur celle à qui elle donna le jour, c'est sur la fille que s'appuie la mère. « Celui qui agit suivant la vérité vient à la lumière [1]. » Cause victorieuse, en effet, que celle qui peut dire à la sincérité : Viens, vois et crois !

Ainsi, nous avons en nous-mêmes la pierre de touche de la vérité. Christ est le soleil du monde moral, tous les rayons de lumière doivent converger vers lui. Or, chacun de nous est lui-même un rayon de cette lumière ; nous occupons une place dans la vérité, nous faisons partie de la vérité ; avec nos penchants et nos répugnances, nos pensées et nos actions, quels que nous soyons, il faut que nous obtenions une classification dans la grande famille du vrai ; on ne peut pas plus former la complète vérité sans nous qu'on ne pourrait sans nous compléter l'univers. De sorte que si Jésus est la vérité, puisque nous sommes quelque chose de la vérité, il doit y avoir entre

[1] JEAN, III, 21.

nous et lui des relations indestructibles. Notre vérité doit être parente de celle de Jésus ; elles doivent mutuellement se connaître, tellement qu'à la première occasion que nous leur donnerons de se rencontrer, elles s'aborderont en se tendant la main.

Il ne nous sera pas imputé à péché le juste et noble désir de connaître la place que nous assigne la vérité. Voici un édifice qui se construit, dit-on, avec la vérité sur Dieu et sur l'homme ; eh bien ! nous devons être la moitié de cet édifice ; approchons-nous, examinons si nous allons avec l'autre moitié et si elle va avec nous.

Je m'adresse à des hommes, à mes semblables ; c'est pourquoi je connais ce qui est en eux si je connais ce qui est en moi ; le fleuve des affections, des désirs et des besoins qui coule en eux, peut n'être pas en tout point pareil à celui qui coule en moi ; il peut être plus ou moins large ou profond, se subdiviser en plus ou moins de bras, gronder plus ou moins fort, mais ce sont les mêmes eaux, c'est la même source, c'est la même

pente. Ce qui est en eux est en moi, ou plutôt ces sentiments ne sont ni les leurs ni les miens spécialement, ce sont ceux de l'humanité. Peu importent quelques exceptions, s'il y en a ; ce n'est pas par les monstres qu'on juge de l'espèce.

Les rapports admirables de la doctrine chrétienne et de la vie chrétienne avec les besoins de l'homme, ou, en d'autres termes, les expériences du régénéré sont donc les preuves les plus belles et les plus concluantes du pouvoir divin de l'Évangile.

Que le cœur s'ouvre à l'action bienfaisante de la bonne nouvelle, que le salut soit réalisé, que la foi au Sauveur cicatrise la plaie de l'âme, alors, et seulement alors, l'intelligence saisit pleinement la vérité du christianisme. Et tandis que les douteurs superbes et les incrédules de bas étage s'émerveillent à l'envi de la simplicité du croyant, celui-ci répète avec l'aveugle-né auquel Christ venait de rendre la vue : « Je sais bien une chose, c'est que j'étais aveugle, et maintenant je vois. »

En insistant sur les richesses intimes et toutes personnelles de la vérité chrétienne dans chaque cœur docile et qui veut « connaître de la doctrine, si elle est de Dieu [1], » gardons-nous d'en faire dépendre d'une manière absolue la gloire de Jésus-Christ, et, pour raviver notre foi, rassasions les regards de notre âme des visions apportées à la terre par le livre du ciel, l'Évangile de le croix.

Si Massillon, débarrassé des entraves de communion qui enchaînaient son génie, eût pu contempler les harmonies de la croix avec la foi du chrétien et la liberté du penseur, il nous eût sans doute laissé, pour pendant à son immortel discours sur le petit nombre des élus, quelque discours non moins beau et plus complet sur les innombrables multitudes d'êtres créés qui, entourant « le trône de l'Agneau, » peupleront l'empire à jamais paisible et florissant de Dieu et de son Christ. Le point de vue supérieur auquel

[1] JEAN, VII, 17.

se trouve placé le disciple de la seule Parole concilie, en effet, sans faire la moindre violence aux textes, cette déclaration : « Le chemin est étroit qui mène à la vie, et il y en a peu qui le suivent, » avec cette autre : Il faut « qu'au nom de Jésus tout genou se ploie, tant de ceux qui sont aux cieux que de ceux qui sont sur la terre et au-dessous de la terre [1]. » C'est que l'une décrit un seul monde et une seule famille, notre monde et la famille d'Adam, tandis que l'autre décrit toutes les familles de tous les mondes ; l'une traite de l'état passager d'une province révoltée, l'autre traite de tout l'empire heureux et raffermi.

A moins de se placer à cette hauteur, il paraît difficile de parler d'une manière absolue du triomphe de la croix. Il reste dans la conscience la plus soumise un malaise qui persiste devant l'idée que la part de l'ennemi vaincu est plus grande que celle du céleste vainqueur ; et l'on se sent saisi de la tristesse qu'on éprouverait en par-

[1] PHIL., II, 10.

courant un État dont la prison serait plus vaste que tout le reste de son territoire.

Mais la fécondité de l'énergie créatrice et les ramifications de l'amour rédempteur présentent à nos regards un spectacle si glorieux pour le Créateur et si excellent pour la créature, que devant cette harmonie finale l'accident passager de la chute disparaîtrait, s'il ne devait servir à éterniser le souvenir et les fruits de la rédemption. La vue des compensations magnifiques de l'éternité nous élève au-dessus des agitations des temps, nous soustrait à la tyrannie des détails pour nous faire réaliser les gloires de l'ensemble. L'âme transportée, absorbée dans cette contemplation ravissante, n'accorde plus qu'un intérêt saintement amoindri aux scènes de la terre. En un sens, il lui importe énormément que l'Évangile étende ici-bas ses conquêtes, mais en un autre sens, et dût la rébellion des enfants de ce siècle, en « résistant au Saint-Esprit [1], » rendre

[1] Act., vii, 51.

les desseins de Dieu inutiles à leur égard [1], » il restera toujours assez de sujets fidèles au Roi des cieux, assez de légions d'anges pour accomplir ses volontés ; l'œuvre a pu commencer sur la terre, mais elle continue dans le ciel ; une autre économie nous en dévoilera la suite ; dans des sphères supérieures, les « gras pâturages » préparés « le long des eaux tranquilles [2] » par Celui qui s'est fait le pasteur des âmes, offriront leurs délices éternelles à d'autres troupeaux que ceux des générations humaines, à des brebis qui, suivant une parole inspirée, « ne sont pas de cette bergerie [3]. » Il peut dépendre de la perversité de quelques hommes de se priver de la gloire de Dieu, mais non de priver Dieu de sa gloire. S'ils ne veulent pas suivre le char triomphal du Sauveur, il marchera sans eux ; s'ils veulent l'arrêter, il les écrasera ; mais, privé de leurs voix, le con-

[1] Luc, vii, 30.
[2] Ps., xxiii, 2.
[3] Jean, x, 16.

cert universel ne sera pas néanmoins interrompu ; ou plutôt la note même de leurs gémissements, en glorifiant la justice [1], accroîtra l'harmonie !

La véritable gloire de la croix est d'ouvrir une carrière immortelle de félicité, de grandeur et d'activité à toutes ces nobles et divines facultés de l'âme perverties et paralysées par le péché. L'image de Dieu fut effacée en Éden par le premier Adam ; le second Adam forme de nouveau cette image dans les cœurs soumis à sa grâce. La chute avait mis fin violemment à toutes les espérances de l'humanité ; la rédemption les restitue et les augmente ; l'homme condamné, passif, n'avait plus qu'à gémir, endurer et souffrir ; l'homme racheté, « ouvrier avec le Seigneur [2], » pourra encore aimer, jouir et agir. Le plein exercice de ses facultés lui est réservé pour le jour où il entrera en possession de tout son héritage.

[1] Apoc., xiv, 11, xix, 3.
[2] I Cor., iii, 9.

« de nouveaux cieux et une nouvelle terre[1]. » Tâchons de rejeter de vagues et mystiques idées du ciel, qui deviendraient fausses à force d'être incomplètes. Les élus trouveront sans doute « à la droite de l'Éternel des rassasiements de joie pour jamais[2], » et c'est par la main du Sauveur qu'ils seront introduits dans cette angélique béatitude que la leur augmentera encore. Mais c'est aussi la gloire de Jésus de continuer, comme chef du royaume éternel, le développement des destinées dont sa croix contenait le germe. « L'empire a été posé sur son épaule[3]. »

Le service terrestre du Rédempteur n'est que l'apprentissage du service céleste. Le repos n'est pas l'indolence, l'adoration n'est pas la paresse, et le bras peut être occupé tandis que les lèvres chantent. Otez au travail sa fatigue en lui laissant son utilité; ôtez à l'étude ses difficultés en lui

[1] Pier., iii, 13.
[2] Ps. xvi, 11.
[3] Ésaïe, ix,

laissant ses fruits; ôtez à toute vertu sa souffrance en lui laissant sa douceur; ôtez à l'amour ses épreuves, victorieusement subies sur terre, et désormais inutiles aussi bien qu'impossibles au ciel; ôtez surtout, ôtez avant tout le péché, le mal intérieur, de sorte qu'au dehors il n'y ait plus de mal; alors, quels que puissent être les changements apportés à la partie muable de la nature humaine, ses immuables attributs conservés, agrandis et sanctifiés, la suivent dans une existence bien différente sans doute de celle que nous connaissons ici-bas, mais moins différente cependant qu'on ne l'imagine quelquefois; une existence où l'amour, la science et le travail, mais l'amour sans souillure ni combat, la science sans aspérités ni erreurs, le travail sans sueur ni dégoût, forment sans nul doute le côté humain de cette vie éternelle dont le côté divin doit rester caché jusqu'au jour des grandes surprises de la résurrection.

Si notre lecteur nous a suivi avec quelque

attention jusqu'ici, nous avons encore à lui dire, avec une tendre sollicitude, que les récompenses glorieuses et miséricordieuses de l'Église triomphant avec son chef, ne sont promises qu'à l'Église militant dans l'Esprit de son chef. Nous croirons donc n'avoir pas assez fait pour notre lecteur, si la conquête de la croix n'est écrite en vivants caractères dans son propre cœur. C'est là, après tout, ce qui lui importe ; c'est aussi le grand but que nous avions en vue dès la première ligne, et auquel devaient servir nos spéculations en apparence les plus sèches. Malade guéri, ou du moins convalescent, rempli de gratitude envers le Médecin suprême, et de sympathie pour ceux qui souffrent encore loin de Lui, nous avons voulu, en décrivant, en analysant le remède, le faire désirer avec ardeur et prendre avec courage. Si l'on accepte nos arguments sans mettre nos avis en pratique, si l'on croit assez pour adhérer, mais pas assez pour prier, mais pas assez pour agir, on aura fait en vain toute cette pénible route. Si, au contraire, quelque âme, fati-

guée d'ombres et avide de réalités, brisée de doutes et soupirant après la certitude, essaye par un seul regard vers la croix, par un seul cri, un seul élan, un seul vœu, d'invoquer la divine miséricorde, le salut est tout près; qu'elle persévère, et dans ce nouveau triomphe de la croix elle assurera son propre triomphe.

Notre tâche est terminée. Nous savons par qui, pour qui, et pourquoi, fut élevée au Calvaire la croix du Rédempteur. Nous en avons constaté la divine nécessité, contemplé l'angélique beauté, savouré l'humaine bonté. Les ennemis de Jésus-Christ, avoués ou masqués, ses rivaux, audacieux ou timides, ont été signalés. Son triomphe, sur terre, dans chaque âme sauvée, au ciel, dans l'ordre final, couronne à nos regards les merveilleuses grandeurs de sa divinité, et devient le magnifique salaire de son humanité. Le Dieu-homme est glorifié.

Puissent les harmonies de sa croix s'emparer

des cœurs, frapper les nouvelles générations qui s'avancent, et remplir notre siècle des divins échos dont elles rempliront les siècles éternels !

NOTE *A* (voir page 19).

Il est facile de voir que le sens du mot justice a été restreint ici, la nature de l'argumentation n'exigeant pas la plénitude absolue de signification qu'il comporte. Il ne s'agit pas, en effet, de la face qui porte récompense, mais de celle qui porte punition. Inutile d'examiner de quelle manière serait placé l'innocent devant la justice pure ; l'homme n'est plus innocent.

NOTE *B* (voir page 52).

Le mot ange s'applique aussi bien, il est vrai, aux esprits des ténèbres qu'aux habitants des cieux, dans la théologie biblique surtout. Mais l'usage général de la langue en réserve l'application aux bienheureux. On dit un ange de douceur, des vertus angéliques, etc. Tout ce chapitre traite donc exclusivement de l'influence de la rédemption sur les anges du ciel.

ERRATA.

Page 16, ligne 10, répandent, *lisez* : répondent.

Page 23, ligne 13, imposteur, *lisez* : importun.

Page 244, ligne 10, rachetés, ô Dieu, *lisez* : rachetés à Dieu,



Paris. — Imp. de G. Gratiot.



